This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

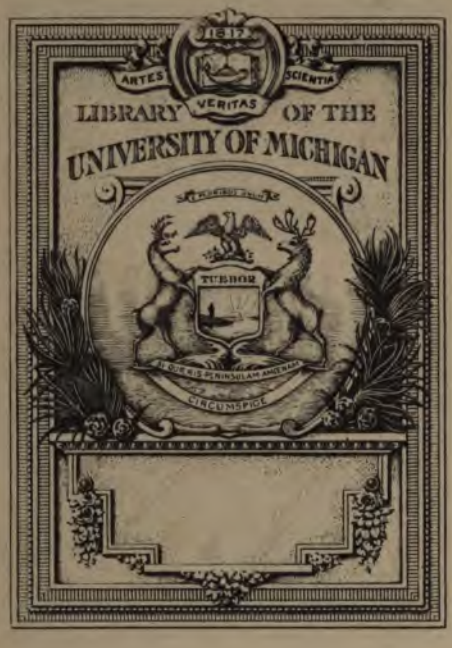
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

a39015 01808128 4b


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIC GLUMSPICE

DC
213.2
.A23
1823
v.5

MÉMOIRES

DE NAPOLÉON.

Se trouve aussi à Paris,

A LA GALERIE DE BOSSANGE PÈRE,

Libraire de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans,

RUE DE RICHELIEU, N° 60.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

SOUS NAPOLÉON,

ÉCRITS A SAINTE-HÉLÈNE,

Par les généraux qui ont partagé sa captivité,

ET PUBLIÉS SUR LES MANUSCRITS ENTIÈREMENT CORRIGÉS DE LA MAIN DE NAPOLÉON.

TOME CINQUIÈME,

ÉCRIT PAR LE GÉNÉRAL COMTE DE MONTHOLON.

PARIS,

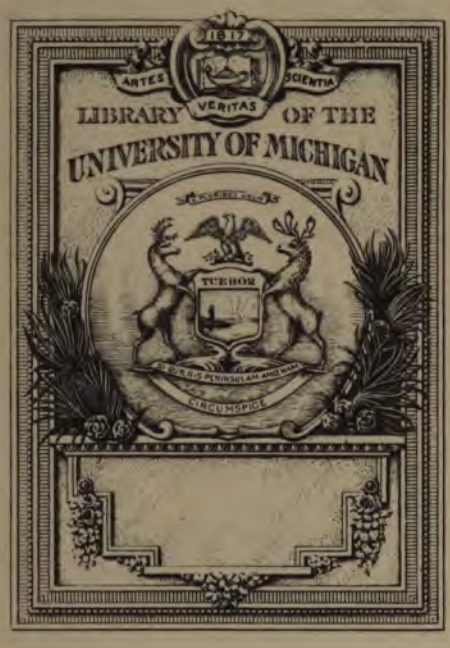
FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, LIBRAIRES.

BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES.

G. REIMER, A BERLIN.

1823.

DC
213.2
.A23
1823
v.5


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

DC
213.2
.A23
1823
v.5

MÉMOIRES

DE NAPOLÉON.

prince d'Orange; le duc de Bouillon, l'un des principaux chefs de la Fronde, était son frère aîné. Turenne fit ses premières armes dans l'armée hollandaise sous le prince d'Orange, son oncle; il fut volontaire et porta le mousquet; capitaine en 1626, il servit dans ce grade pendant quatre campagnes contre Spinola, et se distingua au siége de Bois-le-Duc en 1629.

En 1630, sa mère l'envoya à Paris; il entra au service de France en qualité de colonel d'infanterie; il se fit remarquer au siége de Lamotte en Lorraine: le cardinal de Richelieu le nomma maréchal de camp, qu'il n'était encore âgé que de 23 ans. Il fit en cette qualité la campagne d'Allemagne, sous le cardinal de la Valette, en 1636; il y donna des preuves de talent dans la retraite du Palatinat: l'année suivante il assiégea et prit Saverne. En 1637, il servit en Flandre, attaqua et prit le château de Solre-sur-Sambre, ce qui lui valut le grade de lieutenant-général.

Il servit en cette qualité au siége de Brisach sous les ordres du duc de Weymar; ce siége dura huit mois, pendant lesquels on livra trois batailles et trois combats contre l'armée autrichienne et celle du duc de Lorraine. Turenne se distingua à ce siége. En 1639, le cardinal de Richelieu l'envoya en Piémont, où il servit sous

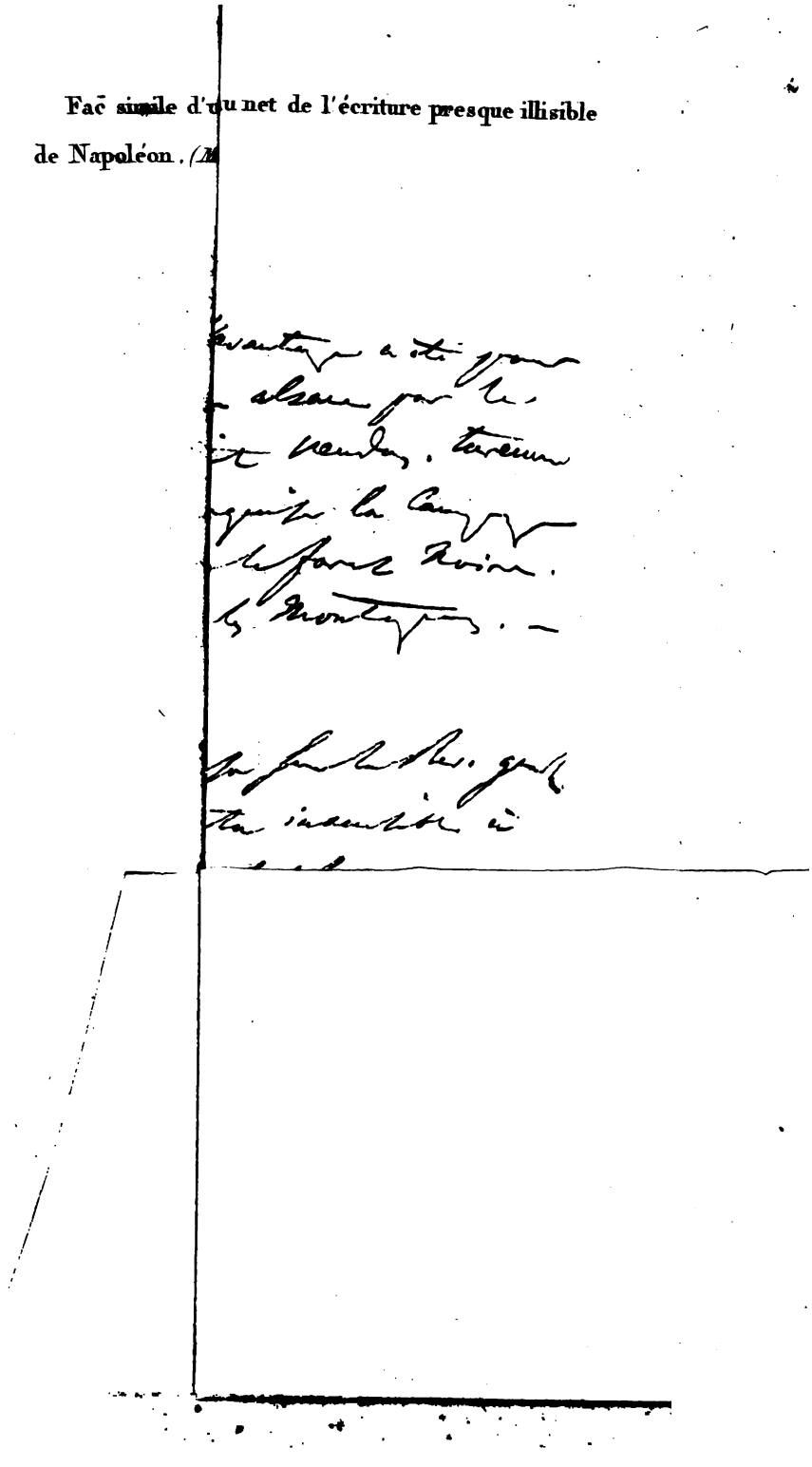
le comte d'Harcourt; commanda au combat de la route de Quiers, et fut blessé au siége de Turin en 1640. Ce siége a offert un spectacle extraordinaire : la citadelle qu'occupaient les Français était assiégée par le prince Thomas de Savoie, maître de la ville pendant que lui-même était assiégé par l'armée française, qu'assiégeait à son tour dans ses lignes de circonvallation l'armée espagnole commandée par le marquis de Leganès. Le 2 juillet, le prince Thomas capitula, les Français entrèrent dans la ville : en 1643, Turenne assiégea et prit Trino sur le Pô. La régente Anne d'Autriche lui envoya, à cette occasion, le bâton de maréchal de France; il était alors âgé de trente-deux ans. Il avait été quatre ans capitaine, quatre ans colonel, trois ans maréchal de camp, cinq ans lieutenant-général; il avait servi sous quatre généraux : le prince d'Orange, son oncle, auquel il disait *devoir ses préceptes pour bien choisir un camp et bien attaquer une place*; le duc de Weymar : il disait de lui, *qu'il faisait toute chose de rien;* le cardinal de la Valette, de qui il avait appris *à renoncer aux fausses délicatesses de la cour et de la galanterie pour prendre le ton des camps;* enfin le duc d'Harcourt, duquel il apprit *que la diligence et l'activité sont les plus*

grands moyens de réussite dans les affaires de guerre.

§ II.

Le maréchal de Guébriant commanda les troupes weymariennes après la mort du duc de Weymar. Il assiégea et prit Rothweil en Souabe, mais y fut tué. M. de Rantzau, qui lui succéda dans le commandement de cette armée, marcha sur Tuttlingen, y fut battu et fait prisonnier. Toute l'infanterie allemande au service de France se dispersa, la cavalerie fit sa retraite sur le Rhin. Le cardinal Mazarin confia à Turenne le commandement sur cette frontière, et le chargea de réorganiser l'armée weymarienne : il arriva en décembre 1643 à Colmar. L'Alsace était ruinée; il établit ses cantonnements derrière les Vosges dans la Lorraine, s'emparant des petites places de Vesoul et de Luxeuil, et parvint à rétablir l'armée weymarienne pendant l'hiver; au printemps, 1644, elle était de 9,000 hommes sous les armes, dont 5,000 de cavalerie. Il marcha alors sur le Rhin, occupa Vieux-Brisach et Freybourg, où il mit 600 hommes de garnison. Instruit que le baron de Merci était avec 2,000 hommes aux sources

Fac simile d'un net de l'écriture presque illisible de Napoléon. (A



Reg. atlas
Grant
7-14-41
42017

MÉMOIRES DE NAPOLÉON.

PRÉCIS DES GUERRES

DU MARÉCHAL DE TURENNE.

CHAPITRE PREMIER.

CAMPAGNE DE 1644.

Le vicomte de Turenne est fait maréchal de France en 1643. — Il commande en Alsace l'armée weymarienne; opérations jusqu'au mois d'août, où le prince de Condé prend le commandement. — Bataille de Freybourg (3 août); siége de Philipsbourg. — Observations.

§ Ier.

Le vicomte de Turenne est né à Sédan en 1611. Son père, prince souverain de Sédan, le laissa en bas âge sous la tutelle de sa mère, sœur du

mersheim et de Spire. La tranchée fut ouverte par deux attaques, une commandée par Turenne, l'autre par le maréchal de Grammont : Philipsbourg capitula le 12 septembre. Le prince de Condé, menacé par une armée fraîche qu'amenait le comte de Merci, repassa le Rhin, conservant Philipsbourg par une bonne garnison. Il fit prendre Landau ainsi que Worms, Mayence, Oppenheim, et occuper tout le pays entre Rhin et Moselle par Turenne; après quoi, il rentra en France avec l'armée du duc de Grammont, laissant Turenne sur le Rhin, renforcé de quelques régiments; aussitôt que Merci en fut instruit, il marcha sur Manheim et s'en empara en menaçant de passer le Rhin; le duc de Lorraine passa la Moselle et entra dans le Hundsruck, faisant mine de se réunir à l'armée bavaroise. Turenne manœuvra pour s'opposer à leur jonction : il y réussit et s'empara de Kreutzach; les armées entrèrent en quartier d'hiver.

§ IV.

1re *Observation.* — Le maréchal aurait dû camper sous Freybourg, ce qui eût empêché Merci d'en faire le siége; avec une armée aussi considérable, quoique inférieure à celle de

Merci, il pouvait faire plus qu'il n'a fait pour la défense de cette place; il devait au moins prendre une position pour intercepter les convois de l'ennemi.

2^e^ *Observation.*—Le prince de Condé a violé un des principes de la guerre de montagnes: *ne jamais attaquer les troupes qui occupent de bonnes positions dans les montagnes, mais les débusquer en occupant des camps sur leurs flancs ou leurs derrières.* S'il eût pris une position dominant le Val-de-Saint-Pierre, Merci eût été dès lors obligé de prendre l'offensive, ce qu'il ne pouvait faire avec une armée inférieure; d'ailleurs cela rentrait dans les principes de la guerre de montagnes. Il eût donc été obligé de passer les montagnes Noires pour regagner le Wurtemberg, et d'abandonner la place de Freybourg qui eût été livrée à elle-même. L'armée française a réussi le premier jour par des efforts inouis de courage à forcer les premières positions; mais elle a échoué le surlendemain, parce que dans les montagnes après une position perdue, l'on en trouve une autre tout aussi forte pour arrêter l'ennemi. Le prince de Condé voulant attaquer, devait attaquer le 4, dans l'espérance que Merci n'aurait pas eu le temps d'assurer sa nouvelle position.

3e *Observation.* — La conduite de Turenne, après le départ du prince de Condé, est habile; il est vrai, qu'il fut merveilleusement secondé par les localités. Les armées de Bavière et de Lorraine était séparées par le Rhin et des montagnes, leur jonction était difficile.

CHAPITRE II.

CAMPAGNE DE 1645.

Opérations de Turenne pendant mars, avril et mai; Bataille de Marienthal (Mergentheim), 2 mai. — Bataille de Nordlingen (4 août). — Marches après la bataille de Nordlingen, pendant l'arrière-saison. — Observations.

§ Ier.

Turenne hiverna à Spire; au printemps son armée était de 12,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie, et quinze pièces de canon. Le comte de Merci s'était affaibli d'un détachement de 4,000 hommes qu'il avait fait en Bavière. Turenne en profita pour passer le Rhin; il entra dans Stuttgard, passa le Necker, se porta sur la Tauber, s'empara de Rothembourg, et s'établit à Mergentheim, petite ville située sur la

rive gauche de cette rivière. L'armée bavaroise ne tint nulle part devant lui, il se trouva maître de toute la Franconie. Ses coureurs levèrent des contributions sous les murs de Wurtzbourg et de Nuremberg. L'armée de Merci se trouvant éloignée de deux marches, il jugea convenable de mettre ses troupes en quartier de rafraîchissement; mais ayant conçu quelque inquiétude, il resserra ses quartiers à trois lieues, autour de Mergentheim. Le 2 mai, à la pointe du jour, il apprit que Merci arrivait sur lui avec toutes ses forces. Il fit partir aussitôt le général major suédois Rosen du quartier-général, pour Erbsthausen, qu'il donna pour point de rassemblement à ses quartiers; ce village est situé à deux lieues en avant de Mergentheim sur la route de Fruchtwang, par où venait l'ennemi. Il se porta lui-même au point de rassemblement; il y trouva 3,000 hommes de son infanterie déja réunis et une partie de sa cavalerie. Au même moment il aperçut l'armée bavaroise qui débouchait d'un bois à un quart de lieue de là. Il n'eut que le temps de ranger sa petite armée en bataille, fit occuper un bois sur sa droite par son infanterie, qu'il plaça sur une seule ligne. Il se mit lui-même à la tête de la gauche qu'il forma de sa cavalerie, également sur une seule ligne. Merci se déploya,

mit son infanterie au centre, donna sa gauche à Jean de Vert, garda pour lui sa droite, comme celle française, formée de cavalerie, couvrit le bois qu'occupait l'infanterie française et qui empêchait la cavalerie de la gauche de s'avancer. Merci se mit à la tête de l'infanterie de son centre et attaqua ce bois. Turenne comprit toute la conséquence de ce mouvement; il partit, chargea la cavalerie de la droite bavaroise, la rompit, s'empara de son canon et de douze étendards; mais son infanterie, effrayée du grand nombre de bataillons qui marchaient à elle, lâcha pied sans presque rendre de combat. La cavalerie de Jean de Vert traversa alors le bois, prit en flanc la cavalerie française qui s'éparpilla. Turenne lui-même eut peine à se sauver; mais après avoir traversé un bois qui se trouvait derrière sa ligne de bataille, il rencontra heureusement quelques-uns de ses escadrons qui venaient d'arriver, il rallia sur cette réserve sa petite armée, et fit bonne contenance; il ordonna à son infanterie de faire sa retraite sur Philipsbourg, et avec tout ce qu'il put rallier de sa cavalerie, il se dirigea sur la Hesse. Il perdit, à cette bataille de Marienthal ou Mergentheim, 1,500 hommes de cavalerie, les cinq sixièmes de son infanterie, et tous ses canons.

Arrivé dans la Hesse, la landgrave, pour

et de quatre bataillons, sous les ordres du chevalier de Chabot. Son armée était forte de 17,000 hommes, l'armée bavaroise de 14,000; le nombre des canons était à peu près le même des deux côtés. A trois heures après midi Condé, malgré la bonne position qu'occupait l'ennemi, ordonna au comte de Marsin, avec l'infanterie, de se porter au village d'Allerheim. L'infanterie bavaroise y soutint un combat terrible; toute l'infanterie du prince de Condé y fut successivement engagée. Il ne réussit pas. En vain se précipita-t-il au fort de la mêlée, son habit fut criblé de balles; le comte de Marsin fut grièvement blessé; toute l'infanterie française fut tuée, blessée ou dispersée, mais Merci fut frappé à mort par un coup de mousquet. Jean de Vert, qui commandait la gauche, se trouvait opposé au duc de Grammont: la cavalerie française se battit mal, elle fut enfoncée; le maréchal fut fait prisonnier. La réserve du chevalier de Chabot ne tint pas davantage: Jean de Vert la culbuta; plusieurs de ses escadrons entrèrent dans le camp des bagages et y mirent le désordre; la bataille paraissait perdue sans ressources. Le prince, désespéré, n'ayant plus ni centre, ni droite, se porta à sa gauche où était Turenne; tous deux marchèrent sur l'aile droite de l'ennemi, où commandait le général

autrichien Glein, l'enfoncèrent, firent ce général prisonnier, et s'emparèrent de la batterie de Weinberg et de toute la position. Turenne s'approcha, par un changement de front, la gauche en avant de la batterie du centre, et se trouva toucher par la droite à Allerheim, toujours occupé en force par l'infanterie bavaroise. Jean de Vert, instruit de ce qui se passait, rétrograda pour arrêter Turenne, mais il fit la faute de rétrograder par son même terrain et en reprenant d'abord sa position, puis fit un changement de front, la droite en arrière, et marcha contre Turenne. La victoire était encore aux Bavarois, lorsqu'à la nuit l'infanterie qui occupait le village d'Allerheim ayant eu connaissance de la mort de son général en chef, le comte de Merci, se croyant cernée par Turenne, et ignorant la position qu'avait reprise Jean de Vert, eut la simplicité de capituler. Cette résolution inattendue donna la victoire aux Français. Le vaincu se trouva vainqueur. Jean de Vert, le seul général qui restât à l'armée ennemie, voyant que sa gauche et son centre avaient disparu, fit sa retraite sur Donawerth, où il passa le Danube, abandonnant toute son artillerie, hormis quatre canons. Turenne le suivit jusqu'au fleuve. A quelques jours de là,

le général Glein fut échangé contre le maréchal de Grammont. Le lendemain de la bataille, Nordlingen capitula. L'armée prit huit jours de repos pour réparer ses pertes.

§ III.

Le prince étant tombé malade, quitta l'armée et se rendit à Philipsbourg. Turenne et Grammont commandèrent, et la ramenèrent en Souabe camper à Halle. Cependant l'archiduc Léopold était parti de Hongrie avec 5,000 chevaux, avait passé le Danube et joint Jean de Vert. Depuis la bataille de Nordlingen, l'armée française n'avait reçu aucun renfort, elle avait perdu beaucoup plus que l'ennemi. Turenne, instruit de la jonction de l'archiduc, repassa le Necker à la nage, chaque cavalier ayant un fantassin en croupe, et se porta sur Philipsbourg; mais il fut vivement suivi par l'archiduc, et comme il n'avait pas de pont pour repasser le Rhin, il se plaça entre cette place et le fleuve, et se retrancha. Lorsque le pont fut fait, les bagages de l'armée du maréchal de Grammont repassèrent sur la rive gauche. Turenne, avec l'armée weymarienne, resta dans son camp. L'archiduc reprit Nordlingen et successivement toutes les places qu'avaient prises

les Français; il ne leur resta plus en Allemagne un seul pouce de terre. Quelques semaines après, il se porta en Bohême, où l'appelaient les affaires intérieures de ce royaume. Turenne repassa alors le Rhin tranquillement, et quoique ce fût en novembre, il fit une marche de quarante lieues, s'empara de Trèves, et y réinstalla l'électeur qui en était chassé depuis douze ans. Il construisit un réduit sur le pont de Trèves, y laissa 500 hommes, et entra dans ses quartiers d'hyver. Ce ne fut qu'en février qu'il se rendit à la cour.

§ IV.

4^e^ *Observation.* —Turenne ayant resserré ses cantonnements à trois lieues autour de son quartier-général, sa position était sans dangers; ce n'est donc pas à cela qu'il faut attribuer la perte de la bataille de Marienthal. Il n'était pas nécessaire sans doute d'entrer en quartiers de rafraîchissement dans un pays aussi riche et où il était si facile de réunir de grands magasins. Mais sa véritable faute fut le point de ralliement qu'il donna à son armée; ce n'était pas Erbsthausen qu'il devait désigner, puisque ce village était placé aux avant-postes par où l'ennemi venait, mais Margentheim, derrière la

Tauber, là l'armée eût été réunie quatre heures plus tôt, Merci y eût trouvé l'armée française couverte par la rivière et en position. C'est un des principes les plus importants de la guerre que l'on viole rarement impunément, *rassembler ses cantonnements sur le point le plus éloigné et le plus à l'abri de l'ennemi.*

5^e^ *Observation.* — Le prince de Condé a eu tort d'attaquer, à Nordlingen, Merci dans son camp, avec une armée presque en totalité composée de cavalerie et ayant si peu d'artillerie; l'attaque du village d'Allerheim était une grande affaire. Si l'armée de Condé était supérieure en cavalerie, les deux armées étaient égales en infanterie, et les ailes de Merci étaient fortement appuyées. Il n'est pas extraordinaire que sans obusiers et ayant si peu d'artillerie, Condé ait échoué dans toutes ses attaques contre Allerheim, soutenu à cent toises par la ligne de bataille, et dont les maisons étaient crénelées, ainsi que l'église et le cimetière, et défendu par une infanterie supérieure non-seulement en nombre, mais en qualité. Sans la mort de Merci, le champ de bataille serait resté aux Bavarois et la retraite de l'armée du prince de Condé, au travers des Alpes wurtembergeoises, lui eût été bien funeste.

2° Malgré la mort de Merci, la victoire eût

encore été aux Bavarois, si Jean de Vert, revenant de la poursuite de l'aile droite française, se fût porté contre Turenne, non en reprenant d'abord sa première position et parcourant ainsi les deux côtés du triangle, mais en traversant diagonalement la plaine, laissant Allerheim à sa droite, et tombant sur les derrières de la cavalerie weymarienne qui, alors, était encore aux prises avec la troupe autrichienne de Glein, il eût réussi; il manqua d'audace. Le crochet qu'il fit ne retarda son mouvement que d'une demi-heure, mais tel est le sort des batailles, qu'elles dépendent souvent du plus petit accident.

3° Malgré la mort du comte de Merci et la circonspection de Jean de Vert, la victoire restait encore aux Bavarois, si l'infanterie, postée et victorieuse au village d'Allerheim, n'eût pas capitulé. La capitulation qu'elle a acceptée ou proposée est une nouvelle preuve qu'un corps de troupes en ligne ne doit jamais capituler pendant les batailles. Le sort de cette bataille a tenu au faux principe qu'ont en général les troupes allemandes, qu'une fois cernées elles peuvent capituler, s'assimilant mal à propos à la garnison d'une forteresse. Si le code militaire de Bavière eût défendu une pareille conduite comme déshonorante, elle n'eût pas eu

lieu et la victoire eût été aux Bavarois. Aucun souverain, aucun peuple, aucun général, ne peut avoir de garantie s'il tolère que les officiers capitulent en plaine, et posent les armes par le résultat d'un contrat favorable aux individus des corps qui le contractent, mais contraire à l'armée. Cette conduite doit être proscrite, déclarée infâme et passible de la peine de mort. Les généraux, les officiers, doivent être décimés, un sur dix, les sous-officiers, un sur cinquante, les soldats, un sur mille. Celui ou ceux qui commandent de rendre les armes à l'ennemi, ceux qui obéissent, sont également traîtres et dignes de la peine capitale.

4° Condé a mérité la victoire par cette opiniâtreté et cette rare intrépidité qui le distinguait, car si elle ne lui a servi de rien dans l'attaque d'Allerheim, c'est elle qui lui a conseillé, après avoir perdu son centre et sa droite, de recommencer le combat avec sa gauche, la seule troupe qui lui restât; car c'est lui qui a dirigé tous les mouvements de cette aile, et c'est à lui que la gloire doit en rester. Des observateurs d'un esprit ordinaire diront qu'il eût dû se servir de l'aile qui était encore intacte pour opérer sa retraite, et ne pas hasarder son reste; mais avec de tels principes, un général est certain de manquer toutes les occasions de

succès et d'être constamment battu. C'est ainsi qu'ont raisonné le comte de Clermont à Crevelt, le maréchal de Contades à Minden, le prince de Soubise à Wilhemsthal. La gloire et l'honneur des armes est le premier devoir qu'un général qui livre bataille doit considérer, le salut et la conservation des hommes n'est que secondaire : mais c'est aussi dans cette audace, dans cette opiniâtreté que se trouvent le salut et la conservation des hommes; car quand bien même le prince de Condé se fût mis en retraite avec le corps de Turenne, avant d'arriver au Rhin il eût presque tout perdu. C'est ainsi que le maréchal de Contades, après Minden, perdit dans sa retraite, non-seulement l'honneur des armes, mais plus de monde qu'il n'en eût perdu dans deux batailles. La conduite de Condé est donc à imiter. Elle est conforme à l'esprit, aux règles et aux cœurs des guerriers; s'il eut tort de livrer bataille dans la position qu'occupait Merci, il fit bien de ne jamais désespérer tant qu'il lui restait des braves aux drapeaux. Par cette conduite, il obtint et mérita d'obtenir la victoire.

6e *Observation.* — Turenne avec son armée fut acculé sous Philipsbourg par une armée fort nombreuse; il ne trouva pas de pont sur le Rhin, mais il profita du terrain entre le fleuve

et la place pour y établir son camp. Ce doit être une leçon pour les ingénieurs, non-seulement pour la construction des places fortes, mais aussi pour la construction des têtes de pont; ils doivent laisser un espace entre la place et la rivière, de manière que sans entrer dans la place, ce qui en compromettrait la sûreté, une armée puisse se ranger et se rallier entre la place et le pont. C'est ce qui existe à Wittemberg sur l'Elbe, ce que les ingénieurs ont négligé à Torgau, ce qui n'existe pas à Cassel, vis à vis Mayence; une armée, qui se retire sur Mayence, étant poursuivie est nécessairement compromise, puisqu'il lui faut plusieurs jours pour passer le pont, et que l'enceinte de Cassel est trop petite pour qu'elle puisse y rester sans l'encombrer. Il eût fallu laisser deux cents toises entre la place et le Rhin; l'on doit avoir ce soin dans toute construction de tête de pont devant les rivières de cette importance. A Praga, sur la Vistule, dans la guerre de 1806, on n'eut point égard à ce principe; on eut tort quoiqu'on eût établi de fortes redoutes en avant, formant un grand camp retranché. Dans la même campagne, les têtes de pont que les ingénieurs construisirent en avant de Marienwerder étaient contiguës à la Vistule, et elles eussent été d'une faible res-

source à l'armée, si elle eût été contrainte de repasser ce fleuve dans une retraite. Les têtes de pont, telles qu'elles sont prescrites et enseignées dans les écoles, ne sont bonnes que devant de petites rivières où le défilé n'est pas long.

CHAPITRE III.

CAMPAGNE DE 1646.

Marche de Turenne, de Mayence à Wesel, et Giessen, pour joindre l'armée suédoise; belle manœuvre pour déposter l'archiduc de son camp, près Memingen. — Observations.

§ Ier.

Au mois d'avril, Turenne réunit son armée à Mayence, se disposant à passer le Rhin pour joindre dans la Hesse l'armée suédoise, commandée par le général Wrangel; mais le cardinal Mazarin lui envoya l'ordre de rester sur la rive gauche, parce que le duc de Bavière avait promis de ne point réunir son armée à celle de l'empereur, si les Français ne passaient pas le Rhin; ce prince ne tint pas compte de sa

parole; il joignit son armée à celle des impériaux : réunies, elles se portèrent sur l'armée suédoise et celle de Turenne, qui ne put plus joindre les Suédois par la route directe; indigné de la mauvaise foi du duc de Bavière, il partit de Mayence, descendit le Rhin jusqu'à Wesel où il le passa, et joignit, le 10 août, l'armée de Wrangel à Giessen sur la Lahn. A son approche, l'ennemi se retira au camp de Friedberg; mais sans rien changer à son plan, Turenne marcha par Aschaffenbourg avec 20,000 hommes, dont 10,000 chevaux et soixante canons, sur Donawerth, où il passa le Danube se porta sur le Lech, le passa le 22 septembre, et cerna Augsbourg: les Suédois investirent Rain. Cependant, ne voulant pas conduire deux siéges à la fois, il joignit ses efforts à ceux du général Wrangel pour accélérer la chûte de Rain, qui capitula après quinze jours de tranchée ouverte. Il revint alors sur Augsbourg, mais pendant ce temps 1,500 Bavarois s'étaient jetés dans cette place. L'archiduc, qui avait quitté son camp de Friedberg, s'était porté, par Fulde, Schweinfurth, Bamberg, Nuremberg et Straubing, sur le Lech. Turenne renonça à l'espoir de prendre cette ville importante et se porta à Lawingen sur le Danube. L'archiduc campa entre Landsberg et Memingen : on était au commen-

cement de novembre; il résolut de l'attaquer, mais ayant reconnu que son camp était trop fortement posté, il marcha sur Landsberg, se saisit hardiment du pont du Lech, dépôt où étaient les magasins de l'archiduc, ce qui obligea ce prince à évacuer son excellente position, à repasser le Lech en toute hâte et à rentrer en Autriche pour y prendre ses quartiers d'hiver : l'armée bavaroise hiverna en Bavière.

§ II.

7^e^ *Observation.* — 1° La marche de Turenne le long de la rive gauche du Rhin, pendant quatre-vingts lieues, pour remonter par la rive droite, sans ordre de la cour, et de son propre mouvement, est digne de lui.

2° Sa marche sur le Danube et le Lech, pour porter la guerre en Bavière, profitant ainsi des fausses marches de l'archiduc, est pleine d'audace et de sagesse.

3° Il fit une faute en s'amusant à assiéger Rain, au lieu de se saisir de suite d'Augsbourg, qui, alors, n'avait pas de garnison; les bourgeois se préparaient à lui remettre les clefs : il était toujours temps de prendre Rain, et même il pouvait se passer de cette place. Il eut tort

de céder aux sollicitations du général Wrangel, ce qui permit à 1,500 Bavarois de se jeter dans Augsbourg, et à l'archiduc d'y arriver avec son armée.

4° Les manœuvres pour déposter l'archiduc de son camp entre Memingen et Landsberg, sont pleines d'audace, de sagesse et de génie; elles sont fécondes en grands résultats, les militaires les doivent étudier.

****

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE 1647.

Convention entre la France et la Bavière; l'armée de Turenne repasse le Rhin; révolte des troupes weymariennes. — Observations.

§ Ier.

Le 14 mars 1647, la régente et le duc de Bavière signèrent une convention, par laquelle le prince s'engagea à rester neutre, à ne fournir aucun secours à l'empereur, à laisser entre les mains des Français les places fortes d'Ulm, Lawingen, Gundelfingen, Hochstett et Donawerth. Ces places de sûreté parurent nécessaires pour avoir une garantie contre les changements de dispositions de la cour de Munich. Abandonnée par les Bavarois, l'armée impériale ne fut plus que de 11,000 hommes, dont 6,000

chevaux. L'armée française-weymarienne et suédoise était de 34,000 hommes, dont 20,000 de cavalerie. Turenne reçut l'ordre de se porter en Flandre avec son armée. La cour de Saint-Germain avait en cela deux buts : se renforcer en Flandre, où elle s'était affaiblie d'un fort détachement envoyé en Catalogne, où devait, cette campagne, commander le prince de Condé; empêcher que le parti protestant ne dominât outre mesure en Allemagne et n'y détruisît entièrement le parti catholique. Le saint-siége s'était employé avec activité; il avait mis en jeu tous les ressorts secrets de sa politique. Turenne, qui était campé, représenta inutilement tous les inconvénients attachés à un pareil mouvement. 1° Si la France profitait de la supériorité qu'elle avait en Allemagne, elle contraindrait promptement la maison d'Autriche à la paix, et toute l'influence que perdrait le parti catholique, par l'affaiblissement de cette maison, serait gagnée par la France, qui demeurerait toujours maîtresse d'arrêter les progrès des protestants. 2° Les troupes weymariennes, composées d'Allemands et auxquels il était dû six mois de solde, passeraient difficilement le Rhin; on risquait de voir se désorganiser cette petite armée à laquelle on devait les succès de Nordlingen, et qui était si précieuse

par son courage et son inclination militaire. Mais dans les premiers jours de mai, Anne d'Autriche réitéra ses ordres par une lettre de sa main; il fallut obéir. L'armée repassa le Rhin à Philipsbourg et arriva le 6 juin à Saverne; c'était la dernière étape de l'Allemagne. Les officiers des troupes weymariennes se réunirent, et se présentèrent chez le maréchal pour lui demander leur solde. Il lui était impossible de les satisfaire, cependant ils ne voulurent entendre à aucune promesse, levèrent leur camp et repassèrent le Rhin; il les suivit avec 5,000 hommes, les atteignit au passage du Rhin, et délibéra s'il les chargerait; il préféra les moyens de douceur, leur laissa effectuer leur passage, et passant lui-même sur la rive droite avec peu de monde, il se rendit au logement du comte de Rosen, leur chef, se logea chez lui et continua ses fonctions de général en chef comme si de rien n'était. Les révoltés résolurent de descendre la rive droite; ils nommèrent des députés de leur confiance pour diriger leurs mouvements. Arrivés à Ettlingen dans le pays de Bade, Turenne fit venir dans la nuit 100 hommes de Philipsbourg, fit garotter Rosen et l'envoya à Philipsbourg. Les révoltés se divisèrent en deux partis: presque tous les officiers et sous-officiers et deux régiments entiers se déclarèrent pour

Turenne; les autres, au nombre de 1,500, élurent des officiers, traversèrent le Necker et se dirigèrent sur la Tauber ; il les suivit, les atteignit à Königshoffen, les chargea, en tua 300, en prit 300 ; leurs débris se retirèrent sur le Mein; un grand nombre s'enrolèrent dans l'armée suédoise. Cette expédition terminée, il repassa le Rhin et se porta en toute hâte dans le pays de Luxembourg, où il arriva au commencement de septembre; il reçut l'ordre de s'arrêter, ce qui décida l'archiduc à faire un détachement de son armée de Flandre pour garder le Luxembourg.

Le duc de Bavière viola sa parole; il joignit son armée à l'armée impériale, qui alors fut supérieure à l'armée suédoise, battit celle-ci, la chassa au-delà du Weser, arriva sur le Rhin et assiégea Worms : Turenne reçut l'ordre de manœuvrer contre lui; dans les premiers jours de décembre, il fit lever le siége de Worms, et écrivit au duc de Bavière que, nonobstant la convention d'Ulm, il allait le traiter en ennemi.

§ II.

8^e^ *Observation.* — Les armées françaises ont toujours été jouées par ces petits princes du corps germanique. Il aurait été plus utile à la

France que l'Allemagne, outre l'Autriche et la Prusse, eût été partagée en trois autres monarchies assez puissantes pour défendre leur territoire, faire respecter la neutralité, et contenir l'ambition de l'Autriche, de la Prusse et de la France même; car cette puissance que nous supposons bornée par le Rhin et les Alpes ne peut avoir des intérêts à démêler qu'en Italie. Si la péninsule est monarchique, le bonheur de l'Europe voudrait qu'elle formât une seule monarchie, qui tiendrait l'équilibre entre l'Autriche et la France, et, sur mer, entre la France et l'Angleterre. L'Europe ne sera tranquille que lorsque les choses seront ainsi : *les limites naturelles*.

CHAPITRE V.

CAMPAGNE DE 1648.

Invasion de la Bavière; combat de Zusmershausen (16 mai); traité de paix signé à Munster, dit traité de Westphalie (24 octobre). — Observations.

§ Ier.

Le 23 février 1648, Turenne passa le Rhin à Oppenheim pour se joindre à l'armée suédoise; il avait 8,000 hommes, dont 4000 de cavalerie et 20 canons, indépendamment des garnisons des places fortes du Danube, du Necker et du Rhin. L'armée impériale craignit de se trouver entre deux feux; elle évacua toute la Hesse et se retira sous le canon d'Ingolstadt. Après avoir opéré cette jonction à Gelnhausen, près Hanau, le 23 mars, il se porta sur la Rednitz; les généraux suédois voulaient entrer en Bohême, il s'y refusa; après quelques jours d'incertitude,

il les décida à continuer avec lui sa marche sur Lawingen, où il passa, le 15, le Danube avec 3,000 chevaux d'avant-garde; étant couvert par des marais, il observa l'armée ennemie; elle n'était pas sur ses gardes; il fit avancer pendant la nuit son infanterie, et dans la matinée se porta en avant. Le général Melander, qui avait remplacé l'archiduc dans le commandement de l'armée impériale, se mit en retraite. Cependant Turenne atteignit à Zusmershausen son arrière-garde commandée par Montécuculli, le combat fut opiniâtre; Melander rétrograda pour secourir son arrière-garde; il fut tué: ses troupes évacuèrent le champ de bataille et repassèrent en hâte le Lech. Turenne manœuvra sur le bas Lech, le passa à Rain, et sans s'arrêter au siége de cette place, se porta sur l'Iser à Freysing qu'il surprit ainsi que le pont. La cour de Bavière effrayée quitta sa capitale et se retira à Salzbourg. De Freysing, il marcha sur l'Inn, tâta Wasserbourg, le trouva fortement occupé, revint sur Mulhdorf; il échoua dans tous ses efforts pour y jeter un pont, tous les bateaux avaient été enlevés; cependant il y séjourna trois semaines et mit à contribution la Bavière, qui fut ravagée avec l'animosité qui caractérise les guerres de religion. Cette conduite est reprochée à sa mémoire.

Picolomini, qui était accouru de Flandre, réunit une armée à Passau; à cette nouvelle, Turenne revint sur l'Iser; les deux armées s'observèrent pendant trente jours sans qu'il se passât rien d'important. Mais pendant ce temps, le général suédois Konigsmark, qui après le passage du Lech, s'était porté en Bohême, eut des succès et prit Prague, ce qui obligea Picolomini à faire un détachement pour la défense de ce royaume.

Turenne ne voulut pas hiverner dans un pays si éloigné; suivant l'usage de ce temps, il se rapprocha de la France, repassa le Lech le 10 octobre à Landsberg, et le 15, le Danube à Donawerth. Le 24 octobre, la paix fut signée à Munster; c'est le fameux traité de Westphalie qui établit pour un siècle le droit public de l'Europe. Peu après l'armée française se rapprocha du Rhin et les Suédois de l'Elbe.

§ II.

9^e^ *Observation.*—Il n'y a d'autre évènement militaire dans cette campagne que le combat de Zusmershausen. Turenne est le premier général français, qui ait planté les couleurs nationales sur les bords de l'Inn. Dans cette campagne et dans celle de 1646, il parcourut

l'Allemagne en tous sens, avec une mobilité et une hardiesse qui contrastent avec la manière dont la guerre s'est faite depuis; cela tenait à son habileté et aux bons principes de guerre de cette école, ainsi qu'au grand nombre de partisans et d'alliés qu'ils trouvaient partout. L'Allemagne était alors divisée en deux partis, les catholiques, et les réformés que la France appuyait pour humilier la maison d'Autriche qui était à la tête des catholiques.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNES DE 1649, 1650, 1651.

1649. Turenne se déclare contre le roi; il est abandonné par ses troupes; paix de Ruel; il est compris dans le pardon de la régente, et revient à la cour. — 1650. Nouveaux troubles; il lève de nouveau l'étendard de la révolte; il traite avec l'Espagne, et commande l'armée espagnole. — Bataille de Rethel (15 décembre). — 1651. Élargissement des princes; Mazarin quitte la France; Turenne quitte les rangs des ennemis et revient à la cour. — Observations.

§ 1er.

Le traité de Munster ou de Westphalie avait rétabli la paix en Allemagne, mais la guerre continuait avec l'Espagne: l'on se battait en Flandre, en Catalogne; la guerre civile éclata en France; la régente quitta Paris et réunit une

armée, dont elle confia le commandement au prince de Condé, il cerna la capitale; le prince de Conti et les ducs de Longueville et de Beaufort commandaient l'armée parisienne; le coadjuteur, le duc d'Elbœuf, le duc de Bouillon et un grand nombre de seigneurs, tenaient pour la Fronde. Le maréchal de Turenne, influencé par son frère aîné le duc de Bouillon, trahit la cour et l'obéissance qu'il lui devait, réunit les officiers de son armée, et les harangua pour leur faire prendre part à la rebellion; il en obtint la promesse, et fit un manifeste contre la régente, elle qui l'avait successivement élevé à tous les grades militaires; c'est d'elle qu'il avait reçu le bâton de maréchal de France et le commandement de l'armée à la tête de laquelle il se trouvait en ce moment. Anne d'Autriche le déclara criminel de lèse-majesté, elle écrivit une circulaire à tous les officiers et commandants de place pour leur défendre de lui obéir. Les troupes françaises restèrent fidèles à leur gouvernement, elles abandonnèrent Turenne qui fut contraint de se refugier en Hollande avec quelques amis. Autant la nouvelle de la déclaration de ce maréchal pour la Fronde et de sa marche sur Paris avec son armée, avait causé de joie dans cette capitale, autant l'annonce de sa fuite en

Hollande, y causa d'alarme et de consternation ; la paix de Ruel, conclue quelques mois après, ramena Turenne à la cour. La régente l'avait compris dans le pardon général.

§ II.

Dans l'hiver de 1650, de nouveaux troubles éclatèrent; le prince de Condé, le duc de Beaufort et le duc de Longueville furent arrêtés par ordre de la régente et renfermés dans le Donjon de Vincennes. Turenne avec la duchesse de Longueville se retira à Stenay, place qui appartenait à M. le prince, et leva l'étendard de la révolte. Plusieurs princes et princesses de la maison de Condé, le duc de Bouillon, le duc de Larochefoucault, se refugièrent à Bordeaux et firent prendre les armes à cette grande ville. Turenne conclut, le 10 avril, un traité avec la cour d'Espagne, qui stipula qu'elle lui fournirait deux cent mille écus pour la levée des troupes, trois cent mille pour leur entretien et soixante mille par an pour être partagés entre lui, la duchesse de Longueville et leurs principaux adhérents; que de plus elle mettrait sous ses ordres 5,000 Espagnols, dont 3,000 de cavalerie et fournirait les garnisons des places fortes de la frontière qu'on prendrait;

mais que les garnisons des places prises, dans l'intérieur du royaume, seraient fournies par l'armée du maréchal de Turenne.

En conséquence de ce traité, vers le milieu de juin 1650, Turenne parut devant le Catelet à la tête de 18,000 hommes; après trois jours de siége, cette place capitula; il mit le siége devant Guise qu'il prit également. L'archiduc vint de Bruxelles se mettre à la tête de l'armée espagnole; Turenne ne commanda plus qu'en second. Au commencement d'août, l'armée espagnole passa l'Oise, Turenne voulait la conduire à Paris: les généraux espagnols furent plus circonspects. Le maréchal du Plessis-Praslin, commandant l'armée royale, était campé à Marli. L'archiduc s'empara de Rhétel, de Château-Porcien et de Neufchâtel; mais, ayant refusé d'aller outre, Turenne à la tête de 4,000 hommes, passa l'Aisne, battit le marquis d'Hocquincourt qui était à Fismes avec dix régiments de cavalerie, couvert par la Vesle, lui fit 500 prisonniers et le jeta sur Soissons; il avait projeté de se porter sur Vincennes pour délivrer les princes; mais ayant appris qu'ils avaient été transférés au château de Marcoussi sur la route d'Orléans, il renonça à cet espoir et rejoignit l'armée espagnole près de Neufchâtel. Sur la fin de septembre, cette armée investit Mouzon qui se rendit au milieu

de novembre, d'où elle alla prendre ses quartiers d'hiver en Flandre. Turenne resta sur la frontière de l'Aisne avec 8,000 hommes.

§ III.

La cour s'était portée devant Bordeaux, et le 8 octobre elle en avait reçu les clefs; aussitôt son retour à Paris, la régente donna l'ordre au maréchal du Plessis-Praslin d'entrer en campagne avec 16,000 hommes et de mettre le siége devant Rhétel; il l'investit le 9 décembre. Turenne y avait laissé 1,800 hommes; mais les travaux du siége furent poussés avec une telle vigueur, que la place capitula en peu de jours; cependant Turenne avait quitté les bords de la Meuse pour accourir à son secours; il arriva, en quatre jours de marche, le 13 décembre, une heure avant le coucher du soleil, devant Rhétel, il apprit que la place venait de capituler. Le lendemain il battit en retraite, il fit quatre lieues et gagna la vallée du Bourg. Le maréchal du Plessis marcha toute la nuit du 14 au 15 sur Genneville, il y eut connaissance que Turenne était à trois lieues de lui; il se remit aussitôt en marche; les deux armées se trouvèrent en présence le 15 à trois heures du matin. Turenne sortit de la vallée et gagna les hauteurs de gau-

che; l'armée du roi le suivit parallèlement sur les collines de droite; les deux armées marchèrent ainsi deux heures. Turenne ne voulait pas combattre, le maréchal du Plessis était au contraire impatient d'en venir aux mains; voyant qu'il était midi, et que son ennemi allait lui échapper, il descendit dans la vallée entre le bourg de Saint-Étienne et celui de Sommepi, au lieu nommé le Champ-Blanc. Les deux armées se rangèrent en bataille: le lieutenant-général marquis d'Hocquincourt commandait la gauche de l'armée royale, le général Rosen le centre, et le marquis Villequier la droite. Le lieutenant-général Lafauge commandait la droite de l'armée de Turenne, le comte de Lignèville la gauche, les marquis de Duras, de Beauvau, de Boutteville et de Montausier, le centre. Les forces du maréchal du Plessis étaient doubles, mais Turenne, s'étant aperçu que toute l'infanterie royale n'était pas arrivée, descendit dans la vallée à la rencontre du maréchal; sa gauche, à la tête de laquelle il marcha, chargea la droite française, les deux ailes se trouvèrent mêlées, le succès était incertain; mais la droite espagnole, commandée par le lieutenant-général Lafauge, fut enfoncée par le marquis d'Hocquincourt, qui, après l'avoir rompu entièrement et fait Lafauge prisonnier, se porta

contre l'aile que commandait Turenne, la chargea pendant qu'elle combattait encore avec la droite française, et après un combat long et meurtrier décida la victoire. Les Espagnols entourés de tous côtés, lâchèrent pied; Turenne se trouva seul avec le lieutenant de ses gardes au milieu des escadrons français; cependant il parvint à s'échapper, gagna d'abord Montmédi, puis Bar-le-Duc, où il rallia les débris de son armée; 1,200 hommes étaient restés sur le champ de bataille, il réunit à peine un quart de ses troupes.

§ IV.

Pendant l'hiver de 1651, les négociations eurent lieu pour la paix; les princes sortirent de prison le 13 février. Mazarin quitta le royaume, et le parlement rendit un arrêt, qui le déclarait perturbateur du repos public et le bannissait. Turenne s'entremit auprès des Espagnols pour les engager à la paix, il ne put y réussir. Dans les premiers jours de mai, ayant reçu des lettres qui l'assuraient de son pardon, il revint à la cour. Pendant toute l'année 1651, de nouvelles intrigues se formèrent à Paris; le prince de Condé quitta la cour, se rendit dans son gouvernement de Guienne, et recommença la

guerre; Turenne refusa de prendre parti contre le roi et lui resta fidèle. Mazarin quitta Cologne et les bords du Rhin, et revint à la cour. Le maréchal d'Hocquincourt commánda l'armée royale contre le prince de Condé; ce ne fut que dans le commencement de 1652 que Turenne fut investi par le roi du commandement de l'armée, conjointement avec le maréchal d'Hocquincourt.

§ V.

10e *Observation.* — 1° La conduite de Turenne dans cette circonstance est peu honorable; sujet du roi, il ne devait pas prendre les armes contre son maître; la raison de la minorité ne pouvait en être une, il avait reconnu la régente; depuis nombre d'années il commandait ses armées; il était comblé de ses bienfaits; en prenant parti pour la Fronde, il suivit l'impulsion du chef de sa maison, le duc de Bouillon son frère, et sous ce point de vue, il pourrait être excusable; dans ce cas, il fallait qu'il quittât le commandement de l'armée que lui avait confié la régente, et que ce fût comme particulier qu'il allât se ranger sous les drapeaux de la Fronde. Mais pratiquer son armée, c'est une infidélité qui ne peut être justifiée ni par

les principes de la morale, ni par les réglements militaires; il en fut cruellement puni, puisque ses soldats l'abandonnèrent et restèrent fidèles à la voix du devoir et à leur serment.

2° Après la paix de Ruel, Turenne prit de nouveau parti contre la cour; alors il n'était pas employé, il suivit les conseils et les impulsions du chef de sa maison et l'influence qu'exerçait sur lui la duchesse de Longueville: il se retira à Stenay et se déclara pour les princes que la cour tenait opprimés et en prison. Il y a cette fois dans la conduite de Turenne quelques circonstances atténuantes; mais quelques mois après, il est obligé de traiter avec les ennemis de la France, de se mettre à la tête des armées espagnoles pour les aider à prendre les places frontières et à ravager le sol de sa patrie. Ce grand crime est réprouvé par les principes de la religion, de la morale et de l'honneur. Rien ne peut excuser un général de profiter des lumières acquises au service de sa patrie pour la combattre et en livrer les boulevards aux nations étrangères.

11^e *Observation* — 1° A la bataille de Rhétel, il engagea mal à propos le combat; aussitôt qu'il eut connaissance de la reddition de Rhétel, son but étant manqué, il devait faire sa retraite, il devait faire au moins sept lieues dans

la journée; il n'eût pas alors été atteint par l'armée française, il n'eût pas été contraint de recevoir le combat contre une armée supérieure; il ne fit que quatre lieues.

2° Lorsque le maréchal du Plessis descendit dans la plaine et se rangea en bataille, Turenne pouvait encore éviter la bataille en accélérant son mouvement.

Il ne forma aucune réserve derrière ses ailes, ce qui causa sa ruine : une fois enfoncée, sa cavalerie ne put pas se rallier; il se fût donné plus de chances de succès en adoptant un ordre moins étendu.

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE DE 1652.

Opérations et manœuvres de l'armée du roi, sous les ordres des maréchaux de Turenne et d'Hocquincourt; combat de Bléneau (7 avril). — Opérations de l'armée du roi, commandée par le maréchal de Turenne seul; siége d'Étampes; armistice accordé au duc de Lorraine. — Bataille du faubourg Saint-Antoine (3 juillet). — Camp de Villeneuve-Saint-Georges; la cour rentre à Paris. — Observations.

§ Ier.

La cour séjourna une partie de l'hiver en Poitou et en Anjou, pour pacifier ces provinces. Le maréchal d'Hocquincourt, commandait son armée : le cardinal en forma une nouvelle avec des troupes venues de Champagne, et en confia le commandement au

maréchal de Turenne, qui dût agir de concert avec l'armée du maréchal d'Hocquincourt. Les deux armées réunies étaient peu considérables; elles avaient à peine 9,000 hommes, la plus grande partie de cavalerie; mais la cour craignait de se mettre à la discrétion d'un seul général. Elle remonta la Loire, pour s'approcher de Paris; toutes les villes riveraines lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Orléans; elle s'établit à Gien; pour se rendre dans cette ville, elle avait longé la Loire, et couché à Sully. L'armée de la Fronde, forte de 14,000 hommes, commandée par le duc de Beaufort, était cantonnée entre Montargis et la Loire; ce général ayant eu connaissance de la marche de la cour, médita de l'enlever, et envoya à Jargeau, le lieutenant-général Sirot, avec quatre régiments, pour s'assurer du pont de la Loire. De son côté, Turenne, inquiet des dangers que pouvait courir la cour aux approches du fleuve, se porta à Jargeau; il s'y rencontra avec les troupes de Sirot, au moment même où elles y entraient: quoiqu'il n'eût que 200 hommes, il paya d'audace une partie de la journée, jusqu'au soir, que son armée arriva. Ce combat, par lui-même insignifiant, fut d'un grand effet sur la régente. Le lieutenant-général Sirot fut tué. Les armées royales pas-

sèrent la Loire; elles se cantonnèrent à Briare et à Bleneau. On était en avril, les fourrages étaient rares, la dislocation de l'armée fut opérée.

Le prince de Condé était en Guienne; il laissa le commandement et la direction des affaires de son parti dans cette province, au prince de Conti; il partit à franc étrier, avec un petit nombre de ses officiers, et après avoir couru mille dangers, il arriva au camp de Lorris, près Montargis, marcha le lendemain sur cette ville, s'en empara, retourna sur le champ contre les cantonnements du maréchal d'Hocquincourt, enleva plusieurs quartiers de dragons, qui étaient cantonnés sur le canal, réunit son infanterie dans Bleneau, rallia tout ce qu'il put de sa cavalerie, et fit sa retraite sur Saint-Fargeau. Turenne, à la première nouvelle qu'il en eut, réunit ses cantonnements, se porta avec son infanterie sur Bleneau; pendant cette marche de nuit, son armée et celle de Condé se cotoyèrent en marchant en sens inverse, et sans s'apercevoir; au jour elles se découvrirent au bruit des clairons et des tambours. L'armée de Turenne n'était que de 4,000 hommes; comment tenir en échec une armée triple, et commandée par Condé? Il prit la position de l'étang de la Bousinière; c'était un défilé

formé par l'étang, sur la gauche, et par un bois sur la droite; il plaça ses troupes derrière ce défilé, établit une forte batterie pour battre au milieu, ne fit point occuper le bois par son infanterie, pour ne pas s'exposer à être engagé malgré lui, et passa le défilé avec six escadrons. Aussitôt que l'armée de Condé s'approcha, il repassa le défilé; ce prince, fort étonné de rencontrer l'armée royale en position, se déploya et s'empara du bois; cependant il parut indécis; enfin, il entra dans le défilé. Le vicomte, alors fit volte-face avec sa cavalerie, culbuta la tête de la colonne ennemie, avant qu'elle pût se déployer. Au moment même, il démasqua sa batterie qui porta le désordre dans les rangs de Condé; il repassa le défilé, et prit position; il avait marché toute la nuit. Dans la soirée, le maréchal d'Hocquincourt rejoignit Turenne, avec tout ce qu'il avait sauvé et rallié de son armée. Malgré cette jonction, et l'arrivée de quelques renforts envoyés de Gien, l'armée royale était encore inférieure; mais la disproportion n'était plus la même. Peu de jours après, le prince de Condé retourna à Paris, où l'appelaient les affaires de son parti; il laissa son armée sous les ordres de Tavannes.

La cour se rendit, quelques semaines après, à Saint-Germain, sur la rive droite de la Seine,

par Auxerre, Sens, Fontainebleau et Melun; les deux maréchaux firent une marche de quarante lieues pour la couvrir; ils campèrent successivement à la Ferté-Aleps, à Chartres. L'opinion du maréchal était qu'elle osât et entrât dans Paris; mais Mazarin craignit pour sa personne, et s'y opposa. L'armée du prince de Condé était concentrée à Étampes, pendant que ce prince était à Paris. Sur ces entrefaites, Mademoiselle traversa les deux armées pour se rendre d'Orléans à Paris; Turenne voulut profiter de l'occasion pour surprendre l'ennemi : il ne réussit pas entièrement; cependant il défit plusieurs régiments, fit un grand nombre de prisonniers, et obtint un avantage qui eût été plus important, sans les fausses manœuvres d'Hocquincourt; le cardinal le sentit, il envoya en Flandres ce général, sous le prétexte que les Espagnols faisaient des mouvements, et confia toute l'armée à Turenne.

§ II.

Les esprits étaient fort divisés à Paris, et le parti des mécontents avait une grande confiance dans l'armée qui était à Étampes : pour la décréditer et pour lui ôter l'honneur des armes, la régente ordonna le siége de cette ville :

Turenne l'investit, n'ayant point d'armée à redouter en campagne : il ne fit pas de lignes de circonvallation mais il établit des lignes de contrevallation à portée de fusil de la place; il se flattait que le défaut de vivres lui en rendrait promptement raison, lorsqu'il apprit que le duc de Lorraine entrait en Champagne, qu'il marchait sur la capitale, qu'il était d'intelligence avec les Frondeurs, et que son but principal était de faire lever le siége d'Étampes; il résolut alors de brusquer l'attaque, et donna plusieurs assauts qui n'eurent point un succès complet. Il était tellement dépourvu des objets nécessaires, que la cour fut obligée de lui envoyer ses chevaux pour le service de l'armée. Ayant appris que le duc de Lorraine était arrivé à Charenton, et se disposait à passer la Seine; il ne perdit pas un moment, leva le siége, se porta sur Corbeil; les chevaux de la cour furent employés pour traîner l'artillerie des batteries qu'il évacua; il traversa la forêt de Sénars, passa la petite rivière d'Yères, à Brunoy, fit une marche de nuit autour de Gros-Bois, et arriva, à la pointe du jour, sur le camp du duc de Lorraine qui appuyait sa gauche à Villeneuve-Saint-Georges et sa droite aux premiers bois de la Grange, et s'était couvert de six redoutes qu'il avait élevées

et palissadées dans la nuit; son armée était de 10,000 hommes. Turenne établit son camp vis à vis Villeneuve-Saint-Georges.

Le principal engagement qu'avait pris avec les Frondeurs le duc de Lorraine, était de faire lever le siége d'Étampes; son but était rempli: ce prince n'avait plus d'états : la Lorraine était toute entière occupée par une armée du roi; il ne possédait plus que son armée qu'il ne voulait pas exposer à sa ruine dans un engagement sérieux. Il avait toujours dans son camp des négociateurs de Mazarin; le prétendant d'Angleterre s'y rendit. Enfin, au moment où l'armée de Turenne n'était plus éloignée que d'une portée de canon; il signa l'*ultimatum*, consentit à cesser sur-le-champ les hostilités, à livrer son pont sur la Seine et à quitter la France, sous quinze jours; il se mit de suite en marche à cet effet; il passa l'Yères. Une heure après, l'armée des princes arriva sur la Seine de l'autre côté de Villeneuve-Saint-Georges, et au lieu de l'armée de Lorraine, aperçut sur l'autre rive l'armée du roi. Si la jonction se fût faite avec le duc de Lorraine, la supériorité numérique des Frondeurs eût été telle, que la cour n'aurait plus eu d'autre parti à prendre, que celui de se retirer sur Lyon, ne pouvant compter sur la Bourgogne.

§ III.

Condé accourut en toute hâte de Paris, se mit à la tête de son armée; il la ramena entre Saint-Cloud et Surenne, gardant le pont de Saint-Cloud. Le premier juillet, Turenne passa la Marne à Meaux, se porta sur Épinay; le maréchal de la Ferté le joignit : la cour s'établit à Saint-Denis. Il jeta un pont vis à vis Épinay, profitant d'une île formée par la Seine, afin de pouvoir attaquer Condé sur les deux rives; mais ce prince leva son camp, traversa le bois de Boulogne, et se présenta à la barrière de la Conférence. Les Parisiens lui refusèrent l'entrée de leur ville; il tourna les murailles. Turenne, qui suivait son mouvement, marcha sur la Chapelle; il arriva à temps pour charger l'arrière-garde. L'intention de Condé était de se porter sur Charenton; mais, vivement poussé, il se jeta dans le faubourg Saint-Antoine, derrière les retranchements que les bourgeois avaient construits autour de leur faubourg, pour se mettre à l'abri des maraudeurs qui infestaient les environs de la capitale, et qui s'appuyaient d'un côté aux pieds des collines de Charonne, et de l'autre à la Seine; ils avaient dix-huit cents

toises de circuit. Ce faubourg formait une patte d'oie ; les principales rues aboutissaient à la porte de la ville, sous la Bastille, dont le canon dominait tout le faubourg, et enfilait les trois débouchés ; indépendamment de cela, des barricades furent élevées au milieu de ces trois rues, et le prince de Condé fit occuper et créneler les principales maisons, par des détachements d'infanterie. Turenne attaqua ce faubourg; il pénétra par trois points : la droite, sous les ordres du marquis de Saint-Megrin, entra par la rue de Charenton; le centre, où se trouvait le maréchal, s'empara de la barrière du Trône; et la gauche, sous le marquis de Navailles, longea la rivière, se dirigeant sur la place d'armes. Les retranchements n'opposèrent pas de résistance; on se battit aux barrières : Saint-Megrin s'empara de celle de Charonne, et mit en déroute les troupes qui lui étaient opposées; sa cavalerie se lança imprudemment dans la rue, et arriva jusqu'à la place du marché ; elle fut chassée par Condé, qui la battit avec une cinquantaine d'officiers d'élite. A la gauche, les troupes royales parvinrent jusqu'à la barrière, elles s'emparèrent même du jardin de Rambouillet; mais les ducs de Beaufort et de Nemours s'avancèrent à la tête de la jeunesse de Paris, et les repoussèrent. Na-

vailles avait eu la précaution de faire occuper solidement les têtes des rues, ce qui lui donna les moyens de conserver la barrière. Turenne pénétra lui-même dans la principale rue; il arriva à l'abbaye Saint-Antoine, mais il fut repoussé par le prince, qui accourut à la tête de quelques officiers de sa maison, et le ramena jusque au-delà de la barrière. Peu d'instants après, Turenne rentra dans la rue avec des troupes fraîches. Un grand nombre de petits combats singuliers signalaient la bravoure des deux partis, lorsque enfin le maréchal de la Ferté arriva avec l'artillerie : Turenne en plaça aussitôt une batterie près de l'abbaye Saint-Antoine, et en envoya également à l'attaque de droite et à celle de gauche, profitant, d'ailleurs, de la grande supériorité de ses troupes, il enleva plusieurs grosses maisons où s'étaient crénelés les Frondeurs, qui, se voyant forcés de tous côtés, perdirent courage et se sauvèrent en désordre sur la place d'armes, en avant de la porte Saint-Antoine. Dans ce moment, Mademoiselle apporta aux bourgeois, de service à cette porte, l'ordre de l'Hôtel-de-Ville, de l'ouvrir à l'armée de Condé, qui, ranimée par cette heureuse nouvelle, rentra dans Paris avec assez d'ordre, et alla se camper et se retrancher sur l'autre rive de la Seine,

derrière la petite rivière des Gobelins. Au même moment, Mademoiselle fit tirer le canon de la Bastille, ce qui empêcha l'armée du roi de poursuivre, dans la capitale, l'ennemi vaincu qui lui échappait. Ce combat fut fort opiniâtre ; l'animosité était grande de part et d'autre, surtout parmi les officiers. La cour en avait été spectatrice des hauteurs de Charonne, où elle s'était placée dès le matin. Dans la nuit, elle retourna à Saint-Denis.

§ IV.

Quelques semaines après cette bataille, une armée de 20,000 Espagnols, auxquels s'était joint le duc de Lorraine, entra en Picardie, et marcha sur la capitale au secours de la Fronde. A cette nouvelle l'alarme fut extrême à la cour qui était toujours à Saint-Denis ; elle courait le danger de se trouver entre l'armée espagnole et Paris. Rouen et Dijon se refusaient à la recevoir ; il ne paraissait plus lui rester de ressource que de se refugier à Lyon ; mais Turenne s'opposa fortement à ce parti désespéré qui eût entraîné la perte de toutes les places de Picardie, donné une nouvelle activité à la guerre civile, et accrédité la Fronde, dont les partisans diminuaient à Paris.

En effet, après l'entrée du prince dans cette capitale, des massacres avaient eu lieu à l'hôtel-de-ville, ce qui avait accru le desir des habitants de voir se terminer la guerre civile et le roi revenir dans son palais. Turenne conseilla à la régente d'établir sa cour à Pontoise, où avec sa garde elle serait en sûreté ; il paraît d'ailleurs que les Frondeurs portaient de grands ménagements au séjour du roi. Le maréchal se porta avec l'armée sur Compiègne, pour s'opposer à la marche de l'armée espagnole qui était double de la sienne, mais qui n'avait aucun intérêt à frapper des coups décisifs. En effet l'archiduc s'approcha de l'Oise, eut quelques succès sur le duc d'Elbeuf, qui se laissa cerner avec 5 à 600 hommes ; puis il retourna en Flandre, laissant le duc de Lorraine avec un détachement de l'armée espagnole, pour hiverner en Champagne. Cet orage ainsi conjuré, Turenne se rapprocha de Paris, et campa à Gonesse, où il séjourna un mois. Il ne tarda pas à apprendre que le duc de Lorraine marchait de nouveau sur la capitale ; il marcha à sa rencontre, et campa à Brie-Comte-Robert, où, ayant pensé que le projet du duc de Lorraine était de se joindre à Villeneuve-Saint-Georges, à l'armée du prince de Condé, il s'y porta en hâte, et arriva au moment où les fourriers de

l'ennemi entraient pour marquer le logement de leur armée; le duc de Lorraine, ayant ainsi manqué sa jonction à Villeneuve Saint-Georges, se porta sur Ablon, où, quelques jours après, il effectua sa jonction avec le prince de Condé. Turenne prit la position de Villeneuve-Saint-Georges, la gauche appuyée au village, la droite aux bois de la Grange, le front couvert par les six redoutes qu'avait fait construire, quelques mois avant, le duc de Lorraine, et qu'il réunit par des courtines. Il jeta deux ponts sur la Seine et les couvrit par une bonne tête de pont. Condé, sans profiter de l'avantage du nombre qu'il avait acquis par sa jonction avec l'armée de Lorraine, prit position à Limeil et se retrancha à une portée de canon du camp de l'armée royale. Le duc de Lorraine campa à Brie-Comte-Robert, tenant l'armée du roi comme enveloppée; celle-ci ne pouvait pas tirer de vivres de la rive droite de la Seine; mais moyennant la possession de Corbeil et de sa tête de pont, elle fourrageait sur la rive gauche et se maintenait toujours dans l'abondance. Enfin, au bout de six semaines, pendant lesquelles il ne se passa rien d'important, les choses parurent mûres dans Paris. Mazarin céda à l'orage, et se retira à Bouillon, ce qui concilia à la cour les esprits de la capitale: ils n'étaient

plus retenus que par la pensée que Turenne était cerné dans son camp. La régente lui envoya en conséquence l'ordre d'en sortir pour l'accompagner dans son entrée dans sa capitale. Condé était tombé malade et s'était fait transporter à Paris. Turenne fit jeter quatorze ponts sur l'Yères, la passa dans la soirée du 5 octobre, marcha sur Corbeil, sur Chaumes, passa la Marue à Meaux, et campa près de Senlis. La cour quitta Meulan où elle s'était rendue, alla à Saint-Germain, y séjourna quatre jours, et fit son entrée à Paris, le 21 octobre, passant par Saint-Cloud et le bois de Boulogne. Le roi était à cheval; il traversa le faubourg Saint-Honoré. Toutes les villes du royaume suivirent l'exemple de la capitale. Les deux partis du parlement, celui de Pontoise, et celui resté à Paris, se réunirent, la guerre civile fut terminée. Condé, avec l'armée espapagnole et celle de Lorraine, se retira en Champagne; il continua à servir contre sa patrie. Louis XIV fut accueilli à Paris avec enthousiasme. Le duc d'Orléans, son oncle, se retira à Blois : le coadjuteur fut arrêté quelques mois après. Aussitôt que Turenne vit le roi rétabli dans sa capitale, il en partit avec l'armée pour se porter en Champagne; il chassa Condé et l'armée ennemie du royaume et as-

siégea Bar-le-Duc; Mazarin se rendit à son camp. Depuis qu'il avait quitté le royaume, il avait habité Sedan. La basse ville de Bar-le-Duc fut emportée d'assaut, la haute ville soutint douze jours le siége. Le prince de Condé vint avec la cavalerie jusqu'à Vaubecourt; Ligny se rendit dans le même temps au maréchal de la Ferté. Le maréchal voulait qu'on assiégeât Sainte-Menehould et Rethel; mais on était dans le cœur de l'hiver, et autour de ces villes il n'y avait pas de quoi mettre l'armée à couvert. Château-Porcien ouvrit ses portes après sept jours de siége; mais, pendant ce temps, Condé prit Vervins, ce qui décida Turenne à continuer la campagne et à porter le siége devant cette ville qu'il reprit; l'armée entra ensuite en quartier d'hiver en février. Le soldat, pendant cette arrière-campagne, témoigna hautement son mécontentement contre le cardinal: il manquait de vivres, l'hiver était très-froid; il fut souvent réduit à manger de la chair de cheval et des trognons de choux, qu'il appelait le pain du cardinal.

12e *observation* — 1° Turenne avait prévenu le maréchal d'Hocquincourt que ses quartiers étaient exposés.

2° La manœuvre habile qu'il fit pour en imposer à Condé et qui lui réussit, fut considérée

dans le temps, comme le plus grand service qu'il pût rendre à la cour; en effet, s'il s'en fût laissé imposer, elle eût été obligée de quitter Gien, ce qui eût été d'une fâcheuse influence sur les affaires politiques; mais il est évident que le maréchal n'avait pas le projet de tenir sa position; si Condé se fût décidé à l'attaquer, il avait tout préparé pour sa retraite: c'est ce que prouve la précaution qu'il prit de retirer tous les postes placés dans le bois, pour ne pas les exposer et se trouver engagé malgré lui; une fois qu'une affaire est commencée, elle s'engage graduellement. Il tint ses troupes réunies assez à portée du défilé pour en rendre le passage dangereux au prince, assez près pour pouvoir lui faire du mal par le feu d'une batterie postée de manière à battre en plaine, dans la longueur du défilé, mais assez éloignée pour que rien ne se trouvât compromis: cette circonstance ne paraît rien; cependant c'est ce rien qui est un des indices du génie de la guerre.

3° Cette manœuvre si délicate, exécutée avec tant d'habileté et tant de prudence, ne saurait cependant être recommandée. Turenne, aussitôt qu'il eut réuni sa cavalerie, devait se retirer du côté de Saint-Fargeau pour revenir ensuite en avant, mais seulement après sa jonction avec le maréchal d'Hocquincourt. Les règles de la

guerre veulent *qu'une division d'une armée évite de se battre seule contre toute une armée qui a déja obtenu des succès.* C'est courir le danger de tout perdre sans ressources; le prince de Condé avait plus de 12,000 hommes, Turenne n'en avait que 4,000.

4° Le point de rassemblement des quartiers des deux armées, avait été indiqué trop près de l'armée; c'était une faute: *il faut que le point de réunion d'une armée, en cas de surprise, soit toujours désigné en arrière, de sorte que tous les cantonnements puissent y arriver avant l'ennemi;* dans cette position, il devait être désigné entre Briare et Saint-Fargeau.

13e *Observation.* — La marche de Turenne contre le prince de Lorraine avait toute espèce d'avantages.

1° Il sortait lui-même d'embarras, puisqu'au camp d'Étampes, il se trouvait entre les deux armées, et qu'étant arrivé sous Gros-Bois, il les avait dépassées toutes les deux.

2° Il se ménageait la possibilité de battre isolément le duc de Lorraine.

3° Enfin, l'intérêt, le caractère et l'esprit de ce prince l'autorisaient à espérer qu'il lui ferait facilement prendre le parti qui conviendrait au roi, aussitôt qu'il le pourrait atteindre seul.

14e *observation.* — Le séjour de Turenne au camp de Villeneuve-Saint-Georges, pendant six semaines devant deux armées supérieures en force, est bien hasardeux; quel motif a pu le porter à courir un tel danger? Son camp n'était pas tellement fort qu'il ne pût être forcé, ce qui aurait entraîné la ruine de son armée et celle du parti de la cour. Sa position paraissait tellement critique qu'elle a retardé la soumission de Paris.

15e *Observation.* — 1° Le prince de Condé dans cette campagne n'a pas montré cette audace dont était animé le général de Freyberg et de Nordlingen; il ne devait pas s'en laisser imposer à Bleneau par des démonstrations; même réunies, les deux armées royales étaient inférieures à la sienne; il devait lui être démontré qu'il n'avait pas devant lui des forces considérables; il se contenta d'un avantage insignifiant; il s'en tint aux préliminaires sans mettre son entreprise à fin. Avec un peu de son audace habituelle, il était près d'obtenir les dernières faveurs; il méprisa de cueillir les fruits de sa combinaison et de la faute du maréchal d'Hocquincourt.

2° Après sa jonction avec le duc de Lorraine, ayant des forces si supérieures, on ne voit pas

bien pourquoi il se contente de se retrancher sur les hauteurs de Limeil, au lieu d'attaquer l'armée du roi; il pouvait avoir autant de canons qu'il en voudrait étant aussi près de Paris, et un succès décisif dans cette circonstance pouvait seul rétablir ses affaires et soutenir son parti dans la capitale; *Condé manqua ce jour-là d'audace!*

CHAPITRE VIII.

CAMPAGNE DE 1653.

Turenne empêche l'archiduc de passer l'Oise par ses marches et ses campements. — Observations.

§ 1er.

La campagne précédente s'était terminée en février, l'armée avait été envoyée en quartier d'hiver sur la Loire et dans le Poitou ; elle ne put entrer en campagne cette année que fort tard; elle débuta par le siége de Rhétel, qui capitula, le 8 juillet, après trois jours de tranchée ouverte.

Cependant une armée de 30,000 hommes était entrée en Picardie; elle menaçait de se porter dans le cœur du royaume, on n'avait à lui opposer que 16,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie. Les esprits étaient fort agités à Paris; Bordeaux était en armes, et l'approche

du prince de Condé de la capitale pouvait avoir des conséquences funestes.

Turenne se porta à la rencontre de l'ennemi, le 18 juillet; il campait à Ribemont, près de la Fère, lorsque le roi et le cardinal se rendirent à son camp pour y tenir conseil sur les graves conjonctures où l'on se trouvait; plusieurs partis furent proposés : les uns voulaient que l'on jetât 5,000 hommes d'infanterie et 1,000 de cavalerie dans les places de la frontière; qu'avec 9,000 cavaliers et 1,000 fantassins d'élite l'on inquiétât la marche de l'armée, enlevât les convois, menaçât ses communications; d'autres rejetaient bien loin l'idée d'affaiblir l'armée et proposaient au contraire de prendre position derrière l'Oise, d'en défendre le passage, et, lorsqu'il serait forcé, de centraliser sur Paris les réserves et les secours que pourraient offrir les dépôts et les provinces. Turenne n'approuva aucun de ces deux partis, l'un et l'autre avaient des inconvénients; il était impossible de défendre le passage d'une rivière comme l'Oise, cependant quand l'ennemi l'aurait forcé: il se vanterait d'un succès, dont l'influence serait grande sur le moral de l'armée et sur l'opinion de la capitale; il proposa, ce qui fut adopté, de rester en corps d'armée, de cotoyer à quatre ou cinq lieues

l'armée espagnole dans sa marche, de faire une guerre de marches et de mouvements; le soldat n'aurait aucune raison de se croire inférieur à l'ennemi, on consommerait ainsi la saison et, tant que l'on éviterait toute action, l'on serait en mesure de s'opposer à tout. Le roi retourna à la Fère. L'armée espagnole, campée à Font-Somme, leva son camp le 1er août; elle passa entre l'armée française et la Somme et se porta, par Saint-Simon près de Ham, à Roye qu'elle assiégea; elle manœuvrait entre l'Oise et la Somme. Turenne quitta son camp de Ribemont, longea l'Oise, campa le 3 août à Fargnier, le 5 à Noyon; il y apprit qu'après deux jours de tranchée ouverte, la petite ville de Roye qui, n'ayant point de garnison, était défendue par les bourgeois, avait ouvert ses portes. Après la prise de cette ville, les Espagnols parurent incertains s'ils devaient se diriger sur leur gauche ou sur leur droite, sur l'Oise ou sur la Somme; la première direction les approchait de Paris, la deuxième les en éloignait. Ils prirent ce second parti; ils remontèrent la Somme et campèrent à Bray. L'armée du roi était à Eppeville, près de Ham, le 10, quand elle apprit par une lettre interceptée qu'un convoi considérable partait de Cambrai pour le camp ennemi. Elle passa aussitôt la Somme à Ham, campa à Manan-

court à la tête d'un ruisseau, qui se jette dans la Somme à Mont-Saint-Quentin, près Péronne. La cavalerie marcha au devant du convoi, qui instruit du mouvement des Français, rentra dans Cambrai. Le général ennemi ayant appris que l'infanterie française se trouvait ainsi isolée, marcha à elle pour profiter de cette circonstance, et jeta à cet effet des ponts sur la Somme qu'il passa. Mais Turenne, avec sa cavalerie, revint à son camp de Manancourt, le leva, se rapprocha de Péronne et s'établit près du Mont-Saint-Quentin. Le 13 août, l'armée espagnole fit une marche forcée, dépassa Bapaume dans la nuit, arriva à neuf heures du matin entre Manancourt et Péronne. Toutes les reconnaissances françaises ayant été prises, on n'apprit à l'armée française des nouvelles de l'ennemi que par ses coureurs. L'alarme fut grande, les maréchaux se hâtèrent de mettre leur armée en bataille. La Ferté occupa la gauche sur une position des plus mauvaises, étant dominé de tous côtés par des hauteurs qu'il était impossible de disputer à l'ennemi; l'inquiétude des généraux passa aux soldats: si on restait sur ce mauvais champ de bataille, on était battu. Cependant l'ennemi approchait. Turenne ordonna de marcher en avant, de gagner la montagne, certain d'y trouver, dans quelque lieu qu'il ren-

contrât l'ennemi, des positions préférables à celles qu'il occupait. Effectivement il en trouva une bonne à deux mille toises de celle qu'il quittait; sa gauche s'y appuyait à une hauteur presque inaccessible, près du village de Buires, son front était couvert par un ruisseau qui se jette dans la Somme à Péronne. Cette position était très-étroite; il plaça l'armée sur cinq lignes; depuis plusieurs heures elle y était, quand l'armée espagnole se présenta à trois heures après midi. Le prince de Condé voulait attaquer sur l'heure, les généraux espagnols en pensèrent autrement; leurs troupes étaient trop fatiguées, disaient-ils; ils voulurent lui donner la nuit de repos: l'armée du roi en profita pour se couvrir de retranchements, et le lendemain 14, les généraux espagnols ne jugèrent plus devoir courir les dangers de l'attaque. Les deux armées restèrent trois jours en présence; le 18, les Espagnols décampèrent, remontèrent la Somme pour surprendre Guise. Turenne prévit leur dessein et jeta 2,500 hommes dans Guise; ainsi prévenus, ils renoncèrent à leur entreprise et se campèrent à Caulincourt, village entre Ham et le Catelet. L'armée du roi campa à Golancourt, à une lieue de Ham, sur la gauche de la Somme, se trouvant ainsi à quatre lieues de l'ennemi, la Somme entre deux. Les deux armées s'observè-

rent une quinzaine de jours, jusqu'au 1er septembre, que l'armée espagnole marcha de nouveau par sa gauche et se porta sur Rocroy, qu'elle investit.

Turenne n'avait que deux partis à prendre, ou se porter sur Rocroy pour inquiéter ou retarder le siége, ou attaquer lui-même une place qui compensât la perte de cette ville. Il prit ce dernier parti; il se porta en toute diligence à Mouzon, place forte sur la Meuse entre Sédan et Stenay, il la cerna le 2 septembre sans faire de lignes: elle ouvrit ses portes après dix-sept jours de tranchée ouverte; il marcha aussitôt après sur Rocroy, mais cette place venait aussi de capituler. Les deux armées ne firent plus rien le reste de la campagne, en décembre elles entrèrent en quartier d'hiver.

§ Ier.

16e *Observation.* — 1° Cette campagne s'est passée en manœuvres; elle est fort intéressante. le prince de Condé ne commandait pas l'armée espagnole, c'était l'archiduc qui ne voulait pas compromettre son armée; son dessein était de prendre quelques places pour arrondir la frontière de la Flandre, de nourrir la guerre en Picardie et en Champagne, et, si l'occasion s'en présentait belle, de battre l'armée fran-

çaise à coup sûr; c'était ce que l'intérêt de l'Espagne lui conseillait. Marcher à Paris, quelque chose qu'il en pût coûter, relever le parti de la Fronde, encourager la révolte de Bordeaux, accroître les mécontents déja très-nombreux dans le royaume, voilà ce que desirait le prince de Condé.

Dans de pareilles circonstances, le parti que prit Turenne était convenable; mais il eût été bien dangereux dans toute autre conjoncture. Côtoyer une armée double en force, est une opération bien difficile; il est bien peu de positions assez fortes pour pouvoir protéger une armée si inférieure en nombre; il ne paraît pas d'ailleurs qu'il ait eu le soin de prendre tous les soirs un camp choisi: au contraire, il a souvent campé dans de mauvaises positions où son armée était compromise, telle qu'à Mont-Saint-Quentin. Il dut au hasard la bonne position qu'il occupa quelques heures après, et elle n'était pas telle qu'il n'y eût été forcé si le prince de Condé avait été le maître.

2° Surpris à Mont-Saint-Quentin, la première pensée qu'aurait eue un général ordinaire, eût été de se couvrir par la Somme en la repassant à Péronne, dont il n'était éloigné que d'une demi-lieue; mais que fût-il arrivé? L'ennemi eût aussi passé la Somme, il eût fallu rester

en position et risquer une affaire pour l'arrêter. Cependant ce mouvement de retraite eût influé sur le moral des troupes et sur celui des ennemis en sens inverse. Passer la Somme, c'eût été ajourner, mais accroître la difficulté; on eût paré au mal du moment en empirant l'état des affaires. Turenne paya d'audace, marcha à la rencontre des ennemis; il était sûr que par ce mouvement il les déconcerterait, qu'il accroîtrait leur irrésolution et gagnerait la journée, parce qu'il faudrait qu'ils changeassent quelque chose à leur marche, qui avait été dirigée dans la supposition qu'il occupait le Mont-Saint-Quentin. Pendant la nuit, il serait à temps, après avoir vu l'ennemi, et observé sa contenance, de prendre un parti: il était probable d'ailleurs que dans ces pays de collines, l'armée trouverait une bonne position, susceptible d'être retranchée en peu d'heures, et alors on aurait maintenu la réputation des armes, cette partie si essentielle de la force d'une armée. Turenne se retrancha; ce grand capitaine faisait usage fréquemment des ouvrages de campagne; cependant son armée avait trop de cavalerie et en proportion trop peu d'infanterie pour qu'il tirât tout le parti possible de la science de l'ingénieur. Dans cette guerre de marches, de manœuvres, il eût fallu se retrancher tous les soirs et se placer tou-

jours dans une bonne défensive; les positions naturelles que l'on trouve ordinairement ne peuvent pas mettre une armée à l'abri d'une armée plus forte sans le secours de l'art.

Il est des militaires qui demandent à quoi servent les places fortes, les camps retranchés, l'art de l'ingénieur; nous leur demanderons à notre tour comment il est possible de manœuvrer avec des forces inférieures ou égales sans le secours des positions, des fortifications et de tous les moyens supplémentaires de l'art? Il est probable que si le prince de Condé eût commandé, il eût attaqué le soir même du jour de son arrivée, ce qui eût déconcerté Turenne qui avait une armée inférieure et avait adopté un plan de campagne d'observation, qui voulait qu'il ne se compromît jamais.

Achille était fils d'une déesse et d'un mortel: c'est l'image du génie de la guerre; la partie divine c'est tout ce qui dérive des considérations morales du caractère, du talent, de l'intérêt de votre adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat qui est fort et vainqueur, faible et battu selon qu'il croit l'être; la partie terrestre c'est les armes, les retranchements, les positions, les ordres de bataille, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles.

CHAPITRE IX.

CAMPAGNE DE 1654.

Siége d'Arras; Turenne force les lignes (24 août). — Marches et manœuvres pendant l'arrière saison. — Observations.

§ Ier.

Turenne ouvrit la campagne de 1654 par le siége de Stenay, place forte qui appartenait à la maison de Condé, ce qui décida l'archiduc à entreprendre le siége d'Arras. Cette place était forte, mais la garnison très-faible; il l'investit le 3 juillet avec 32,000 hommes. Cependant l'armée française s'approcha de la Somme; elle campa à Péronne et fit entrer quelques secours dans Arras avant que les lignes des Espagnols ne fussent terminées, ce qui n'eut lieu que le 14 juillet. De Péronne

elle se porta entre Cambray et Arras, le 17 elle arriva à Mouchy-le-Preux, village à une lieue et demie d'Arras et à une portée de canon des lignes de circonvallation; elle était de 16,000 hommes : elle y prit position, la droite à la Scarpe, la gauche au Cogeul, ses flancs étant ainsi parfaitement appuyés à ces deux obstacles naturels; Turenne couvrit son front par de fortes lignes et s'établit à Mouchy-le-Preux avec son quartier-général : il aurait pu occuper cette position dès midi, mais craignant d'y être attaqué immédiatement, il s'arrêta plus loin et n'arriva à la position de Mouchy qu'à la chûte du jour afin d'avoir toute la nuit pour se retrancher. Ce camp avait une étendue de deux mille cinq cents toises; il était à cheval sur la route de Bouchain à Valenciennes. La présence de l'armée donna du courage aux assiégés. Les gouverneurs de toutes les places voisines inondèrent la campagne de détachements pour intercepter les convois des Espagnols et gêner leurs communications. Effectivement, ils ne purent plus recevoir de munitions et de vivres qu'en employant les chevaux de leur cavalerie et des mulets de bât. Ce grand soin à intercepter tous les convois donna lieu à bon nombre d'escarmouches et d'affaires de cavalerie. Un des convois fut détruit par un acci-

dent fortuit ; il traversait la plaine de Lens, il était fort de plusieurs centaines de chevaux, chaque cavalier portant en croupe un sac de poudre : un malheureux cavalier ayant, malgré les défenses, allumé sa pipe, le feu se communiqua ; hommes, chevaux, tout périt, hors trois ou quatre cavaliers estropiés qui furent ramassés par le parti français. Cependant comme les Espagnols avaient eu le temps d'approvisionner abondamment leur camp, ils n'en continuèrent pas avec moins de vigueur les travaux du siége. Le 14 juillet ils avaient ouvert la tranchée ; le gouverneur se défendait avec intrépidité. La cour pressait Turenne d'attaquer les lignes pour dégager la place, mais cette opération n'était pas dans l'opinion de l'armée ; les lignes étaient fortes : elles consistaient dans un fossé perdu, large de neuf pieds, bien palissadé, qui était en avant d'une espèce d'esplanade couverte de douze rangs de trous de loup, derrière laquelle étaient le fossé et les lignes d'un profil ordinaire.

Sur ces entrefaites Stenay ayant capitulé, l'armée du maréchal d'Hocquincourt arriva le 17 août sous Arras, ce qui vu les pertes que les assiégeants avaient éprouvées depuis un mois de tranchée ouverte, remit de l'égalité entre les deux armées. Le maréchal d'Hocquin-

court s'empara de St.-Pol, campa le 19 à Aubigny : Turenne se porta à sa rencontre avec 1,500 chevaux. En revenant le même jour dans son camp, il côtoya les lignes espagnoles à portée de mitraille, elles tirèrent, lui tuèrent quelques hommes, ce qui excita des observations de la part des personnes qui l'accompagnaient, à quoi il répondit : *Cette marche serait imprudente, il est vrai, si elle était faite devant le quartier de Condé, mais j'ai intérêt à bien reconnaître la position, et je connais assez le service espagnol pour savoir qu'avant que l'archiduc en soit instruit, qu'il en ait fait prévenir le prince de Condé et ait tenu son conseil, je serai rentré dans mon camp.* Voilà qui tient à la partie divine de l'art.

Le 24 août la place était aux abois par défaut de poudre ; le maréchal passa la Scarpe après le coucher du soleil avec son armée et celle du maréchal de la Ferté et se réunit au maréchal d'Hocquincourt. Chacune de ces trois armées attaqua un quartier séparé et fit faire en outre une fausse attaque sur les quartiers opposés; l'ennemi fut surpris; il ne tira le canon d'alarme que lorsque l'infanterie française étant à cent pas des lignes; alluma ses mèches de fusil, ce qui produisit une espèce d'illumination sur toute la ligne, et démasqua sa

marche. L'attaque du maréchal de la Ferté échoua, celle de Turenne réussit : il perça les lignes sur cinq bataillons de hauteur, fit aussitôt combler avec des fascines les fossés, pratiquer des passages pour sa cavalerie. Le prince de Condé dont le quartier était du côté opposé, accourut avec ses escadrons; à la pointe du jour la position des Français était critique, parce qu'ils s'étaient débandés pour piller les tentes; mais le prince ne fut pas appuyé par l'archiduc qui battit en retraite. Les Espagnols perdirent tous leurs bagages, soixante-trois pièces de canon et 3 à 4,000 hommes tués, blessés ou prisonniers; la perte de l'armée française se monta à 400 hommes hors de combat. Cette action militaire éleva au plus haut degré dans l'Europe la réputation du maréchal de Turenne. La cour quitta Péronne et séjourna plusieurs semaines à Arras.

§ II.

Le cardinal retint à la cour les maréchaux d'Hocquincourt et de la Ferté, afin que Turenne restât seul chargé du commandement de l'armée. Celui-ci, le 6 septembre, marcha sur le Quesnoy, s'en empara, et ordonna le rétablissement des fortifications; il occupa un camp

en avant de Binch et se porta sur Maubeuge où il faillit être surpris par le prince de Condé; arrivé de nuit au camp qu'il avait désigné, ses bagages s'embarrassèrent dans les colonnes, et l'armée passa la nuit en désordre. Quelques jours après il prit position à Cateau-Cambrésis où il séjourna, prit les deux châteaux d'Anvillers et de Girondelle proche Rocroy, et entra en quartier d'hiver. Pendant ces trois mois il eût divers petits combats à l'occasion des fourrages; il les faisait soutenir par plus de 1,500 chevaux commandés par un lieutenant-général, et dans quelques occasions l'escorte fut même de 4,000 hommes de cavalerie, 1,000 hommes d'infanterie et du canon; malgré toutes ces précautions, il perdait toujours quelques hommes. Ce fut dans ces marches et contre-marches qu'il établit un nouvel ordre de service : il y eut trois lieutenants-généraux de jour, un commandant l'avant-garde, l'autre l'infanterie, et le troisième la cavalerie de l'arrière-garde.

§ III.

17e *Observation.*—1° Le maréchal a attaqué les lignes des Espagnols de nuit, afin de masquer son mouvement; mais les marches et les

opérations de nuit sont si incertaines, que, si elles réussissent quelquefois, elles échouent le plus souvent. Le prince de Condé qui était au quartier le plus éloigné du point d'attaque, arriva cependant à temps pour tenir les Français en échec, et si les Espagnols eussent eu son caractère ou se fussent trouvés sous ses ordres, il est douteux que l'issue de l'attaque eût été la même. La principale défense des lignes consiste dans le feu : l'armée de l'archiduc était en supériorité de cavalerie; elle était double de celle de Turenne lors de son arrivée et avant la jonction de la Ferté et d'Hocquincourt. Il n'est pas concevable que l'archiduc n'ait pas attaqué et battu l'armée de Turenne; il espéra prendre la place en sa présence, sans risquer une bataille.

2° Une armée qui assiége une place doit-elle se couvrir par des lignes de circonvallation? doit-elle attendre dans ses lignes l'attaque d'une armée de secours? doit-elle se partager en deux armées, une chargée du siége et l'autre de le protéger, appelées armée de siége et armée d'observation? à quelle distance ces deux corps d'armée doivent-ils se tenir l'un de l'autre?

Les Romains et les Grecs, les grands capitaines des XV^e^ et XVI^e^ siècles, le duc de Parme, Spinola, le prince d'Orange, le grand Condé,

Turenne, Luxembourg, le prince Eugène, couvraient leurs siéges par des lignes de circonvallation. L'exemple des anciens ne peut être une autorité pour nous; nos armes sont trop différentes des leurs. Celle des grands généraux des XV^e^ et XVI^e^ siècles est plus respectable; cependant les armées menaient alors en campagne peu de canons, on ne connaissait pas l'usage des obusiers.

Les militaires qui ne veulent aucune ligne, point ou très-peu d'ouvrages de campagne, conseillent au général qui doit faire un siége de battre d'abord l'armée ennemie, de se rendre maître de la campagne; ce conseil est sans doute excellent, mais le siége peut durer quelques mois et l'ennemi revenir, au moment le plus décisif, au secours de la place; mais un général peut vouloir s'emparer d'une place forte sans vouloir courir les chances d'une bataille; dans ce cas, quelle conduite doit-il tenir?

Une armée qui veut faire un siége devant une armée ennemie, doit être assez forte pour pouvoir contenir l'armée de secours et faire en même temps le siége. Les ingénieurs demandent que le corps d'armée chargé du siége soit sept fois plus nombreux que la garnison: si l'armée de secours est de 80,000 hommes,

la garnison de 10,000, il faudrait donc avoir 150,000 hommes pour assiéger une place; mais en réduisant la force de l'armée de siége, au minimum, à la force de quatre fois la garnison, il faudrait toujours 120,000 hommes; si cependant on n'en a que 90,000, l'armée d'observation ne pourra être que de 50,000 hommes; elle ne sera pas alors indépendante, devra se tenir à portée d'être secourue en peu d'heures par l'armée de siége; mais si on n'a que 80,000 hommes, il ne restera que 40,000 hommes pour l'armée d'observation; il faudra alors qu'elle se tienne au siége, même dans les lignes, elle s'exposerait trop à s'en éloigner.

Les divisions employées aux travaux du siége sont placées autour de la place, chacune d'elles gardant une partie de la circonférence. Vous les camperez, une ligne faisant face à la place pour contenir les sorties de la garnison, et une autre faisant face à la campagne, pour mieux observer tout ce qui en arrive, intercepter tout ce qui se présenterait pour entrer dans la ville, courriers, convois de vivres ou secours en hommes. Pour remplir ces buts avec plus d'efficacité, il est naturel que les troupes se couvrent par des lignes de contrevallation et de circonvallation, ce qui les occupe peu de jours. Le profil dont se servait Vauban

pour les lignes de circonvallation n° 1, est de deux toises et demie cubes, par toise courante, et pour les contrevallations n° 6, seize; six hommes, en huit heures, construisent les premières, et trois hommes les deuxièmes en quatre heures; alors, seulement, toute communication de la campagne avec la place sera impraticable, le blocus sera assuré, toute surprise impossible, l'armée dormira tranquille; si un détachement de 3,000 à 12,000 hommes, si un corps de 25,000 hommes détaché de l'armée de secours, ou venant de tout autre point, dérobait son mouvement à l'armée d'observation, et se présentait à la pointe du jour, il serait arrêté par les lignes qu'il ne saurait forcer qu'après les avoir bien reconnues, avoir réuni des fascines, des outils, et fait toutes les dispositions convenables. Mais l'armée de secours elle-même ne peut-elle pas gagner six, neuf ou douze heures sur l'armée d'observation et se présenter devant la place? Dans tous ces cas, si l'assiégeant n'est pas couvert par des lignes de circonvallation, la place sera secourue, les magasins et le parc d'artillerie de l'assiégeant seront fort en danger, les travaux comblés, et douze heures après, lorsque l'armée d'observation arrivera, il ne sera plus temps, le mal sera fait sans remède. Pour as-

siéger une place devant une armée ennemie, il faut donc en couvrir le siége par des lignes de circonvallation. Si l'armée est assez forte pour qu'après avoir laissé devant la place un corps quadruple de la garnison, elle soit aussi nombreuse que celle de secours, elle peut s'éloigner plus d'une marche; si elle reste inférieure après ce détachement, elle doit se placer à cinq ou six lieues du siége, afin de pouvoir recevoir des secours dans une nuit. Si les deux armées de siége et d'observation ensemble ne sont qu'égales à celle de secours, l'armée assiégeante doit tout entière rester dans les lignes ou près des lignes, et s'occuper des travaux du siége pour le pousser avec toute l'activité possible.

Au siége d'Arras, l'armée espagnole était de 32,000 hommes, dont 14,000 d'infanterie, 10,000 fusiliers, 8,000 piquiers. Elle ne pouvait donc employer que le feu de 10,000 fusiliers pour défendre une ligne de quinze mille toises de pourtour. Cependant l'archiduc continua son siége pendant trente-huit jours, en présence de Turenne, qui était campé à une portée de canon de lui; il a donc eu dix-huit jours pour prendre la place; supposé qu'il eût négligé de se couvrir, il n'eût pu continuer son siége vingt-quatre heures. Ces retranchements donnèrent donc à l'archiduc la facilité

de pouvoir, pendant ces trente-huit jours, continuer la tranchée et battre la place.

En 1708, le prince Eugène assiégea Lille à la vue de l'armée du duc de Bourgogne, ce qui lui eût été impossible sans la protection de ses lignes. En 1712, il assiégea Landrecy à la vue de l'armée du maréchal de Villars, qui, sentant toute l'importance de ne pas laisser tomber ce boulevard de la France, se présenta plusieurs fois pour forcer sa circonvallation; il ne le jugea pas possible: Eugène continua tranquillement son siége à la vue de Villars; il avançait lorsque Villars s'empara de Denain et changea le destin de la guerre. Le prince Eugène faisait arriver tous ses approvisionnements par la Scarpe; ils débarquaient à Marchiennes, place forte dont il fit son dépôt; mais au lieu d'approvisionner son camp des dépôts de Marchiennes, par des convois faits une ou deux fois le mois, sous l'escorte d'une partie de l'armée commandée à cet effet, il construisit des lignes depuis Marchiennes jusqu'à son camp; c'était une espèce de caponnière de sept lieues de long, que les soldats appelaient le chemin de Paris. Ces lignes avaient donc quatorze ou quinze lieues de développement: comme elles passaient l'Escaut à Denain, il y plaça une réserve de vingt-quatre bataillons, pour protéger le che-

min de Paris et tenir en respect la garnison de Valenciennes; ce corps se trouvait ainsi séparé du reste de l'armée par l'Escaut; il est vrai que cette réserve était couverte par des lignes, mais de peu de conséquence et aussi faibles que celles du chemin de Paris. Les communications avaient lieu entre Marchiennes et le camp, tous les jours et sans escorte. Villars, à la petite pointe du jour, le 24 juillet, jeta deux ponts de pontons sur l'Escaut, à une lieue de Denain, traversa les lignes du chemin de Paris, qui n'étaient pas défendues et qui étaient sans consistance, il n'éprouva aucune résistance. La réserve autrichienne, presque surprise, mal couverte, attaquée par une armée entière, fut acculée à l'Escaut et posa les armes. Lorsque le prince Eugène arriva à son secours, il s'en trouva séparé par l'Escaut; il fut témoin inutile de la catastrophe de cette partie de son armée: Villars, immédiatement après, fit assiéger Marchiennes par le maréchal de Montesquiou; il protégea ce siége en prenant, avec son armée, position sur la rive gauche de de l'Escaut. Le prince Eugène n'avait plus que le parti de marcher sur le corps de Villars, mais pour cela il lui fallait passer l'Escaut: c'était d'ailleurs un grand changement dans l'état des choses, puisque la veille c'était Vil-

lars qui devait forcer les lignes de Landrecy, et qu'aujourd'hui c'était au prince Eugène, affaibli de vingt-quatre bataillons par la perte de sa réserve, à attaquer l'armée française postée derrière une rivière et appuyant sa gauche à Valenciennes. Montesquiou prit Marchiennes en quatre jours; il y trouva tous les magasins de l'armée autrichienne, et fit 4,000 prisonniers. Eugène leva le siége de Landrecy. Villars, quelques semaines après, assiégea Douai. Le prince Eugène se campa à portée de canon de ses lignes, les jugea inattaquables, et s'en éloigna. Si Villars n'en eût pas eu, il eut dû lever le siége. Le prince fit plusieurs fautes à Landrecy : 1° de prétendre communiquer avec son dépôt de Marchiennes, tous les jours, sans escorte, mettant sa confiance dans des lignes si étendues, aussi faibles et si mal gardées; 2° d'avoir placé sa réserve sur la rive gauche de l'Escaut, éloignée de son camp de trois lieues et séparée par cette rivière.

Il eût dû : 1° ne pas faire construire les lignes de Paris, faire sa communication avec Marchiennes par des convois bien escortés, un par mois était suffisant; 2° s'assurer du pont de Denain par un bon ouvrage à l'abri d'un coup de main, camper sa réserve entre cet ouvrage et son camp, sur la droite de l'Escaut,

soutenant sa tête de pont; il eût été à portée de la soutenir et Villars n'eût pas pu se placer le long de l'Escaut pour assiéger Marchiennes.

Le roi de Prusse ne fit pas de lignes de circonvallation devant Olmutz; aussi la place fut-elle secourue en vivres et en troupes, elle recevait toutes les semaines plusieurs fois des nouvelles de Daun.

Lorsque Turenne assiégea Dunkerque, il se couvrit par des lignes de circonvallation; mais aussitôt qu'il vit l'armée de secours, commandée par don Juan d'Autriche, en position à portée de son camp, il marcha à elle et la battit.

En 1794, si le duc d'Yorck, lorsqu'il assiégea Dunkerque, se fût couvert par une bonne ligne de circonvallation, son armée d'observation n'eût mis aucune importance à ses communications avec Ypres, il lui eût suffi de les conserver avec le siége, d'autant qu'il était maître de la mer; il eût eu le temps de prendre la place avant que l'armée française ne fût en mesure de forcer ses lignes.

En 1797, lorsque les généraux Provera et Hohenzollern se présentèrent pour faire lever le siége de Mantoue, où était enfermé le maréchal Wurmser, ils furent arrêtés par les lignes de circonvallation de Saint-Georges, qui donnèrent le temps à Napoléon d'arriver de Ri-

voli, de faire échouer leur entreprise et de les obliger à capituler avec leurs troupes.

Doit-on attendre l'attaque de l'armée de secours dans ses lignes de circonvallation ? Feuquières dit : *On ne doit jamais attendre son ennemi dans ses lignes de circonvallation, on doit sortir de ses lignes pour l'attaquer.* Il s'appuie sur l'exemple d'Arras et de Turin. Mais l'armée assiégeante à Arras continua pendant trente-huit jours son siége devant l'armée de Turenne; elle a donc eu trente-huit jours pour prendre cette ville; mais le prince Eugène fut obligé de tourner toutes les lignes de circonvallation qui couvraient le siége, pour attaquer la droite où le duc de la Feuillade avait négligé d'en faire construire; ce qui prouve le cas que ce grand général faisait de l'obstacle des lignes.

Mais s'il fallait citer toutes les attaques de lignes qui ont échoué et toutes les places qui ont été prises sous la protection des lignes ou à la vue de leurs secours, ou après que les armées de secours étaient venues les reconnaître, les avaient jugées inattaquables et s'en était éloignées, on verrait que le rôle qu'elles ont joué est très-important; c'est un moyen supplémentaire de forces et de protection qui n'est point à dédaigner. Lorsqu'un général a surpris l'investissement d'une place, a gagné sur son adver-

saire quelques jours, il doit en profiter pour se couvrir par des lignes de circonvallation; dès ce moment il a amélioré sa position et acquis, dans la masse générale des affaires, un nouveau degré de force, un nouvel élément de puissance.

On ne doit pas proscrire le parti d'attendre l'attaque dans les lignes; rien ne peut être absolu à la guerre. Vos lignes ne peuvent-elles pas être couvertes par des fossés pleins d'eau, par des inondations, des forêts, une rivière, en tout ou en partie? Ne pouvez-vous pas être supérieur à l'armée de secours en infanterie et en artillerie, et fort inférieur en cavalerie? Votre armée ne peut-elle pas être composée de braves gens plus nombreux que ceux de l'armée de secours, mais peu exercés et peu en état de manœuvrer en plaine? Dans tous ces cas, croyez-vous qu'il faille ou lever le siége, et abandonner une entreprise sur le point de se terminer à bien, ou courir à votre perte en allant avec des troupes braves mais non manœuvrières, affronter en plaine une nombreuse et bonne cavalerie?

Ceux qui proscrivent les lignes de circonvallation et tous les secours que l'art de l'ingénieur peut donner, se privent gratuitement

d'une force et d'un moyen auxiliaires jamais nuisibles, presque toujours utiles et souvent indispensables. Mais, dit-on, 1° une armée derrière des lignes est gênée dans ses mouvements, tandis qu'en plein champ elle est mobile. 2° La nuit est tout en faveur de l'ennemi qui attaque et qui tient la campagne. 3° Cette armée peut porter ses principaux efforts et attaquer où elle veut. 4° Elle peut se dégarnir sans crainte. 5° Celle de ses attaques qui prospère sépare l'armée assiégeante dans ses lignes, sans qu'elle puisse se rejoindre, ce qui la force à la fuite ou à l'abandon de son camp et des lignes, parce qu'elle n'a pas de terrain pour se reformer entre les lignes et la place. 6° L'armée qui attend l'ennemi dans ses lignes peut être attaquée presque toujours par toute la circonférence, elle ne peut avoir aucun flanc en sûreté et ne peut jamais se trouver en état de résister à l'ennemi qui les a une fois forcés.

Mais est-il donc impossible de tracer des camps, des lignes de circonvallation, de faire des fortifications qui protègent sans avoir aucun de ces inconvénients; 1° qui laisse libre l'armée dans ses mouvements; 2° que l'embarras de la nuit n'en soit un que pour l'attaquant; 3° que dans quelque point que l'armée

soit attaquée elle se trouve toujours entière; 4° qu'elle puisse prendre l'offensive et donner des craintes à l'ennemi pour les points de son camp où il serait dégarni; 5° que percée par un point, elle ne se trouve pas pour cela désorganisée, ni contrainte à abandonner son camp, son parc et son siége et se puisse former sans s'apercevoir du peu de profondeur de son camp; 6° qu'enfin quel que soit le point de la circonférence qui soit percé, cela ne la prive pas de l'avantage d'appuyer ses ailes, ses flancs, de se former en ordre et de marcher à l'ennemi encore mal établi?

Le problême peut être résolu : les principes de la fortification de campagne ont besoin d'être améliorés; cette partie importante de l'art de la guerre n'a fait aucun progrès depuis les anciens; elle est même aujourd'hui au-dessous de ce qu'elle était il y a deux mille ans. Il faut encourager les ingénieurs à les perfectionner, à porter cette partie de leur art au niveau des autres. Il est plus facile sans doute de proscrire, de condamner avec un ton dogmatique dans le fond de son cabinet; on est sûr d'ailleurs de flatter l'esprit de paresse des troupes : officiers et soldats ont de la répugnance à manier la pioche et la pelle; ils font donc écho et

répètent à l'envie : Les fortifications de campagne sont plus nuisibles qu'utiles, il n'en faut pas construire ; la victoire est à celui qui marche, avance, manœuvre : il ne faut pas travailler, la guerre n'impose-t-elle pas assez de fatigues ?..... discours flatteurs et cependant méprisables.

CHAPITRE X.

CAMPAGNE DE 1655.

Manœuvres de Turenne sur les rives de l'Escaut. — Observations.

§ 1er.

L'ARMÉE du roi sortit de ses quartiers d'hiver et se réunit au camp de Guise, le 10 juin; elle investit Landrecy, le 18. L'armée espagnole campa à Vadencourt, près de Guise, pour intercepter les vivres aux assiégeants; mais ils étaient approvisionnés abondamment. Cependant ses partis inquiétant la cour, qui était à la Fère; elle se retira à Laon. Landrecy ouvrit ses portes, après dix-sept jours de tranchée ouverte. L'armée espagnole se retira alors entre Mons et Valenciennes. Le roi se mit à la tête de l'armée de Condé; qui descendit la Sambre

jusqu'à Bussière, de là rétrograda, traversa Avesnes et investit la Capelle; enfin, par un troisième contre-mouvement, elle passa la Sambre et arriva à Bavay, le 11 août; elle projetait de passer l'Haine, mais l'ennemi avait couvert la rive opposée de retranchements depuis St.-Guislain à Condé. Turenne proposa de passer l'Escaut; au-dessous de Bouchain, et laissant Valenciennes sur la droite, de marcher sur Condé, où l'armée passerait une seconde fois l'Escaut, elle se trouverait alors sur les derrières de l'ennemi et aurait tourné ses retranchements qui tomberaient d'eux-mêmes. Ce projet fut suivi, l'armée rétrograda sur Bouchain, passa l'Escaut, le 13, à Neuville; les Espagnols suivirent son mouvement, se postèrent sur Valenciennes, passèrent l'Escaut sous cette ville et prirent position, la droite au bois de Saint-Amand, la gauche à la place; ils travaillèrent à rétablir les vieilles lignes du mont Auzain. Turenne marcha à eux par la rive gauche de l'Escaut; à son approche, ils manquèrent de résolution, levèrent leur camp et se retirèrent d'abord sur Condé, puis sur Tournay; leur arrière-garde fut talonnée par le lieutenant-général Castelnau. Le roi campa, le 16, à Fresnes près Condé, rétablit les ponts et cerna cette place, qui capitula le 19. Sa gar-

nison, forte de 2,000 hommes, rentra à l'armée espagnole. C'était l'usage, dans cette guerre, que les garnisons ne fussent pas prisonnières de guerre; on leur accordait cette faveur pour accélérer la reddition des places. Ce fut pendant ce siége qu'un fourrage, que commandait le mestre-de-camp Bussy-Rabutin, avec 1,500 chevaux, s'étant engagé imprudemment à la poursuite de deux escadrons qui l'attirèrent dans une ambuscade, aurait été entièrement détruit, si cette cavalerie n'avait pas eu le sang-froid de regagner en bon ordre un défilé sur des derrières; elle en fut quitte pour la perte d'une centaine d'hommes et d'un étendard. Le 20, l'armée investit Saint-Guislain, petite place entre Condé et Mons. Le roi et le cardinal assistèrent à ce siége. Les lignes de circonvallation furent difficiles à établir à cause des eaux. La place fut investie de nuit, de sorte que les quartiers des généraux se trouvèrent avoir été placés sous le canon des remparts; ils durent déloger au jour; le 25, la place capitula. Pendant ce temps les Espagnols divisèrent leurs armées; l'archiduc campa à Notre-Dame de Ham, à Condé, à Tournay, les Lorrains à Ath, le prince de Ligne à Mons. A la fin de novembre, les troupes entrèrent en quartier d'hiver, après avoir, depuis le 14 septembre, occupé

divers camps, dans le seul but de consommer les fourrages qui se trouvaient dans les environs.

§ II.

18e *Observation.* — Turenne fut fidèle aux deux maximes : 1° *n'attaquez pas de front les positions que vous pouvez obtenir en les tournant.* 2° *Ne faites pas ce que veut l'ennemi, par la seule raison qu'il le desire; évitez le champ de bataille qu'il a reconnu, étudié, et encore avec plus de soin celui qu'il a fortifié et où il s'est retranché.*

19e *Observation.* — Pendant cette campagne, le mestre-de-camp Bussy, qui commandait l'escorte d'un fourrage de 1,500 hommes de cavalerie d'élite, dépassa un défilé pour fourrager dans une belle plaine; il y fut surpris par un corps de cavalerie triple du sien qui aurait été probablement détruit, si les vieux cavaliers, d'un commun accord, ne se fussent écriés : *Au défilé !* En opérant ce mouvement rapidement et de sang-froid, le général a sauvé sa division. Voilà l'avantage des vieilles bandes : elles prévinrent l'ordre, elles firent la seule chose qui pouvait les sauver.

CHAPITRE IX.

CAMPAGNE DE 1656.

L'armée du roi assiége Valenciennes; le prince de Condé force la circonvallation de Valenciennes. — Observations.

§ 1er.

En 1656, don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, prit le commandement de l'armée espagnole. Au commencement de juin, Turenne réunit son armée et investit Valenciennes; le maréchal de la Ferté campa sur le mont Auzain, la maison du roi et les Lorrains sur le mont Huy, et l'armée de Turenne, du côté du chemin de Mons à Bavay. Le quartier du maréchal de la Ferté était séparé du reste de l'armée, par l'Escaut et par de grandes inondations de mille toises de largeur, ce qui avait décidé Turenne à planter un double rang

de palissades aux lignes de ce côté; mais la Ferté à son arrivée, par simple esprit de contradiction, les fit arracher. L'armée espagnole réunie à Douay, marcha sur Valenciennes à la fin de juin, pour faire lever le siége; elle s'approcha à une demi-portée de canon des lignes de circonvallation, près du quartier des Lorrains, sa gauche appuyée à l'Escaut, sur lequel elle jeta six ponts; sa droite à un ruisseau, sur lequel elle en jeta un pareil nombre; elle resta ainsi huit jours à se retrancher, elle était de 20,000 hommes; l'armée royale était plus nombreuse; malgré la présence de l'ennemi, la tranchée marcha avec activité; les Espagnols renvoyèrent leurs bagages à Bouchain, passèrent, le 16, l'Escaut à l'entrée de la nuit, et attaquèrent les lignes du maréchal de la Ferté. Ils arrivèrent sur les bords du fossé, sans être découverts, les abordèrent sur un front de six bataillons, et les enlevèrent sans grande résistance. Turenne accourut avec deux régiments et quatre qui le suivaient; mais il n'était plus temps; l'ennemi avait comblé les lignes, communiqué avec la ville. L'armée du maréchal de la Ferté était dans le plus grand désordre; lui-même avait été pris avec 4,000 hommes et plus de 400 officiers. Marsin, avec 4,000 hommes, avait

fait une fausse attaque sur les quartiers de Turenne; mais il avait été vivement repoussé. La moitié des troupes qui se trouvaient à la tranchée furent perdues, elles ne purent l'évacuer à temps. Le siége fut levé. Turenne fit sa retraite sur le Quesnoy où il prit position; au moment qu'il quittait ses lignes, il reçut un renfort de 1,500 hommes, et, en arrivant sous le Quesnoy, il fut rejoint par 2,000 hommes. Les opinions étaient fort partagées dans son armée, mais il en imposa par sa contenance, et attendit l'ennemi dans son camp, quoiqu'il n'eût pas d'outils pour se retrancher.

L'armée espagnole ne tarda pas à se présenter, elle resta deux jours en position, sans oser attaquer. Pendant ce temps, 3,000 hommes des restes de l'armée du maréchal de la Ferté qui s'étaient ralliés sur Landrecy, joignirent l'armée; les Espagnols levèrent alors leur camp et se portèrent sur Condé. Turenne fit partir 1,000 chevaux, ayant chacun un sac de blé en croupe pour ravitailler cette place; cependant elle fut prise.

Après sa reddition, Turenne passa l'Escaut, et se porta dans les plaines de Lens, voulant attirer la guerre dans l'Artois, où le roi avait un grand nombre de places fortes; l'ennemi

l'y suivit quinze jours après; à son approche, il se retira sur Houdain, tirant ses vivres d'Arras et de Béthune; de-là, il continua son mouvement sur la Bussière, entre Houdain et Béthune, où il avait reconnu une position avantageuse; mais craignant que l'ennemi, en se portant à Lens, n'interceptât ses communications avec Arras, il revint sur cette ville; l'armée espagnole arriva devant lui et prit position à un quart de lieue. Dans la nuit, Turenne fit élever plusieurs retranchements. La position, l'ordre et la contenance des troupes françaises en imposèrent à l'ennemi, qui décampa le lendemain et se retira sur Lens, inquiété par la cavalerie française; de là, il alla investir Saint-Guislain; l'armée française se rapprocha de la Somme, prit la Capelle, fit lever le siége de Saint-Guislain. Pendant le siége de la Capelle, les Espagnols s'étaient approchés jusqu'à une lieue des lignes de circonvallation, mais n'avaient point osé les attaquer; ils avaient laissé prendre la place à leur vue : l'armée française séjourna dans le Cambrésis jusqu'en novembre qu'elle repassa la Somme et prit ses quartiers-d'hiver.

La bonne contenance du maréchal de Turenne, après les désastres du maréchal de la Ferté aux lignes de Valenciennes, sauva l'hon-

neur des armes françaises; le roi, pour le récompenser de tant de services, le fit colonel-général de la cavalerie, charge qui est restée toujours dans sa maison depuis cette époque.

§ II.

20e *Observation.* — 1° L'armée que commandait Turenne était supérieure en nombre et en qualité à l'armée espagnole; comment l'a-t-il laissée s'approcher de ses quartiers à Valenciennes, et n'est-il pas sorti de ses lignes pour la combattre? Ses lignes étaient bien loin de valoir celles d'Arras, la position du maréchal de la Ferté était évidemment en l'air, séparée du reste de l'armée, par une rivière et une inondation de millè toises; cette seule circonstance devait le décider à donner bataille.

2° Mais sa contenance, après cet échec, doit être admirée; il est vrai, cependant, que le moral de ses troupes, celui des Lorrains et de la maison du roi, n'étaient en rien affaiblis, puisqu'elles n'avaient pas combattu, que la déroute du maréchal de la Ferté s'était passée de l'autre côté des marais; mais ce qui prouve que les éloges qu'on lui prodigua alors étaient mérités, c'est qu'il fut seul de tous ses offi-

ciers de l'opinion d'attendre l'ennemi dans la position du Quesnoy; c'est qu'il avait plus de talent qu'eux; c'est que les hommes ne pensent qu'à éviter un danger présent, sans s'embarrasser de l'influence que leur conduite peut avoir sur les évènements ultérieurs; c'est que l'impression d'une défaite ne s'efface de l'esprit du commun, que graduellement et avec le temps. Que fût-il arrivé cependant si l'avis de la majorité eût été suivi ? 1° le maréchal n'eût pas été rejoint par les restes de l'armée de la Ferté; 2° une retraite précipitée eût intimidé l'armée française, qui se fût crue très-inférieure à l'ennemi, tandis que celui-ci en serait devenu plus entreprenant.

CHAPITRE XII.

CAMPAGNE DE 1657.

Turenne prend Saint-Venant, il fait lever le siége d'Ardres; il s'empare de Mardick. — Observations.

§ Ier.

PENDANT l'hiver de 1657 la France et l'Angleterre conclurent contre l'Espagne une ligue offensive et défensive. Cromwell s'engagea à envoyer 6,000 hommes d'infanterie en France à la condition qu'on assiégerait Dunkerque et le lui remettrait. Charles II, que la France avait reconnu roi d'Angleterre, et le duc d'York son frère, qui était lieutenant-général au service de France, se retirèrent chez les Espagnols et levèrent quelques régiments irlandais au compte de l'Espagne. Au mois de mai, Turenne se mit en campagne. Voyant que les Espagnols

dirigeaient leur attention sur les places maritimes, il se porta brusquement sur Cambray qu'il investit; mais Condé traversa la Meuse avec toute sa cavalerie, arriva à dix heures du matin à Bouchain, le jour même de l'investissement de Cambray, s'avança à onze heures du soir sous la place, avec trois mille chevaux, culbuta la cavalerie du roi et à la pointe du jour du 31 mai, il entra dans le chemin couvert sous la citadelle, ce qui décida la levée du siége. Le maréchal de la Ferté assiégea et prit Montmédy; les Espagnols firent une inutile tentative sur Calais. Turenne qui s'était rapproché de la mer, cerna, le 6 août, Saint-Venant qu'il assiégea. L'armée espagnole quitta son camp de Marienbourg et arriva le 20 août à Calonne sur la Lys, près Saint-Venant; mais elle ne jugea pas devoir attaquer les lignes françaises, et se porta devant Ardres qu'elle assiégea. Saint-Venant battit la chamade le 27. Turenne courut aussitôt au secours d'Ardres et fit lever le siége; le 3 octobre, il assiégea Mardick qu'il prit en peu de jours et que, conformément au traité, il remit aux Anglais. L'armée espagnole campa sous le canon de Dunkerque. En novembre, les deux armées entrèrent en quartiers d'hiver; celle de Turenne cantonna dans le Boulonais.

§ II.

21^e^ *Observation.* — La conduite du prince de Condé dans cette occasion fut admirée, et cette journée comptée parmi ses plus belles. Si le maréchal eût eu quarante-huit heures devant lui, et eût été protégé par ses lignes, la manœuvre de son ennemi eût échoué. Dans le chapitre précédent, nous avons vu que le maréchal de Turenne assiégeant la Capelle, dut la prise de cette place à ses lignes de circonvallation, car don Juan s'en étant approché à une portée de canon, les reconnut et n'osa pas les attaquer. Cet exemple fut répété à Saint-Venant, la place fut prise, grace à sa circonvallation, en présence de l'armée ennemie; les exemples de cette espèce peuvent se compter par milliers, dans les XV et XVI^e^ siècles, chez toutes les nations européennes, et cependant on demande à quoi servent les lignes de circonvallation; on les a discréditées; il est posé en principe qu'il n'en faut pas élever!

CHAPITRE XIII.

CAMPAGNE DE 1658.

Siége de Dunkerque. — Bataille des Dunes (14 juin). — Marches et manœuvres pendant le reste de la campagne. — Observations.

§ Ier.

PENDANT l'hiver le maréchal d'Hocquincourt trahit son roi et sa patrie; sur les prétextes les plus frivoles, il passa à l'ennemi. Le siége de Dunkerque avait été résolu par les cours de Paris et de Londres; les bourgeois lâchèrent les écluses, tout le pays jusqu'à Bergues ne fut plus qu'un lac; la garnison était de 3,000 hommes d'élite. Turenne se porta d'abord devant Cassel, passa la Lys à Saint-Venant, s'approcha de la Colme, la passa sans obstacle et s'avança sur Dunkerque, en traversant l'inon-

dation par un grand nombre de fascines, de claies et de planches; l'inondation était peu profonde. L'infanterie la traversa les armes hautes, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. Ce siége fut d'autant plus difficile qu'il n'y avait aucun bois autour de la ville; mais l'escadre anglaise qui croisait dans la rade, transporta par mer tout ce qui était nécessaire. Turenne n'oublia pas d'établir des lignes de circonvallation et de contrevallation qui, à l'est et à l'ouest, s'appuyaient à la mer. Le plus difficile était de fermer l'Estran, il y établit une estacade derrière laquelle il plaça des chaloupes canonnières. Ces travaux étaient achevés, quand l'amiral anglais débarqua 6,000 Anglais, qui formaient la brigade de Morgan, officier de réputation. L'armée française recevait tous les jours des renforts; la tranchée fut ouverte par deux attaques, l'une faite par les Français, l'autre par les Anglais. Ces nouvelles se succédèrent rapidement à Bruxelles, et remplirent d'étonnement la cour de l'archiduc; Dunkerque était pour l'Espagne d'une haute importance; il se résolut de tout risquer pour sauver cette place. Son armée se réunit le 10 juin à Ypres, et le 13 parut à la vue de Dunkerque. Elle prit position sur les dunes, à une lieue des lignes de l'assiégeant,

la droite à la mer, la gauche au canal de Furnes ; elle comptait tellement que sa seule présence dégagerait la place, qu'elle se présenta sans artillerie, et sans outils pour se retrancher, son parc ayant éprouvé quelques retards dans sa marche. Le maréchal d'Hocquincourt ayant été reconnaître les lignes françaises, fut tué dans une escarmouche ; digne punition de son crime. Le 14 juin à la pointe du jour, Turenne mit son armée en bataille hors des lignes ; la gauche formée par les Anglais s'appuya à la mer, la droite commandée par le marquis de Créqui, s'appuya au canal de Furnes : il rangea l'armée sur trois lignes ; la première de dix bataillons et vingt-huit escadrons, dont quatorze à l'aile gauche, et quatorze à la droite, l'artillerie en tête ; la deuxième de six bataillons et vingt escadrons, dont dix à la droite, dix à la gauche, et la troisième en reserve, de dix escadrons ; l'armée rangée ainsi occupait une lieue ; plusieurs frégates et chaloupes armées, anglaises, longèrent la côte et inquiétèrent le flanc droit des Espagnols. L'armée de Turenne était en tout de 15,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie ; l'armée espagnole était de 14,000 hommes, dont 8,000 chevaux. Don Juan se plaça à la droite, le prince de Condé à la gauche ; toute l'infanterie

composée de quinze bataillons, se mit sur une seule ligne, la cavalerie de la droite se rangea sur deux lignes derrière l'infanterie; celle de gauche sur six lignes, disposition nécessitée par le terrain. Cette armée n'avait pas d'artillerie, sa droite fut rompue par les Anglais; le prince de Condé fit plus de résistance à la gauche, un moment même il menaça de pénétrer dans la place, et courût personnellement beaucoup de dangers, mais enfin il fut rompu et la victoire des Français complète. Les fuyards furent poursuivis jusque sur les remparts de Furnes; l'armée française fit 4,000 prisonniers, sa perte fut légère; Turenne rentra dans ses lignes, poussa vivement le siége. Le 24 juin la place se rendit, c'était dix jours après la bataille et après dix-huit jours de tranchée ouverte. Turenne cerna aussitôt Bergues, qui, après quelques jours de siége, demanda à capituler; mais comme il ne voulut point accorder à la garnison de rentrer à son armée, elle se débanda et une grande partie se sauva au travers des marais; l'armée française entra dans la place.

§ II.

Les Espagnols tinrent conseil à Nieuport : don Juan proposa de placer l'armée le long

du canal entre Nieuport et Dixmude, pour en disputer le passage; d'autres furent d'avis de disloquer l'infanterie dans les places, et de traîner la guerre en longueur. Ce projet fut adopté; le prince de Condé se jeta dans Ostende, le comte de Fuensaldes dans Nieuport, don Juan dans Bruges, et le prince de Ligne dans Ypres. Turenne s'empara le 3 juillet de Furnes, qui ne fit pas de résistance, de là il se porta devant Dixmude; les Espagnols travaillaient depuis dix jours à en réparer les fortifications, cependant la place se rendit le 6 juillet. Ces succès furent suspendus pendant quelques jours, par une maladie dangereuse qui menaça les jours du roi, qui alors se trouvait à Calais; ce délai fut très-favorable aux Espagnols. Le 4 août le maréchal de la Ferté assiégea Gravelines; Turenne en couvrit le siége qui dura vingt-six jours; après la chûte de cette place, il prit Oudenarde: à ce siége il ne fit pas de lignes, il est vrai qu'il n'en méritait pas, Oudenarde ne résista que quarante-huit heures. La saison n'était pas encore trop avancée, on croyait que l'armée marcherait sur Bruxelles, mais Turenne préféra se rapprocher des villes maritimes; il se porta sur Menin, tailla en pièces un détachement de 2,000 hommes, que commandait le prince de Ligne devant Ypres, dont il se saisit, ainsi que d'un

bon nombre d'autres petites places, et, après avoir conquis tout le pays entre la Lys et l'Escaut, il laissa 5,000 hommes d'infanterie en garnison dans les places prises, et ramena son armée en France où il prit ses quartiers d'hiver. La paix des Pyrénées ne fut signée que le 7 novembre 1659, mais elle fut précédée d'une trêve entre les deux couronnes, qui fut signée dès le commencement de l'année. Cette paix mit fin à une guerre qui durait depuis vingt-quatre ans. L'Alsace, le Roussillon, l'Artois, furent définitivement cédés à la France.

§ III.

22^e^ *Observation.* — 1° La bataille des Dunes est l'action la plus brillante de Turenne. Il avait trois grands avantages : 1° la supériorité du nombre, 15,000 hommes sur le champ de bataille contre 14,000; 9,000 hommes d'infanterie contre 6,000, et un terrain peu propre à la cavalerie, ce qui rendait inutile la supériorité des Espagnols en cavalerie; 2° il avait de l'artillerie et son ennemi n'en avait pas; 3° Les bâtiments anglais qui mouillaient dans la rade canonnèrent le flanc droit des Espagnols et balayèrent l'Estran, avec d'autant plus d'effet que don Juan n'avait pas de canon pour tenir

éloignées les chaloupes anglaises ; Turenne fut et devait être vainqueur.

2° Son ordre de bataille était parallèle ; il n'a fait ni manœuvre ni rien qui soit hors de la marche ordinaire. Aussitôt qu'il fut instruit que l'ennemi s'approchait des lignes, il prit la résolution de l'attaquer, avant de savoir qu'il arrivait sans artillerie ; ce qui lui était arrivé à Valenciennes, lui avait profité. Décidé à attaquer, il ne dut pas retarder d'un seul jour, pour ne pas laisser aux Espagnols le temps de se retrancher.

3° Don Juan a bien mérité sa défaite, pour s'être avancé à la vue de Turenne sans artillerie ni outils pour se retrancher. Ce n'est pas avec cette coupable négligence que Turenne s'était présenté devant les lignes d'Arras. Il eût pu prendre la position de Mouchy dès dix heures du matin ; il s'en garda bien ; il resta toute la journée derrière un ruisseau, et à la fin du jour il prit sa position, il eut aussi toute la nuit pour se retrancher.

23e *Observation.* — Après la prise de Dunkerque et une victoire aussi éclatante que celle des Dunes, la jonction du maréchal la Ferté qui venait de prendre Montmédy, enfin l'avantage inappréciable d'être maître de la mer, Turenne pouvait faire plus qu'il n'a fait ; il devait frap-

per un grand coup, prendre Bruxelles, ce qui eût donné une toute autre illustration aux armes françaises et accéléré la conclusion de la paix; un évènement de cette importance eût fait tomber toutes les petites places. Il a violé cette règle qui dit : *Profitez des faveurs de la fortune, lorsque ses caprices sont pour vous; craignez qu'elle ne change de dépit, elle est femme.*

24^e^ *Observation.* — La conduite de la garnison espagnole de Bergues est remarquable. L'assiégeant refuse de la laisser sortir de la place avec ses armes, sans être prisonnière de guerre; elle se disloque, chacun se sauve pour son compte au milieu des marais; les cinq sixièmes rejoignent leur armée. Pourquoi a-t-on perdu de vue ces belles résolutions? Les clefs d'une place valent toujours bien la liberté de sa garnison, lorsqu'elle est résolue de n'en sortir que libre.

CHAPITRE XIV.

CAMPAGNE DE 1667.

Le roi recommence la guerre, il entre en Belgique, ayant Turenne sous lui; il prend Lille, Douai, Oudenarde. — Observations.

§ Ier.

La mort de Philippe IV mit un terme à la paix des Pyrénées; Louis XIV prétendit avoir des droits sur la Belgique; après de longues et infructueuses négociations, il se décida à la guerre et réunit, en avril 1667, une armée de 35,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie; il en donna le commandement à Turenne, et se rendit lui-même à Amiens pour se mettre à la tête de ses troupes, déclarant la reine régente. Il divisa son armée en trois corps : le corps de bataille, composé des principales forces, avec

lequel il marcha, se porta sur Charleroi; le corps d'observation de la droite, commandé par le marquis de Créqui, se dirigea sur Luxembourg; et le corps d'observation de la gauche, sous le maréchal d'Aumont, marcha en longeant la mer. Le roi s'empara sans coup férir de Douai, d'Oudenarde et autres petites places, et mit le siége devant Lille; le maréchal d'Aumont s'empara de Bergues, de Furnes, d'Armentières et de Courtrai. Lille était une place très-forte. elle avait 6,000 hommes d'élite de garnison, les habitants, très-affectionnés à l'Espagne, comptaient 20,000 hommes en état de porter les armes; la place fut investie en août, les lignes de circonvallation furent aussitôt élevées; elles étaient très-étendues, ce qui décida le roi à rappeler le corps du marquis de Créqui. Le 28 août, la garnison capitula après dix jours de tranchée ouverte; elle était réduite à 2,400 hommes; elle fut renvoyée à Ypres. Cependant le prince de Ligne et le comte de Marsin s'étaient avancés pour la secourir; le roi les attaqua, leur fit 1,500 prisonniers, leur prit cinq étendards et cinq paires de timballes. Les plénipotentiaires étaient réunis à Aix-la-Chapelle, ils signèrent la paix, ce qui mit un terme à la guerre.

§ II.

15e *Observation.* — Les armées de ce temps étaient composées au moins, la moitié de cavalerie; elles avaient peu d'artillerie, une pièce et demie par mille hommes; l'infanterie était placée sur quatre rangs, le quatrième était armé de piques.

Aujourd'hui une armée a les quatre cinquièmes en infanterie, un cinquième au plus en cavalerie, quatre pièces de canon par mille hommes, dont un quart obusiers; l'infanterie se place sur trois rangs; les piques, les spontons sont supprimés. Le feu du troisième rang est reconnu très-imparfait et même nuisible à celui des deux premiers; on a proscrit au premier rang de mettre le genou en terre dans les feux de bataillon, et dans les feux à volonté le troisième rang charge les fusils du deuxième; cet ordre est mauvais; l'infanterie ne doit se ranger que sur deux rangs, parce que le fusil ne permet de tirer que sur cet ordre; il faudrait que cette arme eût six pieds de long et pût se charger par la culasse, pour que le troisième rang pût faire un feu avantageux. En rangeant l'infanterie sur deux rangs, il faut

lui donner un rang de serre-file d'un neuvième ou un par toise, et en deux lignes ; à douze toises derrière les flancs, placer une réserve.

C'est Vauban qui a fait supprimer les piques comme inutiles; toute l'Europe, plus ou moins tard, a imité ce changement avec raison ; c'est le feu qui est le moyen principal des modernes.

CHAPITRE XV.

CAMPAGNE DE 1672.

Campagne de Hollande; passage du Rhin, le roi, Turenne, Condé, Luxembourg, présents. — Marches et manœuvres après le départ du roi, pour protéger ses alliés, les évêques de Munster et de Cologne, et couvrir l'Alsace. — Observations.

§ Ier.

La Hollande était arrivé au plus haut degré de prospérité ; maîtresse du commerce des Indes, elle avait plus de douze mille navires de haut bord ; Amsterdam était le magasin du monde et le centre du commerce. Elle conclut avec l'Angleterre et la Suède le traité de la triple alliance dirigée contre la France, et négocia dans toutes les cours de l'Europe pour étendre cette ligue. Après de longues négocia-

tions, la France conjura cet orage, elle parvint à détacher l'Angleterre et la Suède de la triple alliance, et à s'allier avec l'évêque de Munster et l'électeur de Cologne, ennemis de la Hollande; elle s'assura de la neutralité de l'Autriche et de la Suède, et, de concert avec l'Angleterre, déclara la guerre à la Hollande. Dans le courant d'avril 1672, le roi se rendit à Charleroi; son armée, forte de 110,000 hommes, était réunie sur la Sambre; le duc de Luxembourg fut détaché avec un corps d'armée pour se porter en Westphalie, s'y réunir aux troupes de l'évêque de Munster et attaquer l'Ost-Frise. Trente mille hommes furent mis sous les ordres du prince de Condé; le reste de l'armée fut commandé par Turenne, sous les ordres immédiats du roi.

A l'aspect de cet orage qui menaçait la république, les partis s'agitèrent violemment; les Orangistes l'emportèrent et le prince d'Orange fut proclamé capitaine-général et grand-amiral. Il équipa une flotte de soixante-douze vaisseaux de haut bord qu'il confia à Ruyter; il leva des corps nombreux de milice dont il garnit les places fortes, et réunit une armée active de 25,000 hommes: l'Espagne lui envoya un secours de 6,000 hommes d'infanterie qui débarquèrent à Ostende. Un corps de cavalerie

espagnole entra dans Maëstricht, ce qui porta la garnison à 12,000 hommes. Turenne ne fut pas d'opinion de perdre son temps au siége de cette place, mais de la négliger et de marcher sur le bas Rhin, en remontant la rive gauche par les états de l'électeur de Cologne. Ce plan adopté, il partit avec 20,000 hommes, cerna la petite ville de Maseyck, ce qui coupait les communications de Maëstricht avec la Hollande, et y laissa 5,000 hommes pour contenir les 12,000 de la garnison de Maëstricht. Le prince de Condé passa le Rhin; le roi et Turenne le descendirent par la rive gauche; les places de l'électeur de Cologne ouvrirent leurs portes à l'armée française. Au commencement de juin, Wesel, Burich, Rheinbergue, furent investis et se rendirent en peu de jours; le prince de Condé assiégea et prit Emmerich. Le prince d'Orange s'établit sur l'Yssel; la saison était très-sèche, les eaux du Rhin très-basses. Au point où l'Yssel se sépare du Rhin, et après qu'elle s'est appauvrie du Waal, vis à vis le fort de Tolhuys, il y avait un gué praticable; le prince de Condé le passa avec sa cavalerie, culbuta les troupes hollandaises qui défendaient la rive gauche; le lendemain, l'armée passa sur un pont. Condé, blessé d'un coup de fusil à la main, quitta le commandement. Le roi, avec

le gros de l'armée, se porta sur l'Yssel vis à vis Doesbourg. Turenne, en peu de semaines, s'empara de tout le pays jusqu'à Naerden et Utrecht; le duc de Luxembourg occupa toute la Frise; Groningue, Devinter, Zwol tombèrent en son pouvoir. Amsterdam s'entoura d'inondations; elle trouva son salut sous les eaux. Le prince d'Orange couvrit aussi long-temps qu'il le put, la position importante d'Utrecht, mais enfin il fut contraint de la céder; le 5 juillet, le roi y fit son entrée. Cependant ces conquêtes inouïes portèrent l'alarme à la cour de Londres et en Allemagne; le roi d'Angleterre envoya des plénipotentiaires au camp de Louis XIV, et de concert avec des plénipotentiaires français, ils offrirent la paix à la république. Les conditions étaient: le paiement d'un subside à la France et à l'Angleterre, pour le remboursement des frais de la guerre; la reconnaissance du salut, comme du pavillon anglais, et la cession à la France des places qu'elle avait prises sur la Meuse. La république refusa ces propositions; l'Angleterre continua à faire cause commune avec la France.

§ II.

Le roi quitta l'armée le 12 juillet pour rentrer dans sa capitale, et en laissa le commandement à Turenne. Peu de jours après, une furieuse insurrection éclata à La Haye, le peuple massacra le grand-pensionnaire de Witt et son frère; le prince d'Orange fut déclaré stathouder. Cependant l'empereur, l'électeur de Brandebourg et plusieurs princes d'Allemagne, alarmés des progrès des armées françaises, et des dangers qui menaçaient la Hollande, coururent aux armes. Montecuculli et le duc de Bournonville partirent d'Égra, à la fin d'août, à la tête de 18,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie, et campèrent à Erfurt, le 13 septembre: l'électeur de Brandebourg, surnommé le grand-électeur, partit de Potzdam et arriva dans le même temps à Lypstadt; les deux armées se réunirent à Mulhausen en Thuringe, à neuf lieues du Weser; elles montaient ensemble à 40,000 hommes. Turenne, pénétré de l'importance de soutenir, pour l'honneur des armes du roi, l'évêque de Munster et l'électeur de Cologne, quitta la Hollande avec 12,000 hommes, remonta le Rhin jusqu'à Wésel, mit garnison dans cette place, ainsi qu'à

Emmerich, à Rees et à Nuys, et le 10 septembre, entra dans le pays de Munster. Peu de jours après, il reçut un renfort de 4,000 hommes, ce qui joint aux troupes de Munster et de Cologne, lui forma une armée égale à l'armée impériale, qui marchait vers le Rhin, paraissant vouloir porter la guerre sur la rive gauche de ce fleuve. Le prince de Condé, avec 18,000 hommes, était en Alsace, et le duc de Duras sur la Meuse, avec un corps d'observation. Turenne remonta le Rhin, traversa le duché de Berg et se porta sur la Lahn; l'ennemi s'était avancé sur le Mein. Les deux armées restèrent en présence jusqu'au 12 octobre, où les Impériaux prirent position sur la rive gauche de la Lahn; le grand-électeur mit son quartier à Giessen, où il fut joint par le duc de Lorraine. Turenne se décida à repasser le Rhin à Andernach, et étendit son armée dans l'électorat de Trèves, qui, secrètement, était allié de l'empereur, et il le mit à contribution. Montécuculli, étant tombé malade dès le commencement de la campagne, était retourné à Vienne; le grand-électeur commandait l'armée; il parut d'abord vouloir pénétrer sur la rive gauche du Rhin par le pont de Coblentz, que l'electeur de Trèves lui avait livré. Peu après, il changea de démonstration, et se dirigea sur

le pont de Mayence, mais le passage lui fut refusé. Le prince avait, ainsi que l'électeur palatin, adopté le système de neutralité; le grand-électeur se porta alors à marches forcées sur Strasbourg; Condé le prévint, lança quelques barques chargées d'artifices sous le pont et le brûla. Enfin, le 3 novembre, le grand-électeur jeta un pont à une portée de canon au-dessous de Mayence, passa sur la rive gauche, et pénétra dans le pays de Luxembourg. Turenne manœuvrant sur ses communications, le décida à repasser le Rhin. Tant de marches et de contre-marches n'eurent d'autre résultat que de ruiner les électorats de Mayence, de Trèves et le Palatinat, ce qui excita les plus vives réclamations de ces princes. Ainsi se termina la campagne de 1672. La France protégea ses alliés l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, défendit l'Alsace et la rive gauche du Rhin.

§ III.

26^e^ *Observation.* — Louis XIV entra en campagne avec 100,000 hommes, les trois quarts en infanterie, ayant un équipage de siége et de campagne; cela forme une nouvelle ère de l'art militaire.

1° La Hollande n'avait pour sa défense que des milices et 25,000 hommes de troupes de ligne; comment eût-elle pu faire tête à 130,000 hommes? l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster faisaient cause commune avec la France.

2° Le passage du Rhin est une opération militaire du quatrième ordre, puisque dans cet endroit le fleuve est guéable, appauvri par le Waal, et n'était d'ailleurs défendu que par une poignée d'hommes.

3° L'armée a pris soixante places en peu de temps; mais à vaincre sans péril on triomphe sans gloire : ces places n'avaient pour garnison que des milices à peine armées.

4° Maître d'Utrecht, de Naerden, on pouvait s'emparer d'Amsterdam, ce qui eût terminé la guerre; on ne sut pas profiter des circonstances.

5° Louvois a voulu renvoyer 20,000 prisonniers, qui furent aussitôt réarmés et accrurent l'armée du prince d'Orange.

6° Il fit disséminer l'armée dans cinquante places fortes, ce qui l'affaiblit au point qu'elle ne put plus rien faire. Il fallait démolir quarante-cinq de ces places, en transporter toute l'artillerie en France, et en garder quatre ou

cinq pour servir aux communications de l'armée.

7° Turenne avait la principale confiance du roi; on doit lui attribuer ses fautes. On ne voit pas qu'il ait insisté avec force et publiquement pour empêcher qu'on les commît. Il eût pu entrer à Amsterdam le jour même où ses troupes entraient à Naerden.

Louis XIV fut un grand roi : c'est lui qui a élevé la France au premier rang des nations de l'Europe; c'est lui qui, le premier, a eu 400,000 hommes sur pied et cent vaisseaux en mer; il a accru la France, de la Franche-Comté, du Roussillon, de la Flandre; il a mis un de ses enfants sur le trône d'Espagne; mais la révocation de l'édit de Nantes, mais les dragonnades, mais la bulle *unigenitus*, mais les deux cents millions de dettes, mais Versailles, mais Marly ce favori sans mérite, mais madame de Maintenon, Villeroi, Tallard, Marsin, etc., etc. Eh! le soleil n'a-t-il pas lui-même des taches!! Depuis Charlemagne, quel est le roi de France qu'on puisse comparer à Louis XIV sur toutes les faces !

27e *observation.* La marche de Turenne sur la rive droite du Rhin, pour soutenir les alliés du roi, est à la fois politique et militaire; il fut insensible aux murmures de son armée.

Les soldats virent avec peine une campagne d'hiver dans un pays éloigné, dans le temps qu'ils soupiraient pour leurs quartiers d'hiver. Ses marches, des portes d'Amsterdam à celles de Munster, de Cologne de Trèves, sont rapides et dignes d'être remarquées.

CHAPITRE XVI.

CAMPAGNE DE 1673.

Campagne d'hiver; Turenne prend Unna, fait lever le siége de Soest, passe le Weser, oblige le grand-électeur à signer la paix en avril. — Marches et manœuvres pendant juin, juillet, août, septembre et octobre, etc. — Montecuculli trompe Turenne; il se réunit à Bonn avec le prince d'Orange. — Observations.

§ Ier.

Le grand électeur repassa sur la rive droite du Rhin, marcha sur Wetzlar, y laissa un corps d'observation, et divisa son armée en trois corps, qui, par trois directions différentes, se dirigèrent sur la Westphalie et assiégea Werle; mais le marquis de Rennel, commandant les troupes de l'électeur de Cologne, lui fit lever ce siége, lui tendit une embuscade, le

battit et lui prit une division; ce qui le décida à réunir son armée à Lipstadt. A ces nouvelles, Turenne passa le Rhin vis à vis de Wesel, courut au secours de l'évêque de Munster, se joignit aux deux armées de Cologne et de Munster. Le grand-électeur, dont l'armée était réduite à 20,000 hommes et trente pièces de canon, marcha sur Soest, qu'il investit le 4 février. Turenne, avec les armées de France, de Munster et de Cologne, investit Unna, qui capitula le 5 février; il marcha alors sur le grand-électeur; mais celui-ci leva son camp et abandonna une partie de son artillerie de siége. Turenne entra triomphant dans Soest, le 25 février. Les soldats prussiens et autrichiens étaient fort animés les uns contre les autres et se battaient souvent, ce qui, joint à la rapidité des mouvements de Turenne, décida les généraux allemands à disloquer leur armée. Cependant, malgré les neiges, les glaces, et la rigueur de la saison, Turenne suivit l'armée prussienne, s'empara de toutes les places du grand-électeur en Westphalie, fit investir Lipstadt et Minden par les troupes de Munster, passa le Weser sur le pont de pierre de la ville de Hexter. Les ducs de Brunswick avaient réuni 12,000 hommes pour faire respecter leur neutralité; l'armée impériale s'était retirée en Franconie; celle

du grand-électeur, dans la principauté d'Halberstadt; de sa personne, ce prince avait repassé l'Elbe et était rentré dans sa capitale. Turenne revint dans le comté de la Marck et établit son quartier-général à Soest. Il abandonna à ses troupes les pays du grand-électeur situés en Westphalie, elles s'y enrichirent. Tout cela décida le grand-électeur à demander la paix; elle fut signée le 10 avril.

Ainsi débarrassé des Prussiens, Turenne se porta en Thuringe pour attaquer les Autrichiens qui se réunissaient en Bohême et menaçaient de se porter sur le Rhin. Le 1^er^ juin il campa à Wetzlar et prit position sur la rive droite de la Lahn.

§ II.

Dans ce temps, Louis XIV cernait Maestrich qui capitula le 23 juin. Le prince de Condé voulut assiéger Bois-le-Duc, mais les Hollandais ayant inondé tout le pays jusqu'à Berg-op-Zoom, il fut obligé de lever le siége. L'Angleterre, l'Espagne, l'empereur, signèrent, à la Haye, un traité d'alliance avec la Hollande. Montecuculli partit d'Égra, le 26 août, et entra en Franconie. Turenne, à la tête de 20,000 hommes, se porta sur le Mein à Aschaffenbourg, et s'empara

de tous les ponts sur cette rivière jusqu'à celui de Wurtzbourg, que le prince évêque se chargea de garder. L'armée de Montecuculli s'était accrue jusqu'à 40,000 hommes, par la jonction des armées saxonnes et lorraines. Turenne, après l'avoir attendu long-temps dans son camp d'Aschaffenbourg, marcha à sa rencontre, passa la Tauber à Mergentheim, et s'approcha de l'armée autrichienne campée à Rothenbourg. Montecuculli feignit d'accepter la bataille pour couvrir sa retraite, et campa derrière des marais entre Wurtzbourg et Ochsenfurth. Turenne prit la position de la Chartreuse de Tengelhausen; les deux armées restèrent en présence pendant quinze jours. Montecuculli gagna le prince évêque, passa le pont de Wurtzbourg. Toutes les manœuvres de Turenne furent déjouées; il descendit alors la rive du Mein. Dans le courant d'octobre, il reçut un renfort de 4,000 hommes.

La déclaration de guerre changea le théâtre de la guerre, qui, de la Hollande, fut porté en Belgique. Le prince d'Orange, avec 25,000 hommes, remonta la rive gauche du Rhin jusqu'à Bonn, qu'il investit. Montecuculli longea la rive droite du Mein, se porta sur Mayence, où il passa le Rhin, faisant mine de vouloir se porter en Alsace par la rive gauche. Turenne

prit le change, et se dirigea en toute hâte sur Philipsbourg ; mais Montecuculli embarqua sans délai son infanterie sur le Rhin, qu'il descendit jusqu'à Cologne, se réunit au prince d'Orange ; ils poussèrent vivement le siége de Bonn. Turenne, fort humilié de s'être laissé tromper, descendit le Rhin et traversa la Hundsruck ; mais déja Bonn avait capitulé après neuf jours de tranchée ouverte. De part et d'autre les armées entrèrent en quartier d'hiver : les Français en Alsace, l'ennemi dans le Palatinat et l'électorat de Mayence.

§ III.

28^e^ *observation.* Le maréchal fait dans cette campagne des marches plus longues que celles de la campagne précédente. Pendant l'hyver de 1672 à 1673 il va du bas Rhin au Weser, bravant les frimas des régions septentrionales. 1° Il sauve l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, alliés du roi ; 2° bat l'armée prussienne, et contraint le grand-électeur à se détacher de l'empereur et à faire sa paix. C'est bien employer son temps et tirer bon parti de marches forcées et bien fatigantes.

29^e^ *observation.* Montecuculli a joué Turenne, lui a donné le change ; il s'est débar-

rassé de lui; l'a fait marcher en Alsace pendant qu'il se portait à Cologne et se joignait au prince d'Orange qui assiégeait et prenait Bonn. La conduite de Turenne, dans cette occasion, lui a été reprochée. 1° Il a manœuvré trop loin de son ennemi; 2° il n'a pas agi d'après ce que Montecuculli faisait, mais il a, sans motif, prêté à son ennemi le dessein de se porter en France. Cependant la Hollande était le centre des opérations de la guerre; toutefois Turenne savait, mieux que personne, que la guerre n'était pas un art conjectural; il devait régler ses mouvements sur ceux de son adversaire et non sur son idée; 3° Montecuculli eût été isolé en Alsace, eût eu à combattre les armées de Condé et de Turenne réunies; tandis que sous Bonn il se trouvait arrivé au grand rendez-vous où devait se décider la grande question; réuni à l'armée hollandaise, éloigné de l'armée de Condé, il couvrit la Hollande et la Belgique; c'est cette marche qui a fait la réputation de Montecuculli. Cette faute de Turenne fut un nuage pour sa gloire; c'est la plus grande faute qu'ait commise ce grand capitaine. (Montecuculli était Italien, natif de Modène; les Caprara de Bologne sont de cette famille.)

CHAPITRE XVII.

CAMPAGNE DE 1674.

Turenne passe sur la rive droite du Rhin; combat de Sintzheim (16 juin). — Bataille d'Entzheim (4 octobre). — Turenne évacue l'Alsace et repasse les Vosges. — Combat de Turckeim (5 janvier). Conquête de l'Alsace. — Observations.

§ Ier.

Cette année tous les princes de l'empire qui étaient restés neutres firent cause commune avec l'empereur. L'électeur de Cologne et l'évêque de Munster se détachèrent de l'alliance du roi, et joignirent leurs troupes à l'armée impériale. La Bavière et le duc de Hanovre furent les seuls princes allemands qui persistèrent dans le système de neutralité. Le roi entra en Franche-Comté, en avril, et s'en em-

para; le prince de Condé porta la guerre en Belgique; le maréchal de Schomberg commanda l'armée sur les Pyrénées, et Turenne l'armée d'Allemagne. Le duc de Lorraine, dont l'armée était réduite à 2,000 chevaux, se porta sur les villes forestières, voulant passer le Rhin, pour pénétrer en Lorraine, mais il échoua; alors il remonta la rive droite, et joignit l'armée du comte Caprara, sur le Necker. Turenne campa à Hochfelden, près de Saverne; il y apprit que le duc de Bournonville réunissait une armée à Egra, pour renforcer le comte Caprara. Il résolut de prévenir leur jonction, passa le Rhin à Philipsbourg, le 12 juin, avec 9,000 hommes et six pièces de canon, arriva le 15 à Vissloch, le 16, il continua sa marche sur Eppingen; mais, arrivé à Hoffheim, il découvrit l'armée impériale sur les hauteurs de Sintzheim, petite ville située sur l'Eltzbach, à mi-marche du Necker à Philipsbourg. Les deux armées étaient égales en nombre : celle de Turenne avait 9,000 hommes, dont 5,000 chevaux; celle du comte Caprara était de 9,000 hommes, dont 700 chevaux. Turenne fit attaquer Sintzheim par son infanterie; sa grande supériorité en cette arme lui fit enlever ce poste, qui opposa une grande résistance. Il passa le défilé, atta-

qua la cavalerie ennemie, marchant sur plusieurs lignes, ses escadrons entremêlés de petits bataillons d'infanterie. Caprara fut battu et perdit le champ de bataille; sa perte fut de 2,500 hommes, dont 500 prisonniers. La perte des Français s'éleva à 1,500 hommes hors de combat.

§ II.

Quelques jours après cette victoire, Turenne repassa le Rhin, campa à Neustadt, où il reçut seize bataillons et 6000 chevaux, ce qui porta son armée à 18,000 hommes. Le 3 juillet, il repassa le Rhin, laissant Heydelberg à sa droite, et se porta à Waihlingen, sur le Necker. Pendant ce temps, le duc de Bournonville joignit les restes de Caprara à Worms; ce qui lui composa 15,000 hommes, et se porta sur Manheim; mais il battit en retraite pour éviter la bataille, à la vue de Turenne qui, maître de tout le Palatinat, mit le feu à deux villes et vingt-cinq villages; cet incendie était ordonné par Louis XIV. L'électeur palatin était oncle de Turenne; du haut de son château de Manheim, il fut témoin de l'incendie de ses états, et entendit les cris de ses malheureux sujets qu'on égorgeait : il adressa un cartel au maréchal; il

est daté du 27 juillet. Peu de jours après, Turenne repassa le Rhin, et campa à Landau. L'armée impériale s'établit entre Mayence et Francfort, où elle séjourna un mois, et fut rejointe par les contingents de l'empire. Le duc de Bournonville, ayant alors 35,000 hommes, s'approcha de Philipsbourg; le 1^er^ septembre il repassa le Rhin, et se dirigea, par la rive droite, sur Strasbourg, dont il s'empara, le 24 septembre, à l'aide d'intelligence avec les magistrats de cette ville. Cette nouvelle déconcerta Turenne, qui remonta le Rhin et campa aux portes de Strasbourg, sa gauche à l'Ill, sa droite à des marais; le village de Wantznau, derrière lui. Le duc de Bournonville sortit de Strasbourg, campa à Saint-Blaise, la droite au Rhin, interceptant la route de Saverne. Turenne avait 25,000 hommes; les Allemands près de 40,000. Ils attendaient le grand-électeur qui était en marche avec 25,000 hommes, ce qui décida le maréchal, malgré son infériorité, à risquer une bataille; il leva son camp à minuit, passa la rivière de Souffel, à Lampertheim, laissant Strasbourg sur la gauche; il marcha sur trois colonnes, s'empara du bourg d'Achenheim, passa le Bruch, et découvrit le camp ennemi, derrière Entzheim, ayant sa droite appuyée à un grand bois du côté de Strasbourg, et sa

gauche à un petit bois de mille pas de longueur, sur cinq cents de large; en avant du centre était le village d'Entzheim. L'armée française marcha toute la nuit, se mit en bataille dans la plaine, à gauche, et en avant du village de Hulsheim. Le 4 octobre, les deux armées se trouvèrent ainsi en présence. L'armée de Turenne avait sa droite formée par dix-sept escadrons, sous les ordres du marquis de Vaubrun; quatre escadrons de dragons étaient entremêlés de pelotons d'infanterie; dix-neuf bataillons d'infanterie étaient au centre, commandés par le lieutenant-général Foucault; vingt-un escadrons de dragons ou grosse cavalerie étaient à la gauche, également entremêlés de pelotons d'infanterie; la deuxième ligne était formée sur la droite par quatorze escadrons, sur la gauche par quinze escadrons, et au centre par sept bataillons, la cavalerie également entremêlée de pelotons d'infanterie; en troisième ligne, le corps de réserve était de sept escadrons et de trois bataillons. La droite ennemie, commandée par le comte Caprara, était de vingt escadrons; le centre, de vingt bataillons, était sous les ordres directs du duc de Bournonville: le duc de Holstein commandait la gauche, forte de vingt-un escadrons; vingt bataillons au centre, et dix-neuf escadrons

à chaque aile formaient la deuxième ligne; la troisième était composée de onze bataillons au centre, vingt escadrons à la droite, et vingt escadrons à la gauche.

Turenne commença l'attaque en faisant aborder le petit bois de la droite de l'ennemi par le marquis de Boufflers, avec huit escadrons de dragons à pied, soutenus par une batterie. De part et d'autre, les deux armées qui sentaient l'importance de cette position, envoyèrent successivement des renforts; les Français enlevèrent cependant la première ligne des retranchements qu'avait fait construire le général ennemi en avant de ce bois; ils y prirent trois pièces de canon; mais il ne purent forcer la deuxième ligne qui était armée de huit pièces de canon. Turenne fut obligé de faire avancer le corps de réserve, et six bataillons de la deuxième ligne : le carnage devint bientôt effroyable. Le deuxième retranchement fut forcé; les Allemands chassés du bois perdirent leurs canons. Le duc de Bournonville fit alors avancer sept bataillons de Lunebourg pour reprendre le bois; Turenne, de son côté, fit avancer le reste des bataillons de la deuxième ligne, et là se renouvella le combat pour la troisième fois. Les Allemands avaient l'avan-

tage que leur ligne de bataille était plus près du bois, et que dès lors ils étaient appuyés par leur cavalerie et leur artillerie; Turenne s'en aperçut, il fit avancer la cavalerie de sa seconde ligne pour prendre la position de celle de sa permière ligne qu'il porta en avant; enfin l'ennemi échoua, et dut renoncer à la possession du bois.

Le duc de Bournonville voyant que les efforts de Turenne s'étaient portés de ce côté, envoya Caprara avec toute la cavalerie de la droite pour se glisser entre la première et la seconde ligne française, pendant le temps que lui-même, avec sa cavalerie de la droite, la deuxième et la troisième ligne, marchait de front sur la cavalerie de la gauche de Turenne. Foucault, qui commandait le centre de la première ligne, voyant le double mouvement de l'ennemi, forma son infanterie sur deux lignes, et fit marcher six bataillons en avant, soutenus par de l'artillerie, ce qui arrêta court la cavalerie que menait le duc de Bournonville. Cependant Caprara continuait son mouvement; il renversa plusieurs escadrons, tourna sur les derrières de la cavalerie de la gauche et de l'infanterie du centre; le comte de Lorge et le comte d'Auvergne rallièrent la cavalerie de la réserve, en-

foncèrent celle de Caprara, et la repoussèrent : le reste se passa en canonnade. Les deux armées battirent en retraite pendant la nuit; Turenne repassa la Bruch, et alla camper à Achenheim, à une lieue du champ de bataille, sur lequel il laissa vingt escadrons. Le duc de Bournonville se retira sous le canon de Strasbourg, abandonnant deux pièces de canon sur ses positions, outre les huit pièces perdues à l'attaque du bois. Les Français perdirent 2,000 hommes; la perte des Allemands fut double : plusieurs étendards, des timballes, des drapeaux, furent les trophées du vainqueur.

§ III.

Cependant le 7 octobre, Turenne prit une position plus en arrière et s'éloigna de trois lieues, se couvrant par la petite rivière de Massig, couvrant Saverne et Haguenau; il occupa le château de Wasslonne qui appartenait aux Strasbourgeois. Le 14 octobre, le grand-électeur passa le pont de Strasbourg avec 20,000 hommes, ce qui porta l'armée impériale à plus de 50,000 hommes. Aussitôt après cette jonction importante, le duc de Bournonville reprit son camp d'Entzheim; l'alarme fut grande en France; le roi convoqua l'arrière-ban. Les

impériaux avaient trois partis à prendre : ou livrer bataille à Turenne, ou lui couper les communications avec Saverne pour faire tomber Haguenau, ou assiéger Philipsbourg ; ils ne firent rien et restèrent inactifs dans leur camp jusqu'au 18, qu'ils s'approchèrent de Turenne; il battit en retraite et campa à Dettweillers. Cette marche fut pénible, et l'ennemi aurait remporté quelques succès, si Turenne n'avait fait mettre pied à terre à une brigade de dragons à un défilé, ce qui arrêta court la cavalerie ennemie; 6,000 chevaux de l'arrière-ban, sous les ordres du marquis de Créqui, renforcèrent l'armée; Turenne fortifia son camp de Dettweillers, où il était couvert par la Zorn; sa gauche s'étendait à Hochfelden. L'ennemi cerna le petit château de Wasslonne qui avait 150 hommes de garnison; ce siége dura un jour et demi: le grand-électeur voulait faire cette garnison prisonnière de guerre, mais elle s'y refusa et rejoignit son armée, suivant l'usage d'alors. Turenne reçut un nouveau renfort de trente-cinq escadrons et de huit bataillons; le comte de Saulx lui amenait en outre vingt-quatre escadrons et dix bataillons; il les fit s'arrêter en Lorraine. Il méditait dès lors le projet qu'il a exécuté deux mois après.

Aussitôt que le grand-électeur fut instruit des

nombreux renforts qne recevait l'armée française, il reprit son camp de Saint-Blaise sous Strasbourg. Le 20 novembre, Turenne cantonna sa cavalerie à deux lieues en arrière de la Moder, et porta son quartier-général à Ingweiller, communiquant avec la Lorarine par le col de la Petite-Pierre dont il occupa le château. Il paraît que son principal but était de couvrir Haguenau, dont il craignait que l'ennemi ne s'emparât; mais celui-ci n'y songeait pas, et s'étendit dans la haute Alsace.

§ IV.

Le 29 novembre, Turenne repassa en Lorraine et évacua entièrement l'Alsace; il porta son quartier-général à Lorquin; les alliés prirent leurs quartiers d'hiver. Le 5 décembre, il fit partir le comte de Saulx, avec 14,000 hommes qu'il avait amenés de Flandre, et se mit en marche avec le reste de l'armée, longeant le pied des Vosges du côté de la Lorraine; il arriva le 27 à Belfort; son quartier-général avait successivement été à Blamont, à Bucarat, à Domptail, à Padoux, à Éloyes et à Longuet, où il resta huit jours; de là il se rendit à Rémiremont, qui était occupé par 400 Lorrains qu'il en chassa: toute cette marche resta inconnue

à l'ennemi. Le 29, il porta son quartier-général à Grun, marcha sur Mulhausen, s'y rencontra avec une division de Bournonville, composée d'infanterie, de bagages et de 6,000 chevaux, qui ayant eu l'alerte avait levé ses cantonnements et marchait sur Colmar pour rejoindre le grand-électeur; il l'attaqua, la battit et la jeta sur Bâle. Le lendemain, il s'empara de Brunstatt et y fit prisonnier un régiment d'infanterie de 1,000 hommes. Le grand-électeur dont le quartier-général était à Colmar, avait rallié toute son armée dans cette position, la gauche à Colmar, la droite à Turckeim; sa ligne était de trois mille toises et son front, couvert par une petite rivière, avait été retranché. Turenne marcha à lui sur deux colonnes, avec plus de 40,000 hommes, les alliés en comptaient plus de 50,000; mais son armée toute française était fort supérieure en moral. Le 5 janvier, le comte de Lorge, commandant la droite, se porta à la hauteur d'une église, vis à vis Colmar, pour attirer toute l'attention des ennemis sur leur gauche, pendant que Turenne marchait avec le lieutenant-général Foucault sur Turckeim. Le combat commença une heure avant la nuit, Turckeim fut enlevé; le grand-électeur fit filer ses bagages sur Schelestat, et à minuit fit sa retraite. Le lendemain à la pointe

du jour, Turenne entra dans Colmar, où il prit 3,000 hommes malades ou traînards. Le grand-électeur s'arrêta trois jours à Schelestat; il en repartit le 11, passa le Rhin au pont de Benfelden et rentra en Allemagne. Les Français maîtres ainsi de toute l'Alsace, y prirent leurs quartiers d'hiver.

§ V.

30e *Observation.* — 1° Dans cette compagne, Turenne donne, contre son usage, plusieurs combats et une bataille; sa marche contre Caprara, en passant le Rhin à Philipsbourg, pour le surprendre avant sa jonction avec le duc de Bournonville, est fort belle. Caprara le croyait à quarante lieues, lorsqu'il le découvrit en bataille devant son camp; la supériorité numérique de l'infanterie l'assurait de la prise de Sinzheim et du passage du défilé. Caprara fit une faute de recevoir le combat; il devait repasser le Necker, marcher à la rencontre du duc de Bournonville et s'y réunir.

2° Le duc de Bournonville surprit Turenne en regagnant quelques marches sur lui, il s'empara de Strasbourg. Le ministère français avait fait une faute de ne pas ordonner l'occupation de cette place. Qu'avait-il à ménager?

Presque tout l'empire était en guerre, et les mauvaises dispositions des bourgeois de Strasbourg étaient connues; la possession de cette ville était indispensable pour la sûreté de la frontière; mais Turenne devait veiller sur ce point important. Il était sur la rive gauche du Rhin et l'ennemi sur la rive droite; il devait tenir une division près Strasbourg, pour qu'elle pût y prévenir l'ennemi, d'autant qu'il n'existait sur toute cette frontière aucun autre point qui dût au même degré attirer sa sollicitude; le duc de Bournonville ne le devança que de six heures.

3° A la bataille d'Entzheim, Turenne devait refuser sa gauche, ce qui eût rendu impossible la manœuvre habile qu'a faite le duc de Bournonville. Si le maréchal eût réuni à son extrême gauche toute l'infanterie qu'il a disséminée mal à propos entre ses escadrons, s'il l'eût placée dans le bois avec du canon, la couvrant par quelques retranchements et des abattis, la gauche de sa cavalerie eût été appuyée: il n'aurait pas couru la chance de perdre la bataille, cela eût suppléé à son infériorité en cavalerie. La meilleure manière de protéger sa cavalerie est d'en appuyer le flanc. La méthode de mêler des pelotons d'infanterie avec la cavalerie est vicieuse, elle n'a que des inconvénients, la cavalerie cesse d'être mobile, elle est gênée dans

tous ses mouvements, elle perd son impulsion et l'infanterie est compromise, et, au premier mouvement de la cavalerie, elle est sans appui.

4° Si après la prise du petit bois que l'ennemi défendait de tous ses moyens, Turenne eût poussé son avantage, la bataille eût été décisive: il pouvait toutefois coucher sur le champ de bataille; il est allé le même jour à une lieue et demie en arrière; il a poussé dans cette occasion la circonspection jusqu'à la timidité, il savait mieux que qui que ce soit l'influence de l'opinion à la guerre.

31^e *Observation.* — Dans ce siècle, les garnisons ne tenaient une capitulation comme honorable, qu'autant qu'elles obtenaient de rejoindre leurs armées avec armes et bagages sans être prisonnières de guerre. La petite garnison du château de Wasslonne, quoique de 150 hommes seulement, a eu raison d'exiger de rentrer à son armée, et le grand-électeur a gagné de le lui accorder, puisque la possession de ce château, qu'elle pouvait tenir encore deux ou trois jours, lui était avantageuse. Cet usage pourra se renouveler lorsque les commandants de place le voudront; il n'est pas un général qui ne préfère laisser sortir une garnison fatiguée, ruinée, pour s'épargner un assaut, une attaque de barricades et de rues; mais il faut

que la garnison ait donné une bonne opinion de sa résolution et de son dévouement.

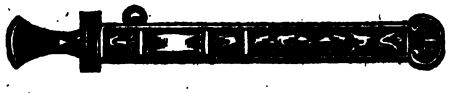
32e *Observation.* — Lorsqu'à la fin de novembre, les ennemis apprirent que Turenne avait reçu de grands renforts, ils reprirent leur camp sous Strasbourg. S'il eût marché à eux après l'arrivée des détachements de Flandre, ils auraient repassé le Rhin : leur armée était composée de contingents commandés par les princes mêmes à qui appartenaient les troupes, qui n'avaient aucun intérêt à les compromettre ; ils auraient refusé la bataille. Les hostilités étant cessées en Flandre, dans le Luxembourg, l'opinion des renforts qu'avait reçus Turenne pouvait être aussi forte qu'il eût voulu la répandre; ils l'étaient d'ailleurs beaucoup; le grand-électeur ne se fût donc pas commis, pour garder l'Alsace qui lui importait peu, contre une armée égale à la sienne.

33e *Observation.* — C'est le 27 décembre que Turenne est arrivé à Belfort, et c'est le 5 janvier qu'il a livré le combat de Turckeim, ce qui fait neuf jours ; c'est six trop tard. Il y a de Belfort à Colmar quatorze lieues ; les cantonnements une fois réunis à Belfort, la manœuvre était démasquée, il n'y avait plus une heure à perdre : si Turenne eût marché avec plus de rapidité, il eût obtenu de grands résultats ;

tous les quartiers de l'ennemi ont eu le temps de se rallier, de sorte qu'au champ de Colmar il a trouvé toute l'armée réunie ; il eût dû prévenir leur réunion. Tout le génie de cette opération consistait à arriver sur le pont de Strasbourg avant que l'armée fût ralliée ; Turenne la manqua : une pareille manœuvre aurait été féconde en grands résultats et d'un succès certain. Si au lieu de déboucher par Belfort, c'est-à-dire par l'extrémité des Vosges, Turenne eût débouché par le milieu des Vosges, droit sur Colmar et Strasbourg, il fût arrivé avant que les cantonnements ne se fussent ralliés. Il a dans cette occasion montré plus de talent pour la conception de ce beau plan, que dans son exécution.

34e *Observation.* — Le grand-électeur aurait dû livrer bataille à Colmar ; il était dans une excellente position, toute son armée était ralliée et sa retraite assurée sur Strasbourg. La possession de l'Alsace valait sans doute bien une bataille, mais non pas pour lui, ni pour les princes du nord de l'Allemagne ; les risques qu'ils auraient courus et les pertes qu'ils auraient éprouvées en acceptant la bataille, n'étaient compensés par rien. Les Prussiens étaient à la tête du parti protestant,

ennemi de l'Autriche qui était fort pauvre. L'année suivante, lorsque Montécuculli vint pour entrer en Alsace avec l'armée impériale, il le dit positivement dans sa proclamation aux Alsaciens, pour établir la différence qui existait entre l'armée qu'il commandait et celle du grand-électeur.



CHAPITRE XVIII.

CAMPAGNE DE 1675.

Le maréchal de Turenne est tué d'un boulet de canon, à Susbach. — Observations.

§ Ier.

Le roi mit cette année six armées sur pied; le prince de Condé commandait en Flandre, et Turenne en Allemagne: son armée était de 25,000 hommes. Montécuculli commandait l'armée ennemie; il avait ordre de réduire l'Alsace et de réparer la pusillanimité qu'avait montrée le grand-électeur l'année précédente. Il avait des intelligences dans Strasbourg, dont les magistrats lui étaient dévoués. Le 27 mars, Turenne campa sous les murs de cette place, afin d'en imposer à la bourgeoisie. Montécuculli se mit en opération, descendit le Rhin par la rive droite, publia qu'il allait assiéger Philipsbourg, mais jeta un pont à Spire et passa

sur la rive gauche. Turenne, négligeant cette initiative du général ennemi, passa lui-même sur la rive droite : il fit à cet effet jeter un pont à Ottenheim, à quatre lieues plus haut que Strasbourg, et se porta sur la Kintzig; il campa à Willstett, la droite à ce village et à la Kintzig, et la gauche à Ekcartsweier au ruisseau de Schuller, couvrant ainsi Strasbourg, dont il était à deux lieues, et son pont d'Ottenheim, dont il était à quatre lieues; et où il avait construit une tête de pont qu'il gardait par plusieurs bataillons. Après quelques jours d'hésitation, Montécuculli fut obligé d'obéir au mouvement de Turenne; il repassa sur la rive droite, prolongea sa gauche le long de la Kintzig, son aile gauche étant éloignée d'une lieue et demie du camp français. Montécuculli, dont l'armée était un peu plus nombreuse que l'armée française, menaçait par la position qu'il avait prise, le pont d'Ottenheim; il continua son mouvement, il marcha sur l'abbaye de Schuttern, étendant sa gauche jusqu'à Lahr; il voulait, en menaçant le pont d'Ottenheim, obliger Turenne à repasser le Rhin, ou à découvrir Strasbourg. La position du maréchal était assez compliquée : il avait à la fois à défendre son pont d'Ottenheim et celui de Strasbourg; s'il quittait son camp de Willstett, Montécuculli entrait dans

Strasbourg et y passait le Rhin; cependant s'il ne persistait pas à occuper Wilstett, son pont d'Ottenheim et sa retraite étaient compromis. Il détacha le comte de Lorges avec une division pour prendre position à Altenheim, à mi-chemin du camp d'Ottenheim. Ce mouvement dissémina ses forces; il le sentit, et le 22 juin, il leva son pont et le descendit vis à vis Altenheim, où il ne se trouvait plus qu'à deux lieues de Strasbourg, et dès lors était plus facile à défendre. Montécuculli désespéra alors de réussir dans son plan; il changea de batterie, il retourna à son camp d'Offenbourg, et le 28, se porta à Urloffen, menaçant de surprendre Strasbourg. Turenne se porta aussitôt à Bodersweier; Montécuculli renonça de nouveau à surprendre le pont de Turenne ou celui de Strasbourg; il commanda un pont de bateaux aux magistrats de Strasbourg et des munitions de guerre; il descendit avec son armée le Rhin et campa dans la plaine de Scherzheim, espérant y recevoir le convoi de Strasbourg. Turenne le suivit et campa dans la plaine de Freisttett, s'appuyant au Rhin; il se trouvait, par cette position, placé entre Strasbourg et l'ennemi; mais le Rhin est fort large en cet endroit et couvert d'une grande quantité d'îles, il était à craindre que Montécuculli reçût son pont et son convoi;

ces îles sont effectivement en grand nombre vis-à-vis Vantzenau, mais il n'y a que trois courants propres à la navigation. Turenne fit faire une estacade, occuper les îles et construire plusieurs redoutes armées de grosse artillerie, ce qui ôta toute espérance à Montecuculli de recevoir son pont et son convoi : cependant Turenne était dans une position pénible; la saison était très-pluvieuse et les eaux du Rhin très-hautes, son camp était marécageux et malsain; celui des Allemands, au contraire, était parfaitement placé; ils tiraient une grande partie de leurs vivres d'Offenbourg. Le 15 juillet, Turenne se mit en marche, passa le Renchen à un gué peu connu, coupa Montécuculli d'Offenbourg et même d'avec Caprara, ce qui obligea Montécuculli à lever son camp et à se porter derrière Susbach, couvert par un petit ruisseau, pour y faire sa jonction avec Caprara. Turenne suivit son mouvement, campa vis à vis Susbach et se proposait de l'attaquer, lorsque le 26 juillet, un coup de canon termina la vie de ce grand homme. Après sa mort, les lieutenants de Lorges et de Vaubrun, commandèrent l'armée, et ne furent pas d'accord : l'un voulait se retirer sur le pont d'Altenheim, l'autre sur le camp de Wilstett; mais enfin ils se décidèrent à jeter à l'eau les farines

réunies à Wilstett et se retirèrent sur Altenheim. Les impériaux les suivirent et les attaquèrent; le combat fut long et opiniâtre; le champ de bataille resta aux Français qui perdirent 3,000 hommes, l'ennemi en perdit 5,000, mais dès le lendemain, l'armée repassa sur la rive gauche du Rhin.

§ II.

35^e^ *Observation.*—1° Cette campagne a duré deux mois, tout l'avantage a été pour Turenne. Montécuculli voulait porter la guerre en Alsace par le pont de Strasbourg, dont les habitants lui étaient vendus. Turenne voulait garantir l'Alsace qu'il avait conquise la campagne précédente, et obliger Montécuculli à repasser la forêt Noire. Quand il fut tué, Montéculli repassait les montagnes. Turenne a donc triomphé.

2° Montécuculli prit l'initiative, passa sur la rive gauche du Rhin pour y porter la guerre. Turenne resta insensible à cette initiative; il la prit lui-même, passa le Rhin et obligea Montécuculli à revenir sur la rive droite. Cette première victoire de la campagne était réelle.

3° Le maréchal se campa à Wilstett, couvrant Strasbourg qui était à deux lieues derrière son

camp, et son pont d'Ottenheim qui était à quatre lieues sur la droite. Montécuculli se plaça derrière le Kintzig, à une lieue et demie de l'armée française, appuyé à la place d'Offenbourg, où il avait garnison. La position de Turenne était mauvaise; il devait plutôt livrer bataille que de s'exposer à perdre le pont d'Ottenheim et sa retraite, ou le pont de Strasbourg.

4° Si Montécuculli eût voulu se porter en six heures de nuit tout d'un trait sur Ottenheim, prenant sa ligne d'opérations sur Freybourg, il eût forcé le pont d'Ottenheim avant que toute l'armée de Turenne eût pu le couvrir: cependant il n'en fit rien; il tâtonna, se contenta de se prolonger; il crut que des manœuvres seraient suffisantes pour décider Turenne à abandonner son camp de Wilstett et à découvrir Strasbourg. Turenne le pénétra, il se contenta de prolonger sa droite près d'Ottenheim, ce qui rendit sa position fort mauvaise.

5° Il le comprit enfin; il compromettait son armée, il leva son pont d'Ottenheim qu'il rapprocha de deux lieues de Strasbourg et de son camp de Wilstett; il le plaça à Altenheim; c'était encore trop loin de Strasbourg; il fallait le jeter à une lieue de cette ville. Ce grand capitaine fit dans cette campagne la faute d'établir son pont à quatre lieues de Strasbourg, et plus

tard, lorsqu'il le leva, il fit celle de ne le rapprocher que de deux lieues.

6° Cependant Montécuculli change de projet, et, résolu de passer le Rhin au-dessous de Strasbourg, il commande un équipage de pont dans cette ville, et se porte à Scherzheim pour le recevoir. Turenne prit position à Freistett, occupa les îles, fit faire une estacade; les projets de son ennemi furent encore déjoués.

7° Montécuculli devait, lorsqu'il laissa pendant trois jours son adversaire jeter un pont, élever des retranchements sur la Renchen; si près de son camp il se laissa couper d'avec le corps de Caprara et d'avec Offenbourg; Turenne l'avait obligé à quitter la vallée du Rhin, lorsqu'un boulet tua ce grand homme.

8° Turenne se montra dans cette campagne incomparablement supérieur à Montécuculli: 1° en l'obligeant à suivre son initiative; 2° en l'empêchant d'entrer dans Strasbourg; 3° en interceptant le pont de Strasbourg; 4° en couvant sur la Renchen l'armée ennemie; mais il fit une faute qui eût pu entraîner la ruine de son armée, s'il eût eu à faire au prince de Condé; ce fut de jeter son pont à quatre lieues au-dessus de Strasbourg, au lieu de le placer seulement à une lieue de cette ville.

PRÉCIS

DES GUERRES

DE FRÉDÉRIC II.

MÉMOIRES DE NAPOLÉON.

PRÉCIS
DES
GUERRES DE FRÉDÉRIC II.

CHAPITRE PREMIER.

CAMPAGNE DE 1756.

Invasion de la Saxe; blocus du camp de Pirna (24 septembre). — Bataille de Lowositz (1er octobre); capitulation des Saxons (14 octobre); quartiers d'hiver. — Observations.

§ Ier.

L'AUTRICHE, la France et la Russie étaient indisposées contre la Prusse; l'Autriche regrettait la Silésie; la France conservait un ressentiment

de la paix de Dresde, qui avait causé les désastres du maréchal de Belle-Isle, abandonné dans Prague; la czarine s'essayait à intervenir dans les affaires de l'Europe; elle était séduite par Marie-Thérèse. Il est temps, disait-on à Vienne, à Paris, à St.-Pétersbourg, de mettre un frein à l'ambition des puissances du second ordre. A la vue de cet orage, Frédéric s'appuya à l'Angleterre, conclut avec elle un traité d'alliance et s'assura de riches subsides. Cela fait, il ne perdit plus de temps, et dès l'été de 1756, voyant que ses ennemis dissimulaient encore, parce qu'ils n'étaient pas prêts à entrer en campagne, il commença les hostilités sans déclaration préalable, et envahit la Saxe en pleine paix. Son état militaire était considérablement augmenté : il avait eu dix ans pour mettre à profit l'expérience qu'il avait acquise dans les quatre campagnes de la guerre de la pragmatique-sanction, et les ressources que lui avaient apportées les riches provinces de Silésie. Il ne comptait pas moins de 120,000 hommes sous les armes, bien organisés, bien disciplinés, très-mobiles, indépendamment des garnisons, des dépôts, et de tous les moyens accessoires pour entretenir une armée aussi considérable en activité, et réparer ses pertes.

L'Autriche avait un état militaire de moins

de 40,000 hommes, mal entretenus, mal organisés; ses vieilles troupes avaient été détruites dans la guerre contre les Turcs : Frédéric pouvait impunément tout entreprendre dans cette campagne. Il réunit deux armées, l'une en Saxe, forte de soixante-dix bataillons et quatre-vingts escadrons, formant 64,000 hommes, artillerie et sapeurs compris; l'autre en Silésie, forte de trente-trois bataillons et cinquante-cinq escadrons, environ 30,000 hommes; et il employa 20,000 hommes en divers corps d'observation sur la Vistule, en Poméranie, et sur le bas Elbe. L'armée de Silésie se réunit à Nachod, sous les ordres du maréchal Schwerin; les trois corps de l'armée de Saxe se réunirent à Francfort-sur-l'Oder, à Magdebourg et à Wittemberg; ils se mirent en marche le 30 août, celui de Magdebourg par Leipsick, Chemnitz et Dippodiswalde; celui de Wittemberg par Torgau et Meissen; celui de Francfort par Elsterwarda, Bautzen et Stolpen. L'alarme fut grande à Dresde; l'électeur se refugia dans la forteresse de Kœnigstein; l'électrice et la cour restèrent au palais. L'armée saxonne, forte de 18,000 hommes, prit le camp de Pirna, pour y attendre les résolutions de la cour de Vienne. L'acquisition de Dresde fut une conquête importante pour le roi de Prusse; il y trouva

tous les magasins de guerre et l'arsenal de l'électeur. La place était forte; elle lui donna un point d'appui qui lui était nécessaire et compléta la frontière de l'Elbe qui, tout entière depuis Magdebourg, fut dès lors en son pouvoir. Toutes les négociations pour ramener l'électeur et décider la soumission de son armée ayant échoué, le roi marcha en avant et cerna le camp de Pirna avec quarante-deux bataillons et dix escadrons; il forma une armée d'observation de vingt-huit bataillons et soixante-dix escadrons, en prit le commandement, et porta son quartier-général à Aussig en Bohême. Le maréchal Schwerin s'avança à une marche avec l'armée de Silésie, pour observer le débouché de Kœnigsgratz.

§ II.

La cour de Vienne, au premier bruit du rassemblement de l'armée prussienne, avait réuni toutes ses troupes et les avait formées en deux corps; l'un, sous les ordres du prince Piccolomini, campa près de Kœnigsgratz, pour s'opposer aux mouvements de Schwerin; l'autre, sous les ordres du maréchal Broun, se réunit d'abord à Kollin, passa plus tard la

Moldaw, et campa à Budyn sur l'Éger, pour dégager les Saxons du camp de Pirna.

Le 30 septembre le roi quitta son camp d'Aussig et marcha à la rencontre de Broun; il arriva avec son avant-garde, forte de huit bataillons et quinze escadrons, le 30 au soir, au village de Lowositz, où il rencontra l'armée autrichienne qui avait passé l'Éger et campait derrière des marais à la vue de Lowositz. Il prit position, avec son avant-garde, au village de Tirmitz, et se fit joindre, dans la nuit, par le reste de son armée, forte de 25,000 hommes. A la pointe du jour, Broun fit déboucher dans la plaine un gros corps de cavalerie. L'armée du roi prit les armes : la gauche, sous les ordres du duc de Bevern, occupa la hauteur de Lobosch, et la droite, sous le prince Henri, les hauteurs de Homolka; sa ligne de bataille était de dix-huit cents à deux mille toises. Le front du maréchal Broun était couvert par un ruisseau marécageux; sa droite s'appuyait à l'Elbe; sa gauche à Tschiskowitz; sa ligne de bataille était de deux mille cinq cents toises. Il sentit la faute qu'il avait faite de ne pas occuper les hauteurs de Lobosch et les fit attaquer par une division de onze bataillons; elle fut repoussée. Les Prussiens s'emparèrent de Lowositz; les Autrichiens reprirent leur position du matin :

ils y étaient inattaquables de front; mais manœuvrés par leur gauche, ils l'évacuèrent, repassèrent l'Éger et reprirent leur camp de Budyn, ayant perdu 2,500 à 3,000 hommes, et les Prussiens 3;000 à 3,500. Les deux armées s'attribuèrent la victoire; le maréchal Broun parce qu'il n'avait point été forcé dans son camp; le roi, à plus juste titre, parce qu'il avait enlevé le village de Lowositz et obligé son ennemi de renoncer au projet de secourir les Saxons par la rive gauche de l'Elbe. Mais le 11 octobre Broun fit, par la rive droite, un détachement de 8,000 hommes vis à vis Kœnigstein, et à la vue de l'armée prussienne, pour favoriser le déblocus du camp de Pirna. Les Saxons passèrent l'Elbe; mais, enveloppés de toutes parts par les Prussiens, ils capitulèrent le 14. L'électeur eut la faculté de se retirer dans son royaume de Pologne; les Saxons furent incorporés dans l'armée prussienne, qui évacua la Bohême, et prit ses quartiers d'hiver en Saxe et en Silésie.

§ III.

1re *Observation.* Des écrivains militaires ont avancé que le roi de Prusse devait pénétrer par la Moravie sur Vienne et terminer la guerre

par la prise de cette capitale. Ils ont tort : il eût été arrêté par les places d'Olmutz et de Brunn ; arrivé au Danube, il y eût trouvé toutes les forces de la monarchie réunies pour lui en disputer le passage, dans le temps que l'insurrection hongroise se fût portée sur ses flancs. Une opération aussi téméraire eût évidemment exposé son armée à une ruine certaine. Envahir la Saxe, s'emparer de Dresde, désarmer l'armée saxonne, entrer en Bohême, occuper Prague, y hiverner, c'était tout ce qu'il pouvait et devait projeter. Mais il opéra mal : il méconnut plusieurs des principes de la guerre que l'on viole rarement impunément, ce qui fut cause qu'il échoua malgré le gain d'une bataille.

Le camp de Pirna a vingt-cinq mille toises de circuit ; les 18,000 Saxons étaient réduits à 14,000 hommes de toutes armes, à leur arrivée au camp ; le roi ayant des forces quadruples et autant de grosse artillerie qu'il pouvait en désirer, puisque l'arsenal de Dresde était à sa disposition, devait, en quatre jours, forcer ce camp, faire mettre bas les armes aux Saxons, après quoi entrer en Bohême, laissant seulement une garnison de six bataillons et six escadrons dans Dresde. Le camp de Pirna est défendu à l'est par l'Elbe, rivière non guéable, ayant soixante à quatre-vingts toises de large ;

à l'ouest, par un marais profond et escarpé, ayant trente à quarante toises de large; et enfin, à la tête, par la forteresse de Kœnigstein, des bois et des ravins qui communiquent à la frontière de Bohême. Il forme un grand triangle, dont deux côtés ont dix à onze mille toises, et le petit côté trois à quatre mille. Les 14,000 Saxons étaient trop faibles pour garnir cette étendue. Si le roi eût fait faire neuf attaques, trois sur chaque côté, dont une seule véritable dans une des positions où le ravin est saillant, en y plaçant deux batteries de cinquante bouches à feu chacune, il eût reussi à se rendre maître du ravin. Il lui fallait un quart-d'heure pour y pratiquer une rampe par laquelle il eût fait déboucher les deux tiers de son armée, infanterie, cavalerie et artillerie : les Saxons, rejetés sous les murs de Kœnigstein, eussent capitulé. Sans doute qu'une armée de 40,000 hommes contre une armée de 60 à 80,000, peut se défendre avec avantage dans le camp de Pirna; mais 14,000 hommes ne le pouvaient pas contre une armée de 60,000, munie d'autant d'artillerie qu'elle le voulait : un corps aussi faible n'aurait pu s'y défendre qu'autant que le ravin et l'Elbe, qui couvrent le camp, eussent eu deux à trois cents toises de largeur, distance qui permettrait aux batteries du camp de pren-

dre des positions éloignées de deux cents toises du rivage, sans qu'elles eussent rien à craindre de la supériorité des batteries prussiennes établies sur la rive opposée, et cependant toutes puissantes contre ce qui approcherait de leur rive.

2^e^ *Observation.* Le roi est entré en Bohême avec deux corps d'armée séparés, agissant fort loin l'un de l'autre. L'armée de Schwerin opérait à l'extrémité de la Silésie dans le temps que le roi pénétrait par la rive gauche de l'Elbe. Cette manière d'envahir un pays avec une double ligne d'opérations est fautive. Schwerin était beaucoup plus fort que Piccolomini, soit par le nombre, soit par la consistance des troupes. S'il eût été réuni au roi sur le champ de bataille de Lowositz, le renfort que Piccolomini eût, de son côté, amené au maréchal Broun, aurait été bien loin de compenser le degré de force qu'eût acquise l'armée prussienne. Le roi pouvait donc entrer dans Prague en septembre, avec 90,000 hommes, se rendre maître de cette place importante, établir ses quartiers d'hiver en Bohême, rejetant les débris de Broun et de Piccolomini au-delà du Danube, ou du moins, au-delà des montagnes de ce royaume. L'effet de ces deux fautes fut qu'il eut, sur le champ de bataille de Lowositz, des forces moindres

que celles de l'ennemi, quoique sur le champ d'opération il en eût de triples. C'est aussi ce qui l'obligea à prendre ses quartiers d'hiver en Saxe et en Silésie. Sans doute il obtint de cette campagne de grands avantages; mais il pouvait en obtenir de plus grands encore.

CHAPITRE II.

Ire CAMPAGNE DE 1757.

Situation des armées. — Bataille de Prague (4 mai). — Blocus de Prague; bataille de Kollin (18 juin); Évacuation de la Bohême. — Observations.

§ Ier.

La campagne de 1757 commencée le 15 avril, s'est terminée le 15 décembre; elle a duré deux cent quarante jours; elle se divise en deux époques : la première comprend les marches, manœuvres et combats du 15 avril au 15 juillet; la seconde, ceux du 15 juillet au 15 décembre. Dans la première époque, le roi a livré deux grandes batailles; la bataille de Prague qu'il a gagnée le 4 mai, et celle de Kollin qu'il a perdue le 18 juin. C'est l'objet de ce chapitre.

Dans l'année 1756, la France, la Suède, la Russie et l'empire, ne mirent aucune armée en campagne : elles la passèrent tout entière en préparatifs et en démonstrations. Il en fut de même pendant la première époque de la campagne de 1757. Le roi n'eut à tenir tête qu'aux armées autrichiennes. L'armée prussienne était mieux exercée, composée de vieilles troupes, et plus nombreuse. Au commencement d'avril, elle était formée en quatre corps; le premier, sous les ordres du prince Maurice, à Chemnitz; le deuxième, sous le roi, aux portes de Dresde, au village de Lockwitz; le troisième, sous le prince de Bevern, à Zittau en Lusace; le quatrième, sous le maréchal Schwerin, en Silésie. L'armée autrichienne, sous les ordres du maréchal Broun, était en Bohême. Le duc d'Aremberg, avec le premier corps, formait la gauche sur Égra. Le maréchal Broun avec le deuxième corps, était au camp de Budyn, devant Prague; le troisième corps, sous les ordres du comte de Konigseck, était à Reichemberg; le quatrième corps, sous les ordres du général Daun, était en Moravie. Les quatre corps d'armée du roi de Prusse se montaient à 100,000 hommes sous les armes, dont 65 à 66,000 d'infanterie, 16 à 18,000 de cavalerie; le reste artillerie, sapeurs, mineurs, etc.,

formant cent huit bataillons et cent soixante escadrons; sans compter vingt-six bataillons et quarante escadrons, qui se réunissaient en Poméranie, pour contenir la Russie. Les quatre armées autrichiennes étaient moins nombreuses, très-inférieures en qualité, et manquaient de beaucoup d'objets. Frédéric résolut de profiter des quatre mois d'avance qu'il avait sur les Russes, pour frapper un coup d'éclat, et se mettre en situation de faire front aux autres armées, lorsqu'elles arriveraient en ligne. Il envahit la Bohême, et assiégea Prague, exécutant cette campagne, ce qu'il n'avait pu faire la campagne précédente.

§ II.

Le corps du prince Maurice, qui formait la droite de la ligne prussienne, commença à manœuvrer en avril; il menaça Égra, et se porta en deux colonnes par Comotau, sur l'Éger. De son côté, le roi de Prusse passa les montagnes, à Peterswald, et arriva sur l'Éger, à Lowositz, et, le 23 avril, opéra le passage du fleuve à Koschitz, à la tête de ces deux corps d'armée réunis. Le maréchal Broun, qui avait été joint à son camp de Budyn, derrière l'Éger, par le duc d'Aremberg, se retira au

camp de Prague aussitôt que le roi eût passé l'Éger. L'armée prussienne le suivit, arriva devant Prague, le 2 mai. Mais déja le prince Charles de Lorraine, qui avait pris le commandement de l'armée impériale, s'était campé sur la hauteur de Ziska, sur la rive droite de la Moldaw.

Le prince de Bevern passa les montagnes, entre Zittau et Reichemberg, où il fut arrêté par l'excellente position qu'occupait le comte de Konigseck, qui l'obligea de manœuvrer plusieurs jours pour l'en déposter, et ce qu'il ne put obtenir qu'après un combat opiniâtre. Le comte de Konigseck se retira sur Liebenau, il y prit une position également formidable. Pendant ce temps, le maréchal Schwerin parti de Silésie, n'ayant trouvé personne devant lui, déboucha en Bohême, par Trotenau, et se porta à Iung-Bunzlau, sur les derrières de la position du comte de Konigseck, ce qui força celui-ci à l'abandonner, à repasser l'Elbe, et à se diriger sur Prague, où il joignit le prince de Lorraine. Schwerin, à la tête de son corps et de celui du duc de Bevern, suivit ce mouvement, et campa, le 4 mai, sur la rive droite de l'Elbe, à Bunzlau, vis à vis Brandeis; et comme l'ennemi n'occupait pas la rive opposée, il y jeta une avant-garde. Le prince de

Lorraine attendait, sous quelques jours, le général Daun, qui lui amenait de Moravie un renfort de 30,000 hommes; ce qui eût égalisé les deux armées.

Frédéric sentit toute l'importance de prévenir cette jonction. Le 5 mai, à la pointe du jour, il jeta un pont à une lieue et demie au-dessous de Prague, au village de Podbaba, sans éprouver aucune résistance, quoiqu'à deux mille toises du camp autrichien, et s'établit avec vingt bataillons et trente-huit escadrons à Crimitz, sur la rive droite de la Moldaw. Le maréchal Schwerin passa l'Elbe, et se porta à Mischitz. Les deux armées prussiennes, dans cette nuit, n'étaient plus éloignées que de trois lieues. Le 6, à la pointe du jour, elles firent leur jonction au village de Prosick. L'armée du roi prit son ordre de bataille, la droite à Prosick, le centre en avant de Gibel, et la gauche au delà de Sattalitz, occupant une série de collines de quatre mille cinq cents toises d'étendue, et étant à cheval, sur le chemin de Brandeis, qui était sa ligne d'opérations. Le prince de Lorraine avait sa gauche sur le Ziska, près de la Moldaw, et sa droite sur les hauteurs du village de Kyge, occupant une ligne de quatre mille cinq cents toises. Le roi avait sur le champ de bataille soixante-quatre ba-

taillons et cent-vingt-trois escadrons, environ 60,000 hommes; le maréchal Keith étant resté sur la rive gauche de la Moldaw, devant Prague, avec vingt-six bataillons, vingt-six escadrons, et neuf bataillons et onze escadrons étant détachés sur la double ligne d'opérations, pour couvrir les magasins. Le prince de Lorraine avait à peu près 70,000 hommes; mais 10,000 étaient restés dans Prague, pour la défense de la ville, et observer le maréchal Keith. Les deux armées se trouvaient ainsi égales en nombre sur le champ de bataille; l'armée autrichienne avait sa gauche près de la Moldaw, l'armée prussienne y avait sa droite : les deux armées étaient éloignées l'une de l'autre de trois mille toises, séparées par un vallon profond, où coulait un ruisseau formé par la décharge de plusieurs étangs, et dont les bords sont encaissés et marécageux; ce ruisseau prend sa source au-delà de l'étang de Sterboholy, à six ou sept mille toises de Prague, tourne à cette distance, passe par les villages de Sterboholy, de Podehernitz, d'Hostawitz, d'Hortlorzes et de Lupetin, et se jette dans la Moldaw, à peu près à deux mille toises au-dessous de Prague, près de Lobau.

Le roi jugea que ce ruisseau protégerait efficacement le front de l'armée ennemie; il or-

donna de marcher par la gauche pour la déborder. Le prince de Lorraine s'en aperçut à temps : il fit faire à l'infanterie de sa droite un changement de front en arrière; par ce mouvement, elle se trouva en équerre sur l'extrémité du centre, et s'appuyant aux hauteurs de Sterboholy, elle forma un coude de quinze cents toises qu'il prolongea de deux mille autres, en y portant la cavalerie de sa gauche, qui prit position dans les plaines de Sterboholy, et s'é-s'étendit jusqu'au petit ruisseau qui passe à Hostiwortz; sa ligne occupait ainsi les deux côtés d'un angle droit, dont l'un était perpendiculaire à Prague et l'autre parallèle, et longs chacun de trois mille à trois mille cinq cents toises. Le roi arrêta sa marche aussitôt que l'extrémité de sa droite fut arrivée à la hauteur de Kyge; le centre vis à vis Podehernitz, et la gauche devant Sterboholy; il envoya la cavalerie de sa réserve pour renforcer celle de Schwerin, dans la plaine de Sterboholy. Ce mouvement découvrit sa ligne d'oéprations, le chemin de Brandeis, par Gibel, et son armée se trouva à cheval sur la route de Kollin, par laquelle le général Daun arrivait ce même jour à Bohemisch-Brodt, à huit lieues du champ de bataille. L'infanterie autrichienne occupait, au-delà du ruisseau qui couvrait son front, et à

peu près à mille toises de l'angle d'équerre, des positions qui commandaient le village de Gibel. Le roi fit attaquer ces postes détachés et les culbuta, dans le temps que le maréchal Schwerin, avec l'aile gauche, passa le ruisseau à Sterboholy et à Podschernitz : la cavalerie dans les villages, l'artillerie sur les digues, l'infanterie dans les marais. Il y éprouva de grandes difficultés; plusieurs régiments enfoncèrent jusqu'au genou; la droite autrichienne n'en profita pas; elle resta sur les collines à rectifier son alignement. A une heure après midi, Schwerin l'attaqua à la baïonnette, arriva jusque sur sa position: mais, accablées par la mitraille, ses troupes lâchèrent pied, et abandonnèrent la hauteur. Broun le poursuivit pendant douze à quinze cents toises. La gauche et le centre de l'armée autrichienne continuèrent à rester immobiles. La cavalerie prussienne déboucha dans la plaine de Sterboholy, fit d'abord une charge malheureuse, mais se rallia, revint au combat, et mit en déroute la cavalerie autrichienne, qui abandonna le champ de bataille. La droite du prince de Lorraine se trouva ainsi entièrement découverte, au moment où le roi entrait lui-même dans le village de Kyge, et attaquait la gauche. Le prince de Bevern, qui marchait au centre, s'aperçut d'un vide à

l'angle des deux lignes; il s'y jeta, et engagea un combat des plus opiniâtres. Le maréchal Schwerin ayant rallié son infanterie, la ramena au combat. Il fut frappé à mort à la tête de son régiment; mais ses troupes continuèrent l'attaque contre la droite autrichienne, qui, prise en flanc par le roi, et débordée par la cavalerie, lâcha pied, et se mit en déroute, ce qui décida de la journée. Le prince de Lorraine abandonna toutes ses positions; il soutint sa retraite par les troupes de son centre et de sa gauche qui n'avaient pas donné; mais, constamment débordé par sa droite, 12,000 hommes furent coupés de Prague, et ne parvinrent qu'avec peine à gagner le camp du maréchal Daun. La perte des Autrichiens fut de 16,000 hommes et deux cents pièces de canon; le maréchal Broun fut blessé mortellement. La perte des Prussiens fut de 12,000 hommes.

§ III.

Cette bataille avait affaibli de 30,000 hommes l'armée du prince de Lorraine; cependant il lui restait encore 40,000 hommes; mais le moral du soldat était affecté. Le roi bloqua Prague sur les deux rives de la Moldaw : cette place a sept mille toises de circuit. Sa ligne de contrevallation eut un développement de

quinze mille toises, ses quartiers étant séparés par une grande rivière. Il espéra vainement que le défaut de vivres obligerait promptement son ennemi à capituler. Le blocus dura six semaines, jusqu'au 18 juin qu'il fut levé par le résultat de la bataille de Kollin.

Le maréchal Daun apprit le 7 mai les désastres du prince de Lorraine. Il resta plusieurs jours à Bohmisch-Brodt pour recueillir ses débris, et après avoir rallié les 12,000 hommes qui n'avaient pu entrer dans Prague, il rétrograda de quatorze lieues et campa sous les murs de Kollin. Le roi l'ayant fait suivre par un corps de 25,000 hommes, sous le commandement du prince de Bevern, il continua sa retraite jusqu'à Goltzjenkau, à une lieue en avant d'Haber et à vingt-quatre de Prague. Le 12 juin, ayant reçu quelques renforts, Daun se reporta à une lieue en avant de Kollin, au village de Kirchenau, où il campa, la gauche à Swoyschitz et la droite à Chotzemitz, ayant devant lui la route de Prague à Kollin; le prince de Bevern se retira à son tour. Le roi accourut en toute hâte du camp de Prague avec un renfort; il porta son quartier-général le 14 à la petite ville de Kaurzim, à trois lieues de Kirchenau : il y campa, la gauche appuyée au chemin de Prague à Kol-

lin au village de Planian, tirant des vivres de Nimbourg, petite ville sur la gauche de l'Elbe éloignée de cinq lieues. Il séjourna le 15 et une partie du 16 pour donner le temps d'arriver à ses renforts et à ses caissons de vivres. Le 16, comme il allait se mettre en marche pour se porter à la position de Swoyschitz, et contenir le maréchal Daun qu'il croyait à Janovitzi, il apprit que ce maréchal était à Kirchenau; dès lors il ne pouvait plus faire ce mouvement qu'en passant sur son corps. Le 17, il marcha par sa gauche et campa à cheval sur la route de Prague, ayant devant lui Planian, et trois lieues plus avant, Kollin. Il se trouvait ainsi campé perpendiculairement sur la gauche de l'armée autrichienne. A la pointe du jour, le 18, il se mit en marche, la gauche en tête; l'avant-garde, commandée par le général Ziethen, forte de cinquante-cinq escadrons et sept bataillons, tenait la tête. L'armée marcha sur trois lignes : la première, toute d'infanterie, suivit le grand chemin de Prague à Kollin; les deux autres, plus à gauche, marchèrent entre la chaussée et l'Elbe. Le général Daun avait fait des mouvements dans la nuit; les Prussiens ne virent au jour que quelques vedettes : mais aussitôt qu'ils eurent dépassé Planian ils aperçurent l'armée autrichienne

en bataille; ils firent halte. L'avant-garde était arrivée à la hauteur de Slatislanz, à trois mille toises en avant de Planian; le corps de bataille était Nowomiesto et Planian. L'armée autrichienne était formée, la gauche à Brézan, le centre à Chotzemitz et la droite à Krésor : elle occupait ainsi une ligne courbe de trois mille cinq cents toises; la droite du côté de Kollin, la gauche du côté de Prague, enveloppant la route de Prague à Kollin qui était la corde. Elle était sur plusieurs lignes; la deuxième ligne occupait la crête des hauteurs; la première était à demi-pente, ayant devant elle les trois villages retranchés, garnis d'infanterie et couverts d'artillerie. Sa gauche se trouvait à cinq cents toises du grand chemin de Planian à Kollin, sur lequel marchait l'armée prussienne. Le centre, ou le village de Chotzemitz, en était à mille toises; la droite, ou le village de Krésor, en était à cinq cents toises. Ainsi les deux armées étaient près l'une de l'autre et dans une formation bizarre. Le roi se trouvait déborder toute la gauche de l'ennemi, et la ligne ennemie formait une demi-circonférence, dont le diamètre ou corde était une partie du chemin de Planian à Kollin qu'occupait Frédéric qui, à une heure après midi, ordonna de continuer la marche. Le roi se mettait ainsi en

marche sur la corde d'une demi-circonférence que couronnait, sur les hauteurs, l'armée autrichienne, ce qu'il ne pouvait faire qu'en défilant sous la mitraille et la fusillade. Le général Nadasty, commandant la cavalerie autrichienne, se porta aussitôt à deux mille toises de Kollin à cheval sur la route, barrant ainsi aux Prussiens le chemin de Kollin, et les obligeant à rester sous le feu de son armée. Daun ordonna à toutes ses troupes d'avancer jusqu'à l'extrémité de la position, et fit tomber, sur leurs colonnes en marche, une grêle de boulets, d'obus et de balles. Les tirailleurs des troupes postées dans les villages se portèrent en avant; la fusillade s'engagea entre les Croates et l'armée prussienne, qui cependant voulait toujours continuer son mouvement. L'avant-garde, ayant de l'avance, parvint à franchir les trois mille toises et à déborder la droite autrichienne; après avoir dépassé Krésor, elle prit à droite, marcha sur cette extrême droite et s'empara du village de Krésor; mais l'armée prussienne fut tellement engagée, et la fusillade devint si vive, qu'elle dut faire halte, se former à droite en bataille et marcher au pas de charge pour repousser les tirailleurs : ceux-ci étaient soute-

nus. Les Prussiens firent d'inutiles efforts pour enlever les hauteurs qui, en même temps, étaient attaquées par leur droite; mais tout l'avantage de la position était pour les Autrichiens. L'attaque des Prussiens était une affaire de circonstance non méditée; il leur fallut gravir des montagnes à pic, passer par des sentiers et des ravins impraticables; ils firent des prodiges de valeur : mais forcés de céder, ils perdirent leur artillerie, grand nombre de prisonniers, de morts et de blessés; ils se replièrent sur Planian et opérèrent leur retraite sur Nimbourg. Le maréchal Daun rentra dans son camp où il resta plusieurs jours à chanter des *te deum*. La perte des Prussiens s'éleva à 15,000 hommes, celle des Autrichiens à 5,000. Ainsi, sur deux hommes de son armée le roi en eût un hors de combat. Le 19, Frédéric leva le siége de Prague et se rendit à Brandeis, où l'artillerie fut transportée pour y être embarquée sur l'Elbe; comme elle n'avait que quatre lieues à faire elle arriva le soir même du 19. Le maréchal Keith, qui était sur la rive gauche, resta vingt-quatre heures de plus et opéra sa retraite sur Leutmeritz où il passa l'Elbe. Vivement poursuivi il perdit 4 à 500 hommes.

Le roi divisa alors son armée en deux corps, tous les deux sur la rive droite de l'Elbe. Il campa près de Leutmeritz avec la majorité de ses troupes, envoyant le prince royal de Prusse avec le deuxième corps, d'abord derrière l'Iser, à Scheditz, ensuite à Boemisch-Leipa, derrière le Poltz; se trouvant ainsi éloigné de dix lieues du roi, et de six ou sept de Zittau, où étaient les magasins. Le prince de Lorraine prit enfin son parti le 1^er^ juillet; il sortit de Prague et passa l'Elbe près Brandeis à Czelakowitz, se porta sur Munchengratz derrière l'Iser, et delà à Hunerwasser, tourna la position du prince royal à Boemisch-Leipa, s'empara de Nimes et de Gabel, et par-là intercepta la communication avec Zittau que le prince royal ne put gagner que par un détour; et après avoir brûlé ses caissons, il y arriva le 22 un peu avant l'armée autrichienne; celle-ci bombarda Zittau devant les Prussiens, partie des magasins fut brûlée. Le prince de Prusse se retira par Loebau sur Bautzen. Le 29 juillet Frédéric, quitta son camp de Leutmeritz, et vint se joindre au camp de Bautzen, et quelques jours après, alla camper à Bernstatdel entre Loebau et Gorlitz. Le prince de Lorraine était campé en avant de Zittau, tenant une garnison dans Gorlitz, interceptant ainsi le chemin de la Si-

lésie. Dans la nuit du 15 août, Frédéric se porta à Hirschfeld entre Zittau et Gorlitz; le coupant par cette position de la place de Zittau, il s'empara de Gorlitz, reconnut le camp du prince de Lorraine, le jugea inattaquable; et voyant que ce prince refusait le combat, il revint à Hirschfeld, laissa le commandement de l'armée au prince de Bevern; et le 24 août se mit en marche avec un détachement de seize bataillons et trente escadrons pour se porter sur la Saale. Ici finit la première période de cette campagne.

3e *Observation.* — Le projet de Frédéric de s'emparer de Prague et de la Bohême était bon en 1756; il l'était encore au commencement de 1757. Là, comme dans un grand camp retranché, il eût couvert la Saxe et la Silésie, contenu l'Autriche et l'empire. Il devait réussir dans cette entreprise, toutes les chances étaient en sa faveur; il avait l'initiative du mouvement, des troupes supérieures en nombre et en qualité, son audace et ses grands talents. Il échoua cependant.

1° Il marcha à la conquête de la Bohême par deux lignes d'opérations, avec deux armées séparées entre elles par soixante lieues, et qui devaient se réunir à quarante lieues de leur point de départ sous les murs d'une place forte en présence des armées ennemies. Il est de

principe que les réunions des divers corps d'armée ne doivent jamais se faire près de l'ennemi; cependant tout réussit au roi. Ses deux armées, quoique séparées par des montagnes, des défilés, surmontèrent tous les obstacles sans qu'il leur arrivât aucun mal. Le 4 mai elles n'étaient plus éloignées que de six lieues, mais elles étaient encore séparées par deux rivières, la place de Prague et l'armée du prince de Lorraine forte de 70,000 hommes. Leur réunion paraissait impossible; cependant elle s'opéra le 6 mai, à la pointe de jour, à trois cents toises du camp autrichien. La fortune se plut à combler Frédéric, qui devait être battu en détail avant la réunion des deux armées, et chacune chassée isolément de la Bohême.

2° Puisque le roi abandonnait sa ligne d'opération, par la rive gauche de l'Elbe, et qu'il la prenait sur Brandeis et par la rive droite, il eût dû faire passer sur la rive droite de la Moldaw le maréchal Keith, le tenir sur son extrême droite, couvrant, dans tous les cas, sa ligne d'opérations sur Brandeis; il eût obtenu trois avantages : 1° toute son armée eût été réunie et il n'eût eu rien à redouter des entreprises du prince de Lorraine; 2° il eût eu 20,000 hommes de plus sur le champ de bataille de Prague; immense avantage; 3° sa

ligne d'opérations sur Brandeis eût été toujours assurée, elle n'aurait pas été compromise comme elle l'a été.

3° Pendant la bataille de Prague, le roi abandonna sa ligne d'opérations et de retraite, le chemin de Brandeis, et se plaça à cheval sur le chemin de Kollin qu'occupait le maréchal Daun à six lieues en arrière. Si le prince de Lorraine eût fait donner sa gauche et occuper Gebel pendant que le maréchal Daun se fût approché, le roi était cerné.

4e *Observation.* — 1° Le prince de Lorraine a laissé arriver le roi de Prusse devant Prague et le maréchal Schwerin devant Brandeis, à six lieues l'un de l'autre, sans avoir saisi l'occasion de marcher à la rencontre de celui-ci sur la droite de l'Elbe, et joint au comte de Konigseck, de l'accabler avec des forces doubles, pendant que le roi aurait toisé les remparts de Prague, ou *vice versâ* d'attaquer et battre le roi, après s'être joint au comte de Konigseck, pendant que Schwerin, encore sur la rive droite de l'Elbe, en était séparé par le Moldaw et l'Elbe.

2° Il avait besoin de deux jours pour que le maréchal Daun pût arriver au camp de Prague, ce qui eût porté son armée à 100,000 hommes, et ces deux jours il ne conçoit pas

la possibilité de les gagner, en défendant la Moldaw au roi qui la passe à 2,000 toises de son camp, ou en disputant à Schwerin le passage de l'Elbe, qu'il effectue à quatre lieues de son camp.

3° Quand le roi eut passé, dans la nuit du 5 au 6, la Moldaw, le prince de Lorraine devait, à sept heures du soir, rentrer dans Prague en laissant 15,000 hommes sur sa position de Ziska pour se masquer et arriver, à la petite pointe du jour, sur le pont du roi, le brûler, attaquer le maréchal Keith, le mettre en déroute, le poursuivre avec cent escadrons et rentrer le soir dans Prague. Le maréchal Daun se serait approché, et le 7, ils auraient attaqué de concert si le roi les eût attendus.

4° Il fut battu pour avoir mal rangé son armée en bataille. Il devait placer sa gauche où était son centre, son centre où était sa droite, sa droite où était une partie de sa cavalerie; son infanterie eût été bien appuyée et sa cavalerie eût été plus près de l'étang de Sterboholy. Il devait garder en réserve le tiers de sa cavalerie et le sixième de son infanterie. Enfin, ayant fait la faute de paralyser sa gauche, il la devait remettre en action en la faisant marcher au secours de la hauteur près de Gebel, ce qui eût arrêté net le mouvement du roi,

qui lui-même eût eu sa droite débordée; elle était en l'air.

5e *Observation* — 1° Le projet du roi de Prusse de cerner une ville comme Prague renfermant une armée de 40,000 hommes, qui, il est vrai, vient de perdre une bataille, est une des idées les plus vastes et les plus hardies qui jamais aient été conçues dans les temps modernes. Il a employé à ce blocus 50,000 hommes; mais il avait à craindre que le blocus ne fût inquiété par l'armée du maréchal Daun; il devait profiter des six semaines qu'il avait devant lui, pour établir de fortes lignes de circonvallation et de contrevallation; former une armée d'observation, la placer à sept ou huit lieues dans des positions convenables, l'y retrancher, et au moment où le maréchal Daun se fût approché pour faire lever le blocus, renforcer son armée d'observation d'une partie de l'armée de blocus, et battre le maréchal Daun, sans que les assiégés s'en aperçussent. Le roi ne fit rien pendant ces six semaines qu'il a eues devant lui avant que Daun n'ait été en mesure de marcher en avant.

2° Son projet de prendre position sous Kollin, à quatorze lieues de Prague, le mettait hors d'état d'être secouru dans une marche par une partie de l'armée de blocus et *vice versâ*.

3° A la bataille de Kollin, il est difficile de justifier sa prétention de tourner la droite de Daun en faisant une marche de flanc de trois mille toises, à cinq cents toises des hauteurs que couronnait l'armée ennemie. C'est une opération si téméraire, si contraire aux principes de la guerre : *Ne faites pas de marche de flanc devant une armée en position, surtout lorsqu'elle occupe les hauteurs au pied desquelles vous devez défiler!* S'il eût attaqué la gauche de l'armée autrichienne, il était parfaitement placé pour cela ; mais défiler sous la mitraille et la mousqueterie de toute une armée qui occupe une position fulminante, pour déborder une aile opposée, c'est supposer que cette armée n'a ni canons ni fusils. Des écrivains prussiens ont dit que cette manœuvre n'a manqué que par l'impatience d'un chef de bataillon qui, fatigué du feu des tirailleurs autrichiens, avait commandé à droite en bataille et engagé ainsi toute la colonne ; cela est inexact. Le roi était présent ; tous les généraux connaissaient ses projets, et de la tête à la queue la colonne n'avait pas trois mille toises. Le mouvement qu'a fait l'armée prussienne lui était commandé par le premier des intérêts, la nécessité de son salut et l'instinct de tout homme de ne pas se laisser tuer sans se défendre.

6^e^ *Observation.*—Que le prince de Lorraine ait été enfermé dans Prague les dix premiers jours, cela doit être considéré comme le résultat de la bataille; mais aussitôt qu'il a su que le roi de Prusse avait fait un fort détachement contre le maréchal Daun, et dès que le moral de son armée a été rétabli, son activité est coupable. Il devait, à la pointe du jour, attaquer avec toutes ses forces un des quartiers de l'ennemi, le battre et rentrer aussitôt dans la place, recommencer ainsi plusieurs fois sur d'autres points et détruire en détail l'armée prussienne; ou, qui l'empêchait de se porter, à la nuit tombante, à la fois sur la hauteur de Ziska et sur les hauteurs correspondantes de Ziska au saillant du bastion de Prague, d'y construire dans la nuit dix ou douze redoutes, et de se mettre, à la pointe du jour, en bataille sur une ligne de quinze cents toises qu'il eût couverte d'artillerie? Tous les jours suivants il les aurait employés à fortifier son camp, ou à occuper et à fortifier des positions qui eussent augmenté son étendue et l'eussent rendu plus offensif. Par-là, il eût fort embarrassé son ennemi et eût été au fait de tous les mouvements du maréchal Daun, jusqu'au moment où jugeant que son approche devait attirer une partie des forces du roi, il eût fait lever le siége. C'é-

tait le cas de se battre tous les jours alternativement sur les deux rives.

7^e^ *Observation.* — La conduite du maréchal Daun, que l'on suppose basée sur les ressources qu'il savait exister dans Prague, paraît bonne jusque après la bataille de Kollin; mais il est coupable de n'avoir pas profité de sa victoire: autant ne valait-il pas vaincre! Après douze jours de délibérations, il se décide enfin à se porter en Lusace. Il était plus conforme à l'esprit de cette guerre qu'il se fût porté en Saxe; il eût repris Dresde, rallié l'armée du prince de Soubise, peut-être celle du duc de Richelieu, les Suédois et les Russes; il eût réuni 200,000 hommes à Berlin. Les généraux autrichiens dans cette campagne sont extrêmement timides; quoique leurs troupes se soient battues avec courage, leurs chefs n'ont montré aucune confiance en elles. Ils ont pu attaquer le prince de Prusse à Zittau et ils ne l'ont pas fait; le roi leur a constamment offert la bataille après Kollin, et ils l'ont constamment évitée.

CHAPITRE III.

2e CAMPAGNE DE 1757.

Seconde époque de la campagne de 1757. — Opérations des armées française et hanovrienne; bataille d'Hastenbeck (26 juillet). — Bataille de Rosbach (5 novembre). — Opérations des Russes; bataille de Jœgendorf (31 août). — Opérations en Silésie; bataille de Breslau (22 novembre); bataille de Leutten (5 décembre); quartiers d'hiver. — Observations.

§ 1er.

Cette deuxième époque de la campagne de 1757 commence le 15 juillet et se termine au 15 décembre; elle comprend cent cinquante jours; elle est fertile en grands évènements. Les Français gagnent la bataille de Hastenbeck le 26 juillet, ils perdent celle de Rosbach, le 5 novembre; les Prussiens perdent celle de Jœ-

gendorf, contre les Russes, le 31 août, et celle de Breslau, le 24 novembre; mais le roi s'immortalise et répare tout, en gagnant celle de Leutzen, le 5 décembre. Il eut en campagne, dans cette deuxième époque, près de 120,000 hommes, indépendamment des garnisons des places fortes; il eut contre lui 180,000 hommes, de nations différentes, agissant sans concert et isolément. La direction et la qualité des troupes étaient de son côté. On conçoit donc que la campagne se soit terminée à son avantage. Les trois armées ennemies étaient 1° 50,000 hommes manœuvrant sur la Saale, sous les ordres du prince de Soubise et du prince de Hilburghausen, et composés de 25,000 Français et 25,000 hommes des contingents de l'empire, fort mauvaises troupes; 2° 60,000 Russes, qui arrivèrent en août, livrèrent une bataille et s'en retournèrent chez eux; 3° l'armée du prince de Lorraine, forte de 80,000 hommes, qui agit en Silésie. On ne compte, parmi les masses belligérantes, ni l'armée du maréchal d'Estrées, forte de 80,000 hommes, ni l'armée du duc de Cumberland qui lui était opposée.

§ II.

La cour de Versailles s'était engagée à fournir 24,000 hommes à la reine de Hongrie; le prince de Soubise en prit le commandement, passa le Rhin à Dusseldorf, et se dirigea en Saxe, où il se réunit à l'armée des contingents de l'empire; il entra à Erfurt le 21 août. La France étant en guerre avec l'Angleterre, voulut s'emparer du Hanovre. Une armée de 80,000 hommes, composée de cent douze bataillons et cent dix escadrons, sous les ordres du maréchal d'Estrées, ayant pour lieutenants-généraux MM. de Chevert, d'Armentières et Contades, passa le Rhin, traversa la Westphalie et se porta sur le Weser. Le duc de Cumberland occupait le camp de Biefeld avec l'armée hanovrienne, hessoise, brunswickoise, à la solde de l'Angleterre, et forte de 60,000 hommes. A l'approche des Français, il repassa le Weser, et le 22 juin campa à Hastenbeck, la droite appuyée au Weser, couverte par un marais; le centre à Hastenbeck; la gauche sur les hauteurs de Ohsen, à une lieue en avant de la forteresse de Hameln; elle occupait une ligne de deux mille cinq cents toises. Le 16 juillet, le maréchal d'Estrées passa le Weser sur six colonnes

au-dessus de Hameln; le 24 il prit position devant l'armée ennemie, reconnut qu'elle n'était pas attaquable par les hauteurs de la gauche, et détacha Chevert qui, le 25, avec seize bataillons tourna la gauche de l'ennemi, et prit position au village de Afferde, sur ses derrières. Le général, avec vingt-quatre bataillons et quatre régiments de dragons, occupa une position intermédiaire. Le 26, Chevert, secondé par d'Armentières, attaqua l'extrême gauche du duc de Cumberland. Au même moment, la gauche française, conduite par le maréchal lui-même, se présenta devant le centre et la droite hanovrienne à Hastenbeck, mais elle ne put y arriver qu'à cinq heures du soir; Chevert était déja maître de la hauteur et en avait chassé l'élite de l'armée ennemie. La retraite du duc de Cumberland était devenue difficile, lorsque le prince héréditaire de Brunswick, avec 1,200 hommes de ses troupes, soutenus par un régiment hanovrien, pénétra, par des bois, au milieu des troupes de Chevert, qui en furent d'abord ébranlées, et abandonnèrent plusieurs pièces de canon. Un parti de quelques centaines de chevaux s'étant laissé voir derrière l'armée française, le maréchal d'Estrées alarmé ordonna la retraite; mais les troupes de Chevert revinrent de leur étonnement, s'aperçurent

du peu de monde qu'avait le duc de Brunswick, et reprirent leurs canons; mais, pendant cette incertitude, le duc de Cumberland opéra sa retraite, sauvant son artillerie; il n'éprouva aucune perte sensible. Le champ de bataille et la victoire furent aux Français. La perte, de part et d'autre, fut de 3,000 hommes.

Peu de jours après, le maréchal d'Estrées fut remplacé par le duc de Richelieu, qui, le 9 septembre signa, à Closter-Sewen, une convention avec le duc de Cumberland. Tout l'électorat fut occupé par l'armée française. Les troupes de Brunswick et de Hesse se rendirent dans leur pays, sans être ni désarmées ni prisonnières de guerre; les Hanovriens furent cantonnés. Quelques semaines après, le duc de Richelieu porta son quartier-général à Holberstadt.

Cependant Frédéric, alarmé de l'arrivée, sur la Saale, des princes de Soubise et d'Hilburghausen, était parti, comme nous l'avons dit, de son camp de Bernstadtel, le 15 août, avec seize bataillons et vingt-trois escadrons, laissant le duc de Bevern avec cinquante-six bataillons et cent escadrons, pour la défense de la Silésie. Il se fit joindre, en route, par le prince Maurice avec douze bataillons et vingt escadrons, jeta quatre bataillons dans Dresde

pour la garnison de cette ville, et se porta, le 12 septembre, sur Erfurt avec trente-deux bataillons et quarante-trois escadrons. A son approche, Soubise se retira à Eisenach; Frédéric le suivit à Gotha où il entra le 15 septembre, de là il rétrograda sur Leipsick, laissant à Gotha Seidlitz avec quinze escadrons en corps d'observation. Le roi ayant dû se rapprocher de l'Elbe pour secourir Berlin, Seidlitz évacua Gotha et prit position à mi-chemin de Gotha à Erfurt. Soubise se porta aussitôt de sa personne sur Gotha, avec tout son quartier-général, 8,000 grenadiers et une division de cavalerie; mais à peine y était-il installé, que Seidlitz plaçant ses quinze escadrons sur un seul rang, marcha hardiment sur le quartier-général qui se sauva en toute hâte sur Eisenach. Les 8,000 grenadiers firent leur retraite après quelques coups de fusil : les bagages du quartier-général, quelques prisonniers, tombèrent au pouvoir des Prussiens. Cet événement honteux était le prélude de Rosbach.

Voyant que l'armée combinée de France et de l'empire refusait tout combat, le roi de Prusse porta son quartier-général à Bulstaedt, où il resta jusqu'au 10 octobre. Cependant le quartier-général de Laddick, avec un corps de partisans autrichiens, était entré le 16 octobre

à Berlin et l'avait mis à contribution. Cette nouvelle excita l'ardeur de Soubise, il se mit le 27 en marche, passa la Saale, et porta son quartier-général à Weissenfels. Frédéric revint aussitôt qu'il en fut instruit, réunit différents détachements, et avec 25,000 hommes marcha sur Weissenfels. Le 29, les Français l'évacuèrent à son approche et repassèrent la Saale. Le 2 novembre le roi la passa sur trois ponts, de Weissenfels, de Mersebourg et de Halle. A cette nouvelle, les alliés se réunirent en un seul camp.

Le 3 novembre le roi se mit en marche pour l'attaquer; mais arrivé à portée de leur camp, il s'aperçut qu'il avait changé de position: Il rétrograda par sa gauche et campa, la droite à Bedra, le centre à Sehorlau, la gauche à Rosbach. Enhardis par ce mouvement de retraite, les alliés résolurent à leur tour d'attaquer, et conçurent le projet de tourner la gauche du roi, sa droite et son centre leur paraissant trop fortement postés. Le 5, ils exécutèrent ce mouvement sur trois colonnes et sans avant-garde. Ils débordèrent la gauche de l'armée en passant à douze ou quinze cents toises, coupant la route de Weissenfels et gagnant celle de Mersebourg. Le roi, qui les observait depuis deux heures, avait pris toutes ses dispositions

pour tomber sur leur flanc et leur tête, profitant des collines qui masquaient son mouvement. Le général Seidlitz, avec toute la cavalerie et plusieurs batteries d'artillerie légère, se porta sur l'extrême gauche à la droite de Lunstedt. Le prince Henri, avec une brigade de six bataillons, se mit en bataille sur sa droite, toute l'armée suivit; la queue en était encore à Rosbach qui devint alors l'extrême droite de l'armée prussienne, qui avait fait ainsi un changement de front en arrière, la droite en avant. L'armée alliée n'ayant pas d'avant-garde, fut enfoncée par les charges de la cavalerie prussienne et par le feu d'une nombreuse artillerie. La cavalerie française et alliée se culbuta sur l'infanterie, le désordre se communiqua dans toute l'armée, en peu d'heures la victoire resta aux Prussiens, qui n'eurent que six bataillons d'engagés, trois cents hommes hors de combat; prirent 7,000 hommes, vingt-sept drapeaux et grand nombre de pièces de canon. Cette armée de contingents, dans le plus grand désordre, alla se rallier au-delà des montagnes de la Thuringe.

§ III.

La Russie avait mis en mouvement une armée de 60,000 hommes qui traversa la Pologne sur quatre colonnes : celle de droite, commandée par le général Fermor, investit Mémel, secondée par une escadre de neuf vaisseaux de guerre, sous les ordres de l'amiral Lewis. Mémel capitula le 5 août. Le maréchal Apraxin commandait en chef : il passa le Niémen, le Pregel, et prit position. Le maréchal prussien Lehwald était campé à Insterbourg avec 30,000 hommes; il marcha à la rencontre des Russes, et campa, le 30 août, vis à vis de leur position, qui était au village de Jœgendorf. Le lendemain 31, les Prussiens marchèrent à l'ennemi malgré l'infériorité du nombre. Ils manœuvrèrent dans l'ordre oblique pour tourner la gauche russe. Après un combat opiniâtre, ils furent battus. Le maréchal Lehwald se retira à Wehlau. Les Russes eurent 5,000 hommes hors de combat, les Prussiens 3,000. Quelques jours après le 11 septembre, le général russe, quoique vainqueur, repassa le Prégel et le Niémen, et rentra dans son pays, abandonnant ses conquêtes, à l'exception de Mémel. Le général prussien

n'ayant plus d'ennemi devant lui, revint sur l'Oder. 15,000 Suédois avaient débarqué en Poméranie et s'étaient emparés d'Anclam, des îles d'Osedom et de Wollin; ils n'étaient observés que par la garnison de Stettin; mais à l'arrivée du maréchal Lehwald, ils furent rejetés dans Stralsund, dans les premiers jours de décembre.

§ IV.

Quelques jours après que le roi eut quitté la Silésie, le duc de Bevern abandonna le camp de Bernstadtel, et prit position sur la montagne de Landseron, près de Gorlitz, tenant une division campée à Bautzen. Le prince de Lorraine occupa le camp de Bernstadtel, envoya le général Nadasty sur la Neiss pour s'assurer d'un pont, et délogea la division ennemie de Bautzen, lui coupant toutes ses communications avec la Saxe. Le 7 septembre il fit occuper le Holtzberg. Le duc de Bevern passa la Neiss et marcha par Naumbourg, Buntzlau, Hainau et Liegnitz, sur l'Oder, où il arriva le 9 septembre. Le prince de Lorraine le suivit parallèlement par Lauban, Lowenberg, Golderg, Jauer et Hundorff, où il campa le 26. Le 27, le duc de Bevern se porta sur Glogau, y

passa l'Oder, marcha sur Breslau par la rive droite, et, le premier octobre, campa sur les bords de la Lohe, couvrant Breslau. Le prince de Lorraine investit Schweidnitz; il ouvrit la tranchée le 27 octobre; le 11 novembre il prit d'assaut trois des forts; le gouverneur capitula et se rendit prisonnier avec 6,000 hommes. Encouragé par cette conquête, il se résolut à attaquer le duc de Bevern dans son camp retranché, en avant de Breslau, qui avait sa droite appuyée à l'Oder, au village de Kosel; sa gauche à Klein-Mochber, sur un beau plateau fortifié; la Lohe couvrait son front : il occupait les villages de Pilnitz et de Schmidfeld, comme têtes de pont; de sa droite il communiquait au faubourg de St.-Nicolas de Breslau. Son armée était de 36 à 40,000 hommes. Le prince de Lorraine occupa, sur la rive droite opposée, une position parallèle entre Strachwitz et Masselwitz. Les deux armées s'étaient fortifiées dans ces positions. Après la reddition de Schweidnitz, Nadasty rejoignit son armée et se porta sur la droite, menaçant de marcher sur Breslau, débordant toute la gauche du camp prussien. Le général Ziethen avec sept bataillons et cinquante escadrons, fut détaché sur la gauche pour s'opposer à ce mouvement.

Le 22 novembre, l'armée autrichienne prit

les armes à la pointe du jour, et fit trois attaques sur la Lohe en même temps qu'elle débordait la gauche prussienne : à midi, elle avait jeté sept ponts sur cette rivière; l'attaque devint alors très-vive, tous les efforts de Nadasty sur la droite ne purent faire perdre à Ziéthen son champ de bataille; mais le prince de Lorraine s'empara de la position de Klein-Mochber. L'armée prussienne perdit son champ de bataille et se trouva acculée sous les murs de Breslau. Sa perte est estimée par elle à 6,000 hommes, indépendamment de 10,000 qui furent pris dans Breslau. La perte des Autrichiens fut de 4,000 hommes.

Le lendemain de la bataille, le duc de Bevern fut fait prisonnier dans une reconnaissance. Ziethen prit le commandement de l'armée; il repassa l'Oder avec ses débris, descendit la rive gauche et se porta par Glogau à la rencontre du roi qui revenait de Saxe, et étant parti de Leipsick le 12 novembre avec dix-huit bataillons et vingt-huit escadrons arriva le 28 à Purchewitz où sa jonction se fit le 3 décembre. La désertion était grande dans l'armée prussienne par le résultat de la bataille de Breslau; le roi ne put réunir que 36,000 hommes au camp de Purchewitz. Les forces autrichiennes étaient évaluées au double.

Le 4 décembre, à la pointe du jour, l'armée prussienne marcha sur Neumarck où l'avant-garde mit en déroute un corps de 4,000 Croates et fit quelques centaines de prisonniers. Le prince de Lorraine avait quitté Breslau pour se porter en avant et s'était campé sur la rive gauche de la Schweidnitz, le centre au village de Leuthen, la droite au bois de Nipern et la gauche dans une forte position appuyée à la rivière.

Le 5, l'avant-garde prussienne se porta sur Borna et fit 600 prisonniers. L'armée suivit en quatre colonnes filant devant le front de l'ennemi par un vallon marécageux; protégée dans son mouvement par des brouillards et des collines, elle déroba sa marche à l'ennemi et se porta sur son extrême gauche qu'elle enfonça. Tous les efforts des généraux autrichiens furent inutiles pour se reformer la gauche en arrière en bataille: les Prussiens arrivaient partout avant que les troupes ne fussent formées. Le maréchal Daun voyant leurs progrès continuels sur sa gauche, marcha en avant avec la droite qu'il commandait; mais chargées par la cavalerie, ses troupes furent rompues. Les débris de l'armée autrichienne repassèrent la Schweidnitz et cherchèrent à se rallier sur l'autre rive. Elle perdit 6,500 hommes tués ou blessés, 7,000

prisonniers et cent cinquante pièces de canon. L'armée prussienne perdit 2,000 hommes. Le prince de Lorraine évacua Breslau où il laissa 20,000 malades, blessés ou traînards, qui tombèrent au pouvoir du vainqueur, et se retira en toute hâte en Bohême. De part et d'autre, les armées entrèrent en quartier d'hiver.

§ V.

8^e^ *Observation.* — 1° Le maréchal d'Estrées mit trois mois pour se rendre du Rhin au Weser, avec une armée d'un tiers plus nombreuse et composée de Français; il gagna à peine le champ de bataille à Hastenbeck sur une armée formée des troupes de dix princes différents! Cela prouve la mauvaise composition des états-majors français de ce temps.

2° Le mouvement que Chevert a fait la veille de la bataille était dangereux et contraire aux principes; si on n'en éprouva pas de mauvais effets, c'est que le maréchal d'Estrées avait une grande supériorité sur l'ennemi.

L'attaque de Chevert et de d'Armentières, le jour de la bataille, était bien entendue, elle était suffisante pour donner une victoire décisive si elle avait été appuyée par soixante escadrons de cavalerie, inutiles sans doute

pour l'attaque des hauteurs, mais nécessaires pour en descendre, poursuivre l'ennemi, décider la victoire.

4° L'effet moral que produisit le duc de Brunswick avec 1,200 hommes, donna le temps au duc de Cumberland d'assurer sa retraite et faillit décider du sort de la bataille. Il prouve le peu d'expérience des officiers français ; cependant Chevert était là.

5° Le maréchal d'Estrées a mal à propos ordonné la retraite. L'attaque du prince héréditaire et le parti de cavalerie qui s'est montré sur sa ligne de communication, étaient des faits entièrement isolés, ne pouvant avoir aucune connexion entre eux. Son imagination s'en est emparée, les a coloriés, il y a vu l'indice d'un projet qu'exécutait l'ennemi et qui le mettait en danger; elle lui a fait un *tableau*. L'attaque du prince héréditaire ne faisait que commencer, il fallait patienter, la laisser se décider, se démasquer tout entière; elle a été effectivement bientôt épuisée ; et d'ailleurs que pouvait craindre le maréchal? Chevert avait tout autant de troupes qu'il en fallait pour repousser toute l'armée du duc de Cumberland. Les hussards qui se sont montrés sur les derrières ne pouvaient être d'une grande importance que pour les vivandiers. On devait tout

au plus se contenter d'envoyer une brigade de cavalerie légère pour les repousser. La première qualité d'un général en chef est d'avoir une tête froide, qui reçoive des impressions justes des objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles : que les sensations successives ou simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée, s'y classent et n'occupent que la place juste qu'elles méritent d'occuper ; car le bon sens, la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égale considération. Il est des hommes qui, par leur constitution physique et morale, se font de toute chose un tableau : quelque savoir, quelque esprit, quelque courage et quelques bonnes qualités qu'ils aient d'ailleurs, la nature ne les a point appelés au commandement des armées et à la direction des grandes opérations de la guerre. . . . . .

6° La convention de Closter-Sewen est inexplicable. Le duc de Cumberland était perdu ; il était obligé de mettre bas les armes et de se rendre prisonnier : il n'était donc possible d'admettre d'autre terme de capitulation que celle-là. Le duc de Richelieu eut le tort de ne pas désarmer et licencier les troupes hanovriennes.

7° L'échauffourée de Gotha, où tout un quar-

tier-général, protégé par une division de 8,000 grenadiers et plusieurs milliers de chevaux, se laisse épouvanter et se sauve devant 1,500 hussards, sans retourner la tête, peint assez ce qu'on devait attendre d'un général d'un caractère aussi faible que le prince de Soubise et le duc d'Hilburghausen.

8° Le résultat de la bataille de Rosbach n'est point extraordinaire : 22 à 26,000 Prussiens, troupes d'élite, et bien commandées, devaient battre 45 à 50,000 hommes de troupes de l'empire et françaises de ce temps, si misérablement commandées; mais ce qui a été un sujet d'étonnement et de honte, c'est d'avoir été battu par six bataillons et trente escadrons : ce n'est pas une armée composée de pareilles troupes, commandée par de pareils officiers, dont l'ame et l'esprit étaient si faibles, dont tous les ressorts étaient si mous, qui pouvait entreprendre une marche de flanc devant une armée bien constituée.

9° La manœuvre du roi de Prusse est naturelle et mérite moins d'éloges que l'ennemi ne mérite de blâme, car elle lui a été dictée par cette marche imprudente, faite sans être ni protégée par un corps d'observation en position, ni éclairée par des flanqueurs et une avant-garde, de manière à être à l'abri de

toute surprise dans un pays de mamelons et dans une saison brumeuse.

9^e^ *Observation.* — La position du duc de Bevern, à la bataille de Breslau, est fautive en ce qu'elle ne couvrait pas Breslau. Ce général avait fortifié des positions sur la droite de cette ville, et le prince de Lorraine, s'il eût mieux manœuvré, n'eût pas tiré un seul coup de fusil devant ces retranchements : il eût poussé sa droite, que commandait Nadasty, encore plus près de l'Oder et eût tourné entièrement le camp retranché, changeant sa ligne d'opérations, abandonnant celle de Schweidnitz et prenant celle de la haute Silésie. Le général prussien n'avait aucun intérêt à livrer bataille, puisqu'il attendait le roi avec des renforts; il ne s'agissait donc que de garder un camp qui couvrît Breslau. On conçoit difficilement qu'il n'ait pas résolu ce problême, lorsqu'il a eu près de deux mois pour choisir ce camp et s'y fortifier. Une bonne armée de 35 à 40,000 hommes doit, en peu de jours, surtout lorsqu'elle est appuyée à une grande place et à une grande rivière, rendre son camp inattaquable par une armée double en force.

10^e^ *Observation.* — La bataille de Leuthen est un chef-d'œuvre de mouvements, de manœuvres et de résolution ; seule elle suffirait

pour immortaliser Frédéric et lui donner rang parmi les plus grands généraux. Il attaque une armée plus forte que la sienne, en position et victorieuse, avec une armée composée en partie des troupes qui viennent d'être battues, et remporte une victoire complète sans l'acheter par une grande perte disproportionnée avec le résultat.

Toutes ses manœuvres, à cette bataille, sont conformes aux principes de la guerre; *il ne fait pas de marche de flanc devant l'ennemi, car les deux armées ne se sont pas vues en bataille.* L'armée autrichienne qui connaît l'approche de l'armée du roi par les combats de Neumarck et de Borna, s'attend à la voir prendre position sur les hauteurs qui lui sont opposées, et c'est pendant ce temps que, protégé par un mamelon et des brouillards et masqué par son avant-garde, le roi continue sa marche et va attaquer l'extrême gauche de l'armée autrichienne.

Il ne viole pas non plus un deuxième principe non moins sacré, celui *de ne point abandonner sa ligne d'opérations;* mais il en change, ce qui est considéré comme la manœuvre la plus habile qu'enseigne l'art de la guerre. En effet, une armée qui change sa ligne d'opérations trompe l'ennemi, qui ne sait plus où sont

ses derrières et les points délicats par où il peut la menacer. Par sa marche, Frédéric abandonna la ligne d'opérations de Neumarck et prit celle de la haute Silésie : l'audace et la rapidité de l'exécution, l'intrépidité des généraux et des soldats, ont répondu à l'habileté de la manœuvre. Car ici Daun a fait, une fois engagé, tout ce qu'il devait faire et n'a pas réussi. Trois fois il a essayé de refuser sa gauche et son centre par un à gauche en arrière en bataille; il a même fait avancer sa droite pour inquiéter la ligne d'opérations de Neumarck qu'il supposait être encore celle du roi. Il a donc fait tout ce qui était prescrit en pareille circonstance : mais la cavalerie et les masses prussiennes arrivèrent constamment sur ses troupes avant qu'elles n'eussent le temps de se former. Il est vrai aussi de dire que le roi fut merveilleusement secondé par les circonstances ; toutes les mauvaises troupes, celles de l'empire, étaient sur la gauche de l'armée autrichienne : or la différence de troupe à troupe est immense.

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE 1758.

.....

Opérations des armées française et hanovrienne; Bataille de Crevelt (23 juin); bataille de Lutternberg (7 octobre). — Opérations en Moravie et en Bohême; siége d'Olmutz. — Opérations des armées russe et suédoise; bataille de Zorndorf (21 août). Opérations en Saxe; bataille de Hohenkirch (14 octobre); opérations en Silésie; quartiers d'hiver. — Observations.

§ Ier.

Le duc Ferdinand de Brunswick prit le commandement de l'armée du duc de Cumberland, le 24 novembre 1757; il arriva à Stade, son quartier-général; il fit connaître au duc de

Richelieu, qui commandait l'armée française et avait son quartier-général à Lunebourg, que le roi d'Angleterre ne reconnaissait pas la convention de Closter-Sewen. Les hostilités commencèrent; mais la rigueur de la saison décida les deux armées à entrer dans leurs quartiers d'hiver, le 24 décembre. Le duc de Richelieu fit occuper Bremen, le 16 janvier, par le chevalier de Broglie, pour appuyer sa gauche. Il fut rappelé et remplacé par le comte de Clermont, prince de la maison de Condé, qui prit le commandement le 15 février. Quelques jours après, le duc Ferdinand entra en campagne avec une armée de cinquante bataillons et soixante escadrons, composée d'Hanovriens, Brunswickois, Hessois et autres petits princes. Le prince Henri de Prusse, qui commandait en Saxe, seconda ses opérations avec une division de dix bataillons et quinze escadrons: l'armée du comte de Clermont, toute française, était forte de quatre-vingt bataillons et cent dix escadrons, elle possédait les places fortes de Minden, Hameln, Nienbourg; et sur le Rhin, Wesel et Dusseldorf. Le 22 février, le duc Ferdinand se porta sur Verden, passa le même jour l'Aller et le Weser, quoique ces deux rivières charriassent. L'alarme fut fort vive dans tous les cantonnements fran-

çais ; ils se reployèrent, la gauche sur Osnabruck, le centre sur Minden, la droite sur Hameln. Le 8 mars, l'ennemi investit et prit Minden qui avait une garnison de 5,000 hommes, à la vue du comte de Clermont, qui n'eut de repos qu'après avoir repassé le Rhin à Dusseldorf, le 3 avril, ayant perdu en un mois de campagne la Westphalie, le Hanovre et la Hesse, ses hôpitaux et ses magasins, sans avoir donné ni essayé de donner un combat, quoiqu'il eût des forces supérieures à celles de son ennemi. Le quartier-général de l'armée française fut placé à Wesel, et les troupes cantonnées sur la rive gauche du bas Rhin. Le duc de Broglie occupa Francfort et Hanau avec le contingent français qui était à la disposition de la reine de Hongrie; le prince de Soubise prit le commandement de l'armée, qui fut renforcée de 6,000 Wurtembergeois, ce qui la porta à 30,000 hommes.

Le 29 avril, le duc Ferdinand passa le Rhin sur le pont de Rees entre Emerich et Wesel; se porta sur Clèves avec la majeure partie de ses troupes, en laissant le prince d'Issembourg avec 5,000 hommes pour observer l'armée du prince de Soubise sur la Lahn. Le 10 juin, le duc Ferdinand se trouva en présence de l'armée française, qui avait sa droite appuyée au Rhin,

sa gauche au canal de Gueldres, occupant, en avant-garde sur le centre, Closter-Kampen. Le 12, il attaqua Closter-Kampen et, après une action vive, s'en empara. Le comte de Clermont évacua sur-le-champ toutes ses positions et fit sa retraite sur Nuys. Mais ayant reçu des ordres de la cour, il remarcha en avant et campa, le 19, derrière les vestiges du canal creusé pour joindre la Meuse et le Rhin, la droite à Vicheln, la gauche à Anradt. Cette position était bonne, elle était formidable; ses flancs étaient appuyés par des marais qui, du côté de la droite, s'étendaient au Rhin. Le duc Ferdinand se plaça vis à vis, la gauche à Hulsen, la droite à Kampen : il avait trente-huit bataillons et cinquante-deux escadrons. Si inférieur en nombre, il n'hésita pas à attaquer; il laissa seize bataillons et vingt escadrons pour observer la droite française, six bataillons et six escadrons pour observer le centre, et avec seize bataillons et vingt-six escadrons, il tourna au loin toute la gauche, traversant des pays impraticables, et vint engager la bataille sur les derrières de l'ennemi. La cavalerie française se battit avec intrépidité, mais éprouva des pertes considérables; le comte de Clermont ordonna la retraite. Cette déshonorante journée lui coûta 7,000 hommes. Son armée se rallia au camp

de Cologne. Le duc Ferdinand s'empara de Dusseldorf et bloqua Wesel. Le comte de Clermont fut rappelé et remplacé par le maréchal de Contades. Le maréchal de Belle-Isle était ministre de la guerre. L'armée fut promptement renforcée et réorganisée ainsi que celle du prince de Soubise qui était toujours sur le Mein.

Le prince de Soubise fit marcher, sur la Lahn, le chevalier de Broglie avec quatorze bataillons et quatorze escadrons, pour chasser le prince d'Issembourg. Ces deux divisions, si inégales en forces, se rencontrèrent à Sanderhausen. Le prince d'Issembourg fut battu et perdit 1,000 hommes. Le 23 juillet, le chevalier de Broglie entra à Cassel; il y fut suivi par le prince de Soubise. Pendant ce temps, le maréchal de Contades faisait passer le Rhin à Chevert avec 8,000 hommes, le dirigeait sur Wesel et sur les ponts de Rees pour les brûler, ce qui eût compromis l'armée alliée: mais Chevert fut battu après un combat fort opiniâtre et obligé de se reployer. Le 10 août, le duc Ferdinand repassa sur la rive droite du Rhin et fut rejoint par une division anglaise. Contades porta son quartier-général à Wesel; le 19 août, il marcha par Recklinghausen pour se joindre à Soubise sur Lipstadt: mais ce prince fit un mouvement

contraire, il se dirigea sur le Hanovre. Le duc Ferdinand, qui avait son quartier-général à Munster, se plaça entre les deux armées et s'opposa à leur jonction. Il fit marcher son aile gauche pour surprendre Cassel où étaient tous les magasins du prince de Soubise : mais celui-ci se reploya à temps, ce qui donna lieu, le 2 octobre, à la bataille de Luternberg ; la moitié de l'armée du duc Ferdinand, sous les ordres du général Oberg, y fut battue ; le prince de Soubise prit vingt-huit pièces de canon et un millier d'hommes. Le duc Ferdinand passa lui-même sur la rive gauche de la Lippe. Le maréchal de Contades essaya de surprendre Munster : c'était une représaille à la tentative du duc Ferdinand contre Cassel ; mais il échoua et prit le parti de repasser le Rhin et de prendre ses quartiers d'hiver sur la rive gauche. Le prince de Soubise voulut se maintenir à Cassel ; mais abandonné par le maréchal de Contades, il prit le parti de rétrograder sur le Mein, où il cantonna autour de Francfort et de Hanau.

§ XI.

Pendant cette campagne, le roi de Prusse agit avec trois armées, formant ensemble cent vingt-neuf bataillons et deux cent dix-huit es-

cadrons; une, qu'il commanda en personne et avec laquelle il entra en Moravie, forte de soixante-quatre bataillons et cent vingt-huit escadrons: la deuxième, qu'il laissa en Saxe sous les ordres du prince Henri, forte de trente-huit bataillons et trente-quatre escadrons: enfin une troisième, qu'il forma dans la vieille Prusse pour agir contre les Russes sous les ordres du général Dohna, forte de vingt bataillons et trente-cinq escadrons; trente-un bataillons étaient en outre en garnison dans les places de Silésie et quinze escadrons étaient détachés à l'armée du duc Ferdinand; les subsides considérables qu'il reçut de l'Angleterre, donnèrent une grande activité à son recrutement. Il eut contre lui dans cette campagne l'armée autrichienne du maréchal Daun, forte de quatre-vingt-dix bataillons et cent-vingt escadrons: l'armée des cercles, qui réunie à deux divisions autrichiennes formait l'armée de Bohême, forte de quarante-cinq bataillons et de cinquante escadrons, et enfin les armées russe et suédoise, fortes ensemble de 80,000 hommes. Il dut avec 135 à 140,000 hommes faire face à 230 ou 240,000 hommes : mais les troupes ennemies étaient de nations différentes, agissant isolément et sans accord sur des frontières fort éloignées les unes des autres; dans ce cal-

cul ne sont comprises ni les forces françaises, ni l'armée du duc Ferdinand qui agissaient sur le Weser et sur le Rhin. Le duc Ferdinand non-seulement contint les Français, mais aussi les contingents de Wurtemberg et d'autres petits princes riverains du Rhin, qui eussent augmenté l'armée des cercles en Bohême.

Au commencement du printemps, le roi de Prusse était encore en Silésie, le prince Henri commandait en Saxe et le général Dohna dans la vieille Prusse. Le roi se résolut à entrer en Moravie, assiéger et prendre Olmutz. Le maréchal Daun était en Bohême, occupé à en fortifier tous les débouchés; 8,000 Autrichiens tenaient garnison dans Schweidnitz. Le 1er avril, le roi cerna cette forteresse, ouvrit la tranchée, et enleva d'assaut un des ouvrages, ce qui décida la reddition de la place, le 15 avril. Le 1er mai, il partit de Troppau, le 6, il fit cerner Olmutz par le maréchal Keith, avec seize bataillons; l'équipage d'artillerie était réuni à Neiss pour protéger le siége. Il forma trois camps; un à Neustadt de sept bataillons et trois escadrons sous les ordres du margrave Charles; un à Achemeritz de quinze bataillons et dix-sept escadrons, sous les ordres du prince Maurice; un à Prosnitz sur la route de Vienne de vingt-un bataillons et vingt-huit escadrons; il s'éta-

blit à ce camp. Le général Fouquet, chargé avec sa division d'escorter l'équipage de siége, arriva à Krenau, à deux lieues d'Olmutz le 20 mai, la tranchée fut alors ouverte.

Daun était enfin accouru en Moravie et s'était campé à Leutomischel, vingt lieues ouest d'Olmutz; il poussa le comte de Laudon sur Konitz et le général Deville en avant de Wischau, barrant la route de Brunn et de Vienne; ayant reçu des renforts qu'il attendait, et pressé par les ordres de sa cour de secourir Olmutz, le 9 mai, il leva son camp, se porta à Zwittau, campa sur la hauteur de Gerviez, dans le temps que le général Janus s'approcha du prince Maurice. Le 16 juin, il prit position en avant de Wischau sur la chaussée de Vienne, à trois lieues de Prosnits et à 7 d'Olmutz. Le 22, il fit entrer de vive force 1,200 hommes dans la place par la route même de Troppau; cependant le siége continuait, et malgré l'activité du général Marshall qui commandait dans la place, elle était aux abois.

Mais les munitions et les vivres manquaient à l'armée prussienne; un convoi de quatre mille chariots, escorté par huit bataillons, 3,000 recrues et 1,000 chevaux, était préparé à Neiss. Le maréchal Daun conçut le projet de l'intercepter et de faire ainsi échouer le siége d'Ol-

mutz, sans risquer de bataille. Il détacha plusieurs divisions sous les ordres de Laudon, pour occuper tous les défilés des montagnes entre la Silésie et la Moravie. Le convoi, parti de Troppau le 27, marchait sur une seule ligne et occupait un espace de huit ou dix lieues; le lendemain 28, Laudon l'attaqua inutilement avec son avant-garde, fut repoussé et perdit 500 prisonniers: cependant le roi était inquiet, il détacha, ce même jour 28, Ziethen pour marcher à la rencontre du convoi, ce général le joignit le soir même: dès lors il paraissait sauvé. Mais le 30, Laudon étant en position sur les hauteurs de Domstaedtel avec toutes ses forces, attaqua Ziethen, le sépara d'Olmutz, le rejeta sur Troppau, prit et brûla tout le convoi à l'exception de deux cents chariots, parmi lesquels ceux du trésor, qui parvinrent à gagner le camp prussien. Le 1^er^ juillet, le roi leva le siége; il traînait à sa suite cinq mille chariots; tous les débouchés de la Silésie étaient fortement occupés par Laudon: il prit le parti de se retirer sur la Bohême; le 6 juillet, il arriva à Leutomischel, le 9, l'armée y fut réunie, le 14, il campa à Konigsgratz, couvert par l'Elbe et en communication avec la Silésie. Le 25, il se mit en marche pour évacuer la Bohême et le 10 août, il arriva à Landshut en Silésie. Il

laissa son armée au margrave Charles, et partit avec dix-huit bataillons et trente-cinq escadrons pour se porter contre les Russes qui assiégeaient Custrin.

§ III.

La czarine avait été mécontente de la retraite du maréchal Apraxin, après la bataille de Jægerndorf; elle disgracia le ministre qui l'avait commandée, et ordonna à son armée de repasser le Niémen et de prendre ses quartiers d'hiver dans la vieille Prusse sur la droite de la Vistule. Dans le courant de mars, le général Fermor, nouveau général en chef de l'armée russe qui était de 70,000 hommes, occupa Elbing et Thorn; le 27 juin, il passa la Vistule se dirigeant sur Posen. Le général prussien Dohna partit le 18 juin de Stralsund qu'il tenait bloqué, campa, le 6 juillet, à Schwedt avec vingt bataillons et trente-cinq escadrons. Le 1er juillet, les Russes arrivèrent à Posen; le 26 à Meseritz: le 10 août, ils passèrent la Wartha à Landsberg, le 13, ils cernèrent la ville de Custrin, sur la rive droite de l'Oder, et la bombardèrent; leur ligne était formée par quarante bataillons et trente-cinq escadrons. Romanzow avec 8,000 hommes occupait Schneidemul. Braun, avec

une division de réserve, arrivait à Landsberg. Dohna campa, le 6 août, près de Francfort-sur-l'Oder; le 16, à Reitwen; le 17, entre Manchenow et Gurgast; le 21, le roi arriva à Custrin. Le 22, la division qu'il amenait avec lui, sous les ordres du prince Maurice, campa vis-à-vis Custrin, sur la rive gauche de l'Oder; le 23, elle passa sur la rive droite, à plusieurs lieues au-dessous de la place. Le général russe leva, sur-le-champ, le siége, réunit tous ses bagages et tous ses chariots au petit Kamin, village à deux lieues de Custrin, sur la route de Landsberg; il forma des chariots un camp retranché, laissa 4,000 grenadiers et vingt pièces de canon pour sa défense, et se campa avec le reste de l'armée en avant de Zorndorf. Dans la journée du 24, Braun le rejoignit avec la division de réserve.

Dans la nuit du 24 au 25, l'armée russe, forte de 54,000 hommes, ayant une centaine de pièces de canon, se porta à trois mille toises du camp du petit Kamin, près de la bergerie du village de Quartschen, et se forma en un seul quarré, dont la forme était celle d'un rectangle. Le roi, avec 35,000 hommes, manœuvra toute la journée du 24; le soir, il passa la petite rivière de Mutzel, et se trouva en présence du quarré russe. Le 25 au matin, il marcha

par sa gauche, se porta entre Zorndorf et Custrin pour attaquer la droite du quarré manœuvrant dans l'ordre oblique; il s'en trouva mal. Les Russes, provoqués par cette marche de flanc, marchèrent contre les colonnes d'attaque qui marchaient en tête; elles furent culbutées, mises en désordre : enfin, après diverses fluctuations, beaucoup de faux mouvements et d'échauffourées que réparèrent le coup d'œil de Seidlitz et l'intrépidité de sa cavalerie, la gauche du quarré russe fut entamée, et la victoire resta aux Prussiens. Les Russes perdirent 18,000 hommes tués, blessés ou pris et soixante pièces de canon; le roi eût 10,000 hommes hors de combat.

Le 26, le général Fermor, acculé au bois de Drewitz, rallia ses troupes; mais il était coupé de ses bagages et des 4,000 grenadiers du camp de Kamin. Dans la nuit du 27 au 28, il passa entre le camp du roi et la forteresse de Custrin, et rejoignit le camp de Kamin, où il resta jusqu'au 31, le 1^er^ septembre il se porta sur Landsberg. Le roi resta spectateur de tous ses mouvements; il avait trop souffert pour entreprendre d'inquiéter la retraite des Russes. Le 2 septembre, il partit avec quinze bataillons et trente-cinq escadrons pour manœuvrer en Saxe, laissant le reste de l'armée sous le général

Dohna avec ordre de suivre les Russes. Le général Fermor oppéa insensiblement sa retraite. Dans les premiers jours de septembre, le général Palmbach cerna et bombarda Colberg; le 11 octobre, il était maître du chemin couvert; mais le 22, le général Dohna s'étant avancé à Storgard, l'armée se retira et le siége de Colberg fut levé le 1er novembre.

Les Suédois firent peu de choses dans cette campagne. Le 6 septembre, ils s'étaient portés sur Prenzlow, ils y furent contenus par le général Wedel avec huit bataillons et cinq escadrons. A la fin d'octobre, ce général ayant été appelé en Saxe, Dohna détacha le général Manteufel avec huit bataillons pour les observer; plus tard, Dohna revint en Poméranie, cerna Demmin et Aucklam et fit 2,500 prisonniers aux Suédois qu'il rejeta dans Stralsund; il prit ses quartiers d'hiver en Poméranie et dans le Mecklenbourg.

§ IV.

Le prince Henri, avec trente-trois bataillons et quarante-trois escadrons, occupait Dresde par une garnison et observait les frontières de la Bohême; son camp et son quartier-général étaient à Grossedlitz, dans le temps que l'armée

des cercles, sous les ordres du duc de Deux-Ponts, forte de cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons en y comprenant diverses divisions autrichiennes, mais mauvaises troupes, gardait la Bohême, ayant ses principales forces à Saatz. Pendant les mois de février et de mars, il seconda l'armée du duc Ferdinand par une division qu'il rappela en avril. Le 15 avril, il se porta à Plauen, avec dix-huit bataillons et vingt-six escadrons, laissant le général Hulsen sur la position de Friebergsdorf, pour observer les débouchés de la Bohême et maintenir ses communications avec Dresde; mais le duc de Deux-Ponts était sur la défensive et n'avait garde de rien entreprendre. Les choses restèrent ainsi pendant mai, juin et juillet.

Cependant Daun avait suivi l'armée du roi dans sa retraite de Moravie; le 17 août, il campa à Zittau, première place de la Lusace, et détacha Laudon sur Francfort-sur-l'Oder, pour couper les communications du roi avec ses autres armées. Il laissa en Silésie le général Harsch avec 12,000 hommes, et chargea le général Deville, avec 6 à 7,000 hommes, de bloquer Neiss. De son côté, le margrave Charles, que le roi avait laissé pour commander son armée au camp de Landshut en Silésie, détacha Ziethen avec sept bataillons et vingt-six escadrons pour

observer Laudon, il chargea Fouquet, avec onze bataillons et dix escadrons, de protéger la Silésie, et le 20 il quitta Landshut que Fouquet garda jusqu'au 4 novembre. Le 23 il arriva à Lowenberg. Le maréchal Daun de Zittau se porta le 20 à Gorlitz. Laudon entra le 25 à Peitz, ses coureurs arrivèrent jusqu'à Francfort; mais l'approche de Ziethen, fit échouer tous ses projets. Le 26, Daun quitta Gorlitz et se porta sur l'Elbe, où il campa le 1^er^ septembre à Niéder-Rodern. Le duc de Deux-Ponts avait fait investir le fort de Sonnestein; le colonel Grappe, qui le commandait, le rendit à la fin d'août; la garnison, forte de 1,400 Prussiens, fut faite prisonnière de guerre; l'armée des cercles occupa le camp de Pirna.

Le roi partit, le 3 septembre, de Custrin après la retraite des Russes, et arriva, le 9, sous Dresde au camp de Gros-Debritz, Daun voyant ses plans déjoués se porta à Stolpen, ayant la gauche sur Pirna, la droite à Loebau et derrière lui la Bohême, Laudon prit position à Radeberg pour couper la route de Bautzen à Dresde. Cependant Neiss était assiégé, le roi sentit l'importance de marcher au secours de cette clef de la Silésie. Daun était inattaquable dans son camp de Stolpen. Le 14 septembre,

le général prussien Retzow coucha à Rodeberg que Laudon avait évacué. Le 26, le roi entra dans Bischofswerda et Bautzen; et le 1^er^ octobre Retzow campa à Weissemberg: Daun quitta alors Stolpen, et le 6 octobre prit le camp de Kittlitz près de Hohenkirch, à cheval sur les routes de Bautzen à Loebau et de Bautzen à Gorlitz. Le roi avait établi sa boulangerie à Bautzen, le 10, il marcha en quatre colonnes sur Hohenkirch où il campa à la vue de l'armée autrichienne, quoique l'artillerie battît en plein tout le terrein qu'il occupait. Il plaça sa droite en avant de Hohenkirch et sa gauche du côté de la route de Bautzen à Gorlitz, sur un rideau qui se prolonge le long du ruisseau qui débouche à Wurschen; sa première ligne formait un Z renversé, dont le premier crochet (six à sept cents toises) couvrait le village de Hohenkirch, et faisait face aux montagnes; le deuxième crochet était de treize à quatorze cents toises, et le troisième faisant face, du côté de Weissemberg, de quatre cents toises. Cette première ligne de deux mille deux cents toises, était garnie par vingt-six bataillons et cinquante escadrons; à deux cents toises en arrière était la deuxième ligne, forte de quatre bataillons et de trente-cinq escadrons : trois ba-

taillons étaient placés dans le village de Hohenkirch, deux bataillons des gardes étaient cantonnés au village de Wawitz, où était le quartier-général, à peu près sur le milieu de la ligne. Le parc général se trouvait placé à la même hauteur; deux grosses batteries de pièces de 12 étaient l'une à droite et l'autre à gauche de la première ligne. Le général Retzow, avec seize bataillons et trente escadrons, était en avant de Weissemberg, à deux mille cinq cents toises de la gauche de l'armée du roi et séparé par la chaussée de Bautzen à Gorlitz et par la Loebau, petite rivière. Une douzaine d'escadrons et trois ou quatre bataillons occupaient des positions intermédiaires sur des hauteurs, maintenant la communication entre les deux camps prussiens; six bataillons et cinq escadrons étaient à Bautzen pour garder la boulangerie.

L'armée du maréchal Daun était campée à mille toises en avant du village de Kittlitz, sa gauche appuyée au mont Hohenkirch, sa droite à la petite rivière de Loebau, au village de Nostlitz, occupant huit cents toises en avant du Stromberg, où il avait établi des batteries; cette montagne domine fort au loin; sa ligne de bataille était de trois mille six cents toises.

Il avait sur sa gauche le corps de Laudon, qui gardait la montagne de Hohenkirch et tous les bois jusqu'au village de Meschwitz, faisant un crochet sur les derrières de la droite prussienne. Les sommités du Hohenkirch en étaient éloignées de cinq cents toises. Le Stromberg, derrière lequel était appuyée la droite de l'armée autrichienne, était à douze cents toises de la la gauche de l'armée prussienne. Sur la rive droite de la Loebau, le prince de Loweinstein était opposé au camp de Weissemberg.

Les nombreuses troupes légères de l'armée autrichienne se maintinrent maîtresses de tous les taillis qui sont au revers du Hohenkirchberg jusqu'à trois cents toises du camp prussien, le 13 le roi fit deux détachements de sept bataillons pour aller chercher des vivres à Bautzen et à Dresde. Il parut, dans la journée du 14, inquiet de la mauvaise position de son camp, et il n'attendait que l'arrivée de ses vivres pour faire le mouvement qu'il avait projeté sur Gorlitz et la Silésie.

Mais le 14, au coucher du soleil, Daun fit prendre les armes à son armée, et manœuvra avec sa droite, marchant par sa gauche par des chemins qu'il avait fait pratiquer dans les bois de la montagne d'Hohenkirch, pour se

joindre à Laudon, et envelopper toute la droite du roi. Ce mouvement se fit avec un tel ordre et un si grand silence, que le roi n'en eut pas connaissance, quoiqu'il s'exécutât à trois cents toises de ses vedettes. Une division de huit bataillons et cinq escadrons, sous les ordres du général Coloredo, se porta en observation vis à vis le front de l'armée prussienne, du côté de Kolwesa. La droite autrichienne, sous les ordres du duc d'Aremberg, marchant par un mouvement contraire à celui de la gauche, appuya sur la droite, jusque près de la rivière de Loebau, au village de Weiche, au-dela de la chaussée de Gorlitz : la droite et la gauche se trouvèrent ainsi séparées de cinq mille toises. Les troupes passèrent la nuit à exécuter ces mouvements, et à cinq heures du matin, le 15, la gauche commença l'attaque. Laudon se porta sur Steindorfel, ayant tourné toute la droite du roi, et envoya par derrière des tirailleurs sur le village de Hohenkirch. Daun s'avança en trois colonnes sur le front du premier crochet; les troupes prussiennes furent surprises dans leur camp; elles en sortirent demi-habillées : trois bataillons de grenadiers accoururent à l'attaque de Laudon, croyant repousser une attaque de troupes légères; mais, bientôt environnés de tous côtés, ils furent

presque entièrement détruits. Le régiment de tête de la deuxième ligne fit un changement de front, et se porta contre Laudon; il fut également cerné et défait. Les Autrichiens s'emparèrent du village de Hohenkirch et de la grande batterie de la droite. Le roi fit marcher ses réserves, et marcha lui-même pour reprendre ce village; après diverses vicissitudes il échoua. A la nuit succéda un brouillard fort épais, qui, dès qu'il s'éclaircit, laissa voir l'armée autrichienne, déja formée en avant de Hohenkirch. L'armée prussienne se trouvait cernée de tous côtés; Laudon marchait sur les défilés de Dresa; mais Moëllendorf y arriva à temps pour conserver cette position importante, et sauver l'armée. De son côté, le duc d'Aremberg n'attaqua qu'à huit heures du matin; il cerna plusieurs bataillons qui étaient isolés, en position pour maintenir les communications avec le camp de Weissemberg; s'empara de la grande batterie de la gauche, mais ne donna pas de suite à son attaque. Le général Retzow, de Weissemberg rejoignit la gauche de l'armée du roi, qui alors opéra sa retraite tranquillement, et s'arrêta sur les mamelons de Spitzbergen. Daun reprit son camp, et les deux armées restèrent ainsi plusieurs jours en présence, éloignées l'une de l'autre de 6,000 toises. Le roi perdit 10,000 hommes;

grande partie de ses généraux, parmi lesquels le maréchal Keith, et presque toute son artillerie. Les Autrichiens perdirent 5,000 hommes.

§ V.

La tranchée était ouverte devant Neiss : la chaussée de Bautzen à Gorlitz était interceptée par le maréchal Daun. Dix jours après sa défaite, le 24 octobre, le roi déroba une marche à l'ennemi, en remontant la Sprée, et arriva sur Gorlitz avant Daun : le 3 novembre, il entra à Schweidnitz; le 5 le siége de Neiss fut levé. Aussitôt que Daun vit qu'il lui était impossible, sans hasarder une bataille, d'empêcher le roi de rentrer en Silésie; il se contenta de le faire poursuivre par Laudon, et d'envoyer par les montagnes une division pour renforcer l'armée assiégeant Neiss; et, avec le gros de l'armée, il se porta sur l'Elbe, le passa le 6 novembre, à Pirna, et campa sur les hauteurs de Lokwitz, dans le temps que l'armée des cercles se portait sur Freiberg; il somma et cerna Dresde. Le prince Henri avait accompagné le roi en Silésie. Les Prussiens du camp de Gamich, menacés d'un côté par l'armée des cercles, et de l'autre par l'approche

de Daun, l'évacuèrent, et se couvrirent par la vallée de Plauen : le 2 novembre, ils passèrent l'Elbe, et se placèrent derrière Dresde. Le 10 novembre, Schmettau fit mettre le feu au faubourg; Daun somma la ville. Cependant le roi, après avoir délivré Neiss, partit le 8 novembre pour retourner sur l'Elbe; le 15, il arriva à Lauban, d'où il se porta sur Dresde. A son approche, Laudon se retira à Zittau. Daun fit sauter le château de Sonenstein, et rentra en Bohême. L'armée des cercles, qui avait marché sur Leipsick, eut diverses rencontres avec les divisions prussiennes que le roi avait envoyées sur Torgau. De part et d'autre, les armées entrèrent en quartier d'hiver. Le 10 décembre, le roi quitta Dresde, et arriva le 14 à Breslau. L'armée prussienne, pendant l'hiver, fut cantonnée, savoir : Fouquet avec ving-cinq bataillons et trente escadrons, dans la partie de la Silésie aux environs de Ratibor : Ziethen avec trente-six bataillons et trente-cinq escadrons, à Lowenberg; seize bataillons et trente escadrons aux environs de Breslau; quarante-un bataillons aux environs de Dresde; trente escadrons aux environs de Leipsick, trois bataillons et trente escadrons, en divers postes en observation; enfin, le général Dohna, avec vingt-un bataillons et trente-cinq escadrons en

Poméranie, ce qui donne un total de cent quarante-deux bataillons et cent-quatre-vingt-dix escadrons. L'armée autrichienne se cantonna dans les cercles de Sautz, Leutmeritz, Buptzlau, Konigsgratz, et en Moravie. Le quartier-général s'établit à Prague. L'armée des cercles hiverna en Franconie.

§ VI.

11^e^ *Observation.* — 1° Le comte de Clermont évacue cent lieues de terrain, dans une saison aussi difficile, avec une armée plus nombreuse, sans donner un coup de sabre, laisse prendre, à sa vue, une place comme Minden, sans tenter de la secourir; tout cela est peu honorable, non-seulement pour le général, mais même pour les officiers-généraux de l'armée; car enfin, si Broglie, Saint-Germain, Chevert, d'Armentières, eussent demandé à se battre, si l'opinion des généraux et des chefs de corps eût été hautement manifestée de faire quelque résistance, de sauver au moins l'honneur des armes, le général n'eût pu s'y refuser.

2° Le duc Ferdinand fit sans doute une brillante campagne; mais elle lui fut si peu disputée, que sa gloire serait petite, s'il n'avait d'autres titres plus solides, qui prouvent ses talents et son habileté : 1° son passage

du Rhin est contre les règles; il resta plusieurs jours sur la gauche de cette rivière, séparé des deux tiers de son armée; 2° il eût mieux fait d'assiéger et prendre Wesel, ou d'attaquer et battre Soubise, pour l'obliger à repasser sur la rive gauche du Rhin. Il le négligea, de sorte que Soubise marcha en avant : la Hesse toute entière tomba sans combat. Le plan du duc était vicieux : si Chevert avait réussi à s'emparer du pont de Rées, son armée eût été perdue; et Chevert eût réussi, si le maréchal de Contades l'eût détaché, non avec 7 ou 8000 hommes, mais avec 18 ou 20,000 hommes. Nous en parlons ici en nous modelant sur les principes d'alors; car, si ce maréchal eût été un grand général; c'est avec toute son armée qu'il eût débouché par quelques marches forcées sur les ponts de son ennemi, et l'eût ainsi coupé de sa retraite; 3° le plan du duc Ferdinand, à la bataille de Creveldt, est contre la règle qui dit : *Ne séparez jamais les ailes de votre armée les unes des autres, de manière que votre ennemi se puisse placer dans les intervalles.* Il a divisé sa ligne de bataille en trois parties, séparées entre elles par des vides, des défilés; il a tourné toute une armée avec un corps en l'air, non appuyé, qui devait être enveloppé et pris.

12e *Observation.* — 1° Le roi de Prusse devait-il, au commencement de la campagne, assiéger Olmutz? non; s'il l'eût pris, il l'eût évacué deux mois après, ou il eût été obligé d'y laisser une forte garnison; ce qui l'aurait affaibli d'autant. Ce n'était pas à prendre Olmutz qu'il devait employer les mois d'avril, mai et juin, où les Russes étaient éloignés du théâtre de la guerre, et lui laissaient du répit, mais à battre Daun, à détruire son armée. Il le pouvait; elle était faible au commencement de la campagne; et cela fait, il devait, de concert avec le prince Henri, détruire l'armée du duc de Deux-Ponts, et s'établir solidement en Bohême.

2° Mais en supposant que le roi de Prusse eût dû assiéger Olmutz, il fallait encore, pour y réussir, battre l'armée de Daun. Il avait l'exemple de la catastrophe qui lui était arrivée à Prague; mais alors il avait été entraîné au siège de Prague, par l'engagement naturel d'un grand succès, et par l'espérance de prendre 40,000 hommes; ce qui eût tout terminé. La possession de Prague elle-même était importante; elle lui assurait la possession de la Bohême; mais à quoi bon Olmutz?

3° Le roi veut prendre Olmutz : il surprend par de belles manœuvres le général ennemi,

investit la place le 6 mai, et cependant son équipage de siége n'arrive que le 20 : voilà donc quatorze jours de perdus, et qui donnent le temps à Daun de se reconnaître; il eût fallu que l'équipage de siége fût arrivé deux jours après, et que le 8 il eût ouvert la tranchée; 4° le roi prétendait donc assiéger Olmutz, et maintenir ses communications avec Neiss, sa place dedépôt, éloignée de six marches du siége, devant une armée de secours, supérieure en nombre à la sienne, et contre une puissance qui avait une immense quantité de troupes légères? En ce cas, il devait faire des lignes de circonvallation et de contrevallation : les premières l'eussent mis à même de contenir la garnison avec peu de monde; les secondes auraient opposé un obstacle considérable à tous les secours partiels qui eussent voulu entrer dans la place. Il eût pu fortifier ses lignes avec des fossés pleins d'eau, abondante devant cette place.

5° Le roi, 1° n'amena pas avec lui son équipage d'artillerie; 2° calcula son opération sur le besoin de recevoir deux ou trois convois de Neiss, sa place de dépôt, et cependant il ne fit rien, parce qu'il ne pouvait rien faire, pour maintenir ses communications avec cette ville : le chemin est un défilé perpétuel au milieu des montagnes; 3° il plaça trois corps d'observa-

tion sur la demi-circonférence du côté de la Bohême, de Vienne et du Danube : il ne plaça rien, parce qu'il n'avait rien à placer, sur l'autre moitié de la circonférence; de Neustadt, à son camp près de Littau, il y avait deux grandes lieues; de son camp de Littau, à celui de Posnitz, il y en avait six; c'était donc une demi-circonférence de huit lieues, gardée par trois camps de sept bataillons, quinze bataillons et vingt-un bataillons, contre une armée de quatre-vingt-dix bataillons, fraîche, disciplinée, qui n'avait éprouvé aucun échec dans cette campagne, et qui manœuvrait autour de la place; aussi Daun fit-il tout ce qu'il voulut. Il fit entrer des renforts dans la ville; il plaça 20,000 hommes qu'il maintint pendant quinze à vingt jours, sur la ligne de communication du roi, intercepta des convois; et s'il eût voulu attaquer successivement avec toutes ses forces, les camps de Neustadt, de Littau et de Posnitz, le succès ne pouvait être douteux; il pouvait prendre toute cette armée.

6° Il n'y a que deux moyens d'assurer le siége d'une place : l'un, de commencer par battre l'armée ennemie, l'éloigner du champ d'opérations, en jeter les débris au-delà de quelque obstacle naturel, tel que des montagnes ou une grosse rivière, placer l'armée

d'observation derrière cet obstacle naturel, et pendant ce temps ouvrir la tranchée et prendre la place. Mais si l'on veut prendre la place devant l'armée de secours, sans risquer une bataille, il faut 1° être pourvu d'un équipage de siége, avoir ses munitions et ses vivres pour le temps présumé de la durée du siége, former les lignes de contrevallation et de circonvallation, en s'aidant des localités, soit hauteurs, bois, marais, inondations. N'ayant plus alors besoin d'entretenir aucune communication avec les places de dépôt, il n'est plus question que de contenir l'armée de secours, et l'on forme, dans ce cas, une armée d'observation qui ne la perd pas de vue, et qui lui barrant le chemin de la place, a toujours le temps d'arriver sur ses flancs ou ses derrières, si elle lui dérobait une marche; ou enfin, profitant des lignes de contrevallation, employer une partie du corps assiégeant pour livrer bataille à l'armée de secours.

7° Mais faire les trois choses à la fois : 1° le siége d'une forteresse et en contenir la garnison sans contrevallation ; 2° garder ses communications avec des places de dépôt situées à six journées de marche ; 3° contenir l'armée de secours sans être aidé d'aucun obstacle naturel ni de lignes de circonvallation, c'est une

combinaison fausse et qui ne peut conduire qu'à des catastrophes, à moins d'avoir des forces doubles de celles de l'ennemi.

8° La retraite du roi en Bohême a été nécessitée par la position qu'avait prise Daun et celle qu'occupait Laudon. On ne peut qu'admirer l'exactitude, le sang-froid avec lequel s'est opéré ce mouvement; mais si, comme le prétendent les écrivains prussiens, Frédéric ne l'eût fait que pour porter la guerre en Bohême, ce serait une opération fausse. Quand une armée traîne à sa suite un équipage de siége, de grands convois de blessés et de malades, elle ne saurait prendre des chemins trop courts pour se rapprocher le plus promptement de ses dépôts; mais ici les évènements parlent d'eux-mêmes. Le roi a levé le siége el 1^er^ juillet, il a mis quatorze jours à arriver à Konigsgratz, et six jours après il a commencé sa retraite sur la Silésie; il n'est donc pas vrai qu'il ait voulu porter la guerre en Bohème. Il s'est retiré sur Konigsgratz, parcequ'il ne pouvait pas faire autrement, et, sous ce point de vue, sa conduite est très-louable; mais ce serait donner de fausses notions que de recommander cette conduite obligée, comme si elle eût été volontaire.

13^e^ *Observation.* — 1° Par les manœuvres des

Russes, on voit combien ils étaient encore arriérés de toutes les opérations militaires. L'extrême lenteur qu'ils mettent dans leurs mouvements est remarquable. Leur ordre de bataille à la journée de Zorndorf, est un rectangle dont le grand côté a mille toises, ordre barbare et qui paralysait la moitié de leurs forces.

2° Ils furent pendant toute la bataille séparés de leurs bagages placés à Kamin et gardés par 4,000 grenadiers. Le roi de Prusse manœuvrait entre ce camp et leur armée; il a été dit qu'il en avait ignoré l'existence. De fait, s'il l'eût connu, il lui suffisait de s'en emparer pour paralyser toute l'armée russe. Il est impossible cependant qu'il n'en ait pas été instruit le lendemain de la bataille, puisqu'il avait fait un grand nombre de prisonniers; mais alors, dira-t-on, il avait trop souffert pour s'engager dans l'attaque de ce camp, devant l'armée russe qui se ralliait; cela seul eût pu cependant compléter sa victoire et en aurait été le plus beau trophée.

3° Aucun des desseins du roi dans cette journée ne fut exécuté. Toutes ses dispositions furent maîtrisées par les évènements. Cette bataille n'a été qu'une série d'échauffourées; l'audace, l'intrépidité de Seidlitz qui fit des miracles, suppléèrent à tout. L'armée prus-

sienne était de 35 à 36,000 hommes ; l'armée russe, en ne comptant pas les 4,000 grenadiers détachés à Kamin, était de 40,000 hommes.

4° Le mouvement offensif des Russes sur le flanc gauche de l'armée prussienne, lorsqu'elle manœuvra pour tourner leur droite, était bien entendu ; il réussit parfaitement, comme cela sera toujours sur une armée qui fait une marche de flanc ; mais ce mouvement aurait dû être fait régulièrement par échelons et en ligne, soutenu par la cavalerie. L'armée russe était alors bien loin d'être assez instruite pour exécuter une pareille manœuvre ; aussi fut-elle prise en flanc par la cavalerie prussienne.

14^e^ *Observation.* — 1° Le maréchal Daun perdit l'occasion de détruire l'armée prussienne, lorsqu'elle était embarrassée d'un siége et disséminée pour le protéger.

2° Il laisse faire au roi de Prusse, embarrassé de cinq cents voitures, sa retraite tranquillement et aussi lentement qu'il le veut. Croyait-il donc difficile de déborder le roi par des marches parallèles, et de le prévenir ; en se mettant en bataille sur de beaux mamelons, comme ce pays en offre tant, à cheval sur la route, ce qui l'eût obligé à abandonner son convoi pour forcer de marche, ou à livrer une bataille dans une position telle, que la perdant

ou n'ayant qu'un demi-succès, son armée était ruinée?

3° Le roi de Prusse quitte la Bohême le 26 juillet, et arrive devant Dresde le 25 septembre; voilà donc quarante-cinq jours où Daun est maître absolu de faire tout ce qu'il veut. De Konigsgratz il pouvait, en cinq ou six marches, arriver sur Pirna, par l'intérieur de la Bohême, et, réuni au duc de Deux-Ponts, battre le prince Henri et prendre Dresde, ou bien marcher contre le margrave Charles et détruire son armée; il ne fit rien.

4° Après la grande victoire d'Hohenkirch, où le roi est sans artillerie, l'ayant toute perdue, Daun laisse son ennemi se rallier et reste dix jours en position à deux lieues de lui.

5° Enfin, lorsque le roi va en Silésie, il ne le suit pas; il se rend devant Dresde à contre-temps; il ne peut y rien faire, puisqu'il n'a pas d'équipage de siége, et d'ailleurs il y est inutile, puisque l'armée du duc de Deux-Ponts est plus que suffisante pour bloquer et assiéger cette place. La marche de Daun en Silésie, sur les derrières du roi, eût intercepté toutes ses communications avec la Saxe, et eût fait plus contre Dresde, que ne pouvait faire la présence de son armée sous les remparts de cette ville. Dans sa marche en Silésie, il aurait

toujours eu la Bohême sur son flanc droit, et par là se fût trouvé constamment en communication avec son pays. Les Russes n'étaient pas éloignés : ce mouvement, qui portait la guerre sur l'Oder, eût pu les décider à venir se placer sur sa gauche. Dix ou douze jours n'avaient pas pu remettre le moral de l'armée prussienne, du grand échec qu'elle avait essuyé à Hohenkirch, et si Daun l'eût poussée l'épée dans les reins, en la suivant en Silésie, c'eût été le vainqueur qui eût poussé le vaincu, l'effet moral de Hohenkirch eût combattu pour lui.

15^e *Observation.* — 1° Le roi ne pouvait pas camper à Hohenkirch, sans être maître du Hohenkirchberg. Aucun adjudant de régiment n'eût négligé cette précaution, et n'eût fait camper son bataillon sur un terrain dominé par les batteries de l'ennemi. Il n'est pas concevable qu'il se soit obstiné à rester six jours dans ce camp, toutes les hauteurs appartenant à l'ennemi, Laudon étant sur ses derrières et tous les taillis jusqu'à trois cents toises de sa droite, étant occupés par les tirailleurs de Daun, dont les batteries pouvaient jeter de la mitraille dans ses tentes. Le roi n'osait pas attaquer les hauteurs d'Hohenkirch, parcequ'elles étaient soutenues par toute l'armée autrichienne : il devait donc prendre un autre camp.

2° Si le duc d'Aremberg eût attaqué à six heures du matin et plus vivement, le roi eût éprouvé un plus grand désastre encore.

3° Si Daun eût poursuivi ses premiers succès avec plus d'audace, le roi ne se serait pas rallié; il méritait de perdre toute son armée. La perte de ses bagages, de ses tentes, de deux cents pièces de canon et de l'élite de ses troupes, fut moins grande que la faute militaire qu'il a commise en campant à Hohenkirch; on doit attribuer à sa bonne fortune tout ce qu'il sauva.

4° On ne peut trouver aucun motif pour justifier sa conduite, puisqu'il a tendu son camp à la vue de Daun en bataille : il n'a rien pu ignorer de la position qu'il occupait.

5° Il faut s'étonner que Daun ne l'ait pas attaqué, dans la nuit du dix au onze, et ait attendu quatre jours pour livrer bataille; ne devait-il pas craindre que le roi ne se ravisât? Comment, en effet, pouvoir espérer qu'il resterait plusieurs jours dans une aussi étrange position?

CHAPITRE V.

CAMPAGNE DE 1759.

Opérations des armées française et hanovrienne; bataille de Bergen (13 avril); bataille de Minden (1er août) — Opérations en Silésie et en Saxe, pendant avril, mai, juin et juillet. — Opérations des Russes; combat de Kay (23 juillet); bataille de Kunersdorf (12 août). — Opérations en Saxe et en Silésie, pendant et après la bataille de Kunersdorf; capitulation de Maxen (21 novembre); quartiers d'hiver. — Observations.

§ 1er.

Les deux armées françaises du bas Rhin et du Mein, restèrent cantonnées pendant l'hiver; la première sur la rive gauche, dans le pays de Clèves et de Cologne; la deuxième sur la rive droite, dans la vallée du Mein. Le maréchal

de Contades, commandant l'armée du Rhin, avait la direction supérieure des deux armées; son quartier-général était à Wesel. Le duc de Broglie succéda au prince de Soubise dans le commandement du Mein. L'ennemi occupait une position centrale sur la rive droite du Rhin. L'armistice conclu par les deux parties belligérantes, pour être tranquilles dans leurs quartiers d'hiver, expira le 16 mars.

Le 24, le duc Ferdinand réunit son armée et se porta sur Cassel, pour manœuvrer contre l'armée du Mein. Il laissa le général Sporken, avec un corps d'observation, sur la droite du bas Rhin; et le 30 il campa à Fulde, où il séjourna jusqu'au 10 avril, ce qui donna le temps au duc de Broglie de se concentrer sur la position de Bergen, que les ingénieurs français avaient fortement retranchée, et qui est située sur la chaussée de la Hesse, à trois lieues en avant de Francfort. Le duc Ferdinand campa le 12 avril à Windeken, à portée de l'armée française, qui était rangée, la droite à un ruisseau, le centre à Bergen, la gauche au village de Wilbel, sur la route de Francfort. Le 30 avril, avant le jour, le duc Ferdinand se mit en marche sur cinq colonnes. Il attaqua le centre au bourg de Bergen avec la plus grande intrépidité, dans le temps que le prince héré-

ditaire de Brunswick longeait avec la gauche le ruisseau, pour tourner la droite française. Ses forces étaient bien supérieures, mais la position de Bergen était inexpugnable : il fut repoussé, perdit 5 à 6,000 hommes, et regagna le soir son camp de Windeken. C'était la première fois de cette guerre que les armées françaises obtenaient enfin un succès de quelque importance. La sensation en fut vive dans toute la France; on vit dans Broglie un Turenne naissant : il fut fait maréchal de France. Cette bataille est son principal fait d'armes.

Cependant le maréchal de Contades était accouru de Paris à son quartier-général, avait fait lever ses cantonnements; et convaincu, par l'expérience de la campagne précédente, des inconvénients attachés à une double ligne d'opérations, il passa le Rhin et se réunit, à Giessen le 3 juin, à l'armée du Mein, par des mouvements en arrière et sur le terrain occupé par ses troupes. Il avait cent vingt-six bataillons et cent vingt-cinq escadrons. Le 8, il campa à Sachsenberg, le 10 à Corbach, le 13 sur la Dimel qu'il passa le 14. La réserve, sous les ordres du duc de Broglie, campa le 11 à Cassel et le 14 à Dieburg. De sa personne, il campa, le 4 juillet, à Bielefeld; le 6, il fit investir Munster par le lieutenant-général d'Ar-

mentières; le 8, il campa à Hervarden; le 10, le duc de Broglie s'empara, par un coup de main vigoureux, de la place forte de Minden et fit 1200 prisonniers. Le 14, toute l'armée campa sur la rive gauche du Weser, la droite à Minden et la gauche à Hartenhausen. Le lieutenant-général Saint-Germain cerna Hameln. Le duc Ferdinand, qui s'était mis en retraite aussitôt qu'il avait appris le mouvement du maréchal de Contades, campa le 12 juin à Soest, le 14 à Buren, le 30 à Marienfeld, et le 7 juillet à Osnabruck. La grande supériorité de forces de l'armée française lui était démontrée; cependant il se décida à donner une bataille. Il se porta à Stolzenau sur le Weser, y jeta un pont et fit mine de vouloir passer ce fleuve. Il prit pour centre de ses opérations la place forte de Nienbourg, et en arrière fit occuper Bremen. Le 17, il marcha en avant, remontant la rive gauche du Weser. Contades s'empressa de rappeler ses détachements, spécialement la réserve sous le duc de Broglie qu'il avait envoyé en Hanovre. Le 23 Munster ouvrit ses portes. Les 28, 29 et 30, les deux armées restèrent en présence. Le duc Ferdinand, trouvant la position des Français trop forte, détacha le prince héréditaire avec deux divisions, pour en inquiéter les derrières.

Le maréchal de Contades résolut d'en profiter pour livrer bataille, et fit ses dispositions dans la nuit du 31 au 1er août. Il chargea le duc de Broglie avec la droite d'attaquer et suivre vivement la gauche de l'ennemi appuyée au Weser : c'était de cette attaque qu'il attendait la victoire. Il plaça sa cavalerie entre sa droite et sa gauche. Ses troupes étaient pleines d'ardeur et de confiance. A la pointe du jour l'armée hanovrienne débouche sur huit colonnes. A six heures du matin elle était en bataille et parfaitement formée. Dès cinq heures, le duc de Broglie commença l'attaque, mais faiblement et la continua de même. La cavalerie du centre s'avança mal à propos, elle fut attaquée par une nombreuse artillerie et par une forte réserve d'infanterie : elle lâcha pied. Les deux ailes se trouvant isolées, l'ennemi passa entre elles, les français se tinrent pour battus; ils firent leur retraite et reprirent leur camp de Minden. Le maréchal de Contades, rentré dans ce camp, n'avait rien à redouter; cependant il l'évacua quand il apprit que le jour même de la bataille, le prince héréditaire avait battu à Kofeld, à quatre lieues sur ses derrières, le détachement que commandait le duc de Brissac. Dès le lendemain il passa le Weser sur les

ponts de Minden, et se retira sur Cassel par la rive droite. Peu de jours après la cour le rappela et confia au maréchal de Broglie le commandement de l'armée.

Le duc Ferdinand occupa tout le pays jusqu'à la Lahn, et fit assiéger Munster qui se rendit le 21 novembre. A cette époque, un détachement de treize bataillons qu'il envoya au roi de Prusse, le mit hors d'état de continuer une campagne active et d'entreprendre rien d'important : les deux armées entrèrent en quartiers-d'hiver. La cour de Versailles se divisa entre le parti de Contades et celui de Broglie; le ministère et le public se déclarèrent pour l'un ou l'autre parti. Le détail des fautes des généraux, des officiers et de l'armée, fut exposé à nu aux yeux de l'Europe étonnée, et accrut l'humiliation et le dépit des Français.

§ II.

Frédéric agit dans cette campagne avec cent quarante-un bataillons et deux cents escadrons; 130,000 hommes. Il eût contre lui l'armée autrichienne, cent dix-huit bataillons et cent quatre-vingt-dix escadrons; l'armée des Cercles, 15,000 hommes; et l'armée Russe de

70,000 hommes. Il lutta donc avec 130,000 hommes contre 180,000 : mais cette année, comme les précédentes, ces 180,000 hommes furent de nations différentes, sous des commandants indépendants, agissant isolément sur des points des frontières fort éloignés, et n'ayant aucun accord entre eux. Au commencement des hostilités les armées du roi étaient ainsi disposées : en Silésie, sous ses ordres immédiats, soixante-douze bataillons et cent huit escadrons, dont dix-huit bataillons et vingt escadrons sous le général Fouquet, dans la haute Silésie; en Saxe, le prince Henri, avec quarante trois bataillons et soixante escadrons; en Poméranie, le général Dohna, en observation devant les Suédois et les Russes, avec vingt-six bataillons et trente-cinq escadrons.

Le maréchal Daun, commandant l'armée autrichienne, campait sur la frontière de la Silésie avec ses principales forces. Le duc de Deux-Ponts, avec l'armée des Cercles et deux divisions autrichiennes, était en Bohème et en Saxe. Les Russes se préparaient à faire une campagne active, et paraissaient plus animés que dans les précédentes. D'après le plan concerté entre les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, leurs armées devaient se réunir

sur l'Oder et opérer en masse; mais l'armée russe ne pouvait y arriver qu'en juillet.

Pendant avril, mai, juin et juillet, les armées du roi occupèrent divers camps, et firent des manœuvres secondaires, sans rien entreprendre de sérieux. Il fit un détachement en Moravie, du côté d'Olmutz, pour enlever un magasin qui fut évacué à temps. Il en fit un autre sur Posen, pour détruire les approvisionnements qu'on y avait réunis pour les Russes, il réussit. De son côté, le prince Henri fit une excursion en Bohème, entama plusieurs colonnes ennemies, fit 1800 prisonniers et brûla trente mille barils de farine; mais il échoua dans tout ce qu'il tenta pour attirer l'armée des Cercles dans une affaire générale. Il se présenta inutilement devant plusieurs de ses camps, entre autres devant celui de Munchberg; toujours elle les évacua à son approche. Enfin, le 3 juin il détacha le général Hulsen avec dix bataillons et vingt escadrons pour renforcer, sur la droite de l'Oder, l'armée de Dohna.

Le 28 juin le maréchal Daun, ayant avis de l'approche des Russes, leva son camp de Schurtz et s'avança sur l'Oder, en suivant la Queiss, dans le but de favoriser le mouvement de Soltikof et de le renforcer du corps de Lau-

don de 15,000 hommes, la plupart cavalerie, et de celui de Haddick de 19,000 hommes. Le 13 juillet, il campa à Pribus, à mi-chemin de la Bohème à l'Oder. Le prince Henri campait à Bautzen et le roi à Schmotheiffen, près de Greifenberg. Le 24 juillet, le corps d'observation de Poméranie fut battu à Kay, par les Russes. Le roi prit alors le commandement de l'armée de Saxe, et le prince Henri celui de l'armée de Silésie.

§ III.

Le 10 avril le général Dohna avait quitté le blocus de Stralsund, en y laissant le général Kleist avec six bataillons et sept escadrons. Il s'était campé le 26 mai à Stargard, et le 12 juin à Landsberg, sur la Wartha. Dans ce temps le général Soltikof, qui commandait l'armée Russe, passa la Vistule à Thorn, le 12 mai, arriva à Posen dans les premiers jours de juin, et manœuvra pour couper à Dohna le chemin de la Silésie et s'approcher de l'Oder. Plusieurs fois dans sa marche il lui prêta le flanc; mais Dohna refusa d'en profiter. Le roi mécontent le remplaça par le général Wedel. Le 23 juillet Wedel attaqua Soltikof, près de Kay, pour s'opposer à sa jonction avec Lau-

don; il fut repoussé, perdit 6,000 hommes, repassa l'Oder et campa à Savada. La perte des Russes fut égale, le seul avantage qu'ils retirèrent de leur victoire fut d'occuper Crossen le 25, où ils furent joints le 3 août par Laudon. Le roi, après avoir recueilli à Sorau les débris de Wedel, se porta sur l'armée russe. Il repassa l'Oder dans la nuit du 10 au 11 août près de Riessen, y laissa neuf bataillons et sept escadrons pour la défense de ses ponts et bagages, et avec cinquante-trois bataillons et quatre-vingt-quinze escadrons, 40 à 45,000 hommes, il prit position, la droite à Lessow, la gauche à Bichofsée. L'armée russe ainsi renforcée du corps de Laudon, était en position sur la rive droite de l'Oder, près de Franfort; sa ligne de bataille parallèle au fleuve. Aussitôt que Soltikof eut connaissance de l'armée prussienne et de la position qu'elle venait de prendre, il changea son ordre de bataille; plaça sa droite à l'Oder, à cent toises de Francfort, et sa gauche à Muhlberg, qu'il couvrit de retranchements. Le 13, à la pointe du jour, le roi se mit en mouvement, marchant par lignes et par le flanc gauche; il fut arrêté par des marais et des chemins impraticables. Ayant reconnu la nouvelle position de l'ennemi, il fit attaquer la hauteur de Kleitsberg par sa

gauche et son centre, s'en empara, fit grand nombre de prisonniers et prit soixante-dix pièces de canon. Les Russes se retirèrent derrière le Kuhgrund et s'y retranchèrent. Laudon y accourut ; toute l'artillerie de leur droite fut rassemblée sur ce point, leur dernier rempart. Le roi fit de vains efforts pour forcer le passage du ravin, il y perdit l'élite de ses troupes. Le fameux Seidlitz fit une charge à contre-temps en tournant les étangs ; il y fut blessé, sa cavalerie ramenée en désordre, et la bataille perdue. Le roi eut la moitié de ses troupes hors de combat, tués, blessés ou prisonniers; il laissa cent soixante-cinq pièces de canon au pouvoir du vainqueur : la perte des Russes fut égale, il est vrai, mais ils étaient beaucoup plus nombreux, elle fut moins sensible pour eux. Les neuf bataillons laissés à Riessen, qui s'étaient emparés de Francfort, l'évacuèrent le soir même, lorsque l'armée repassa l'Oder et rompit ses ponts. Le 16 elle campa à Madlitz; le 18 elle prit position à Fustenwald pour couvrir la capitale, et le roi appela à lui le corps de Kleist qui était en Poméranie. L'Arsenal de Berlin répara ses pertes en matériel d'artillerie; en peu de jours son armée fut portée à 30,000

hommes. Le général Russe passa l'Oder le 16 et fut joint par le corps d'Haddick.

§ IV.

Pendant que la principale armée prussienne marchait contre les Russes, la Saxe était abandonnée aux seules garnisons de Dresde, de Leipsick, de Wittemberg et de Torgau. Elle fut envahie par l'armée des Cercles, commandée par le duc de Deux-Ponts, qui s'empara le 6 août de Leipsick, le 8 de Torgau. Le colonel prussien Wolfersdorf, commandant cette place, l'évacua après une vigoureuse résistance et se retira sur Potsdam. Le 20, Wittemberg ouvrit ses portes; la garnison se retira également sur Potsdam. Le 28, le général Maquire, détaché avec 15,000 hommes de la grande armée de Daun, pour renforcer le duc de Deux-Ponts, attaqua le faubourg de Dresde, au moment même où ce prince entrait à Meissen; il fut repoussé. Le comte Schmettau, gouverneur de cette place, avait les moyens de la défendre, et il est probable qu'il l'eût conservée à la Prusse; mais dans les premiers moments de consternation des désastres de Kunersdorf, le roi lui avait écrit de ne compter sur au-

cun secours, de ne songer qu'à ménager ses troupes et à lui ramener, par une bonne capitulation, le trésor de vingt millions qu'il avait sous sa garde, et qui lui était si important dans la crise du moment. Le 3 septembre il capitula et sortit de la place. Cependant, le 21 août, le général Wunsch partit de Potsdam avec un petit corps de neuf bataillons et huit escadrons qu'il avait ordre de mener au comte Schmettau. Les 27 et 31, il s'empara de Wittemberg et de Torgau, où il fut obligé de séjourner trois jours pour attendre l'artillerie qui lui arriva de Magdebourg le 2 septembre. Le 3, il partit et continua sa marche, et campa le 4 à Grosen-Hayn; mais il y apprit que la capitulation de Dresde était signée, que la place était rendue. Wunsch, au désespoir, se vengea sur le corps de Maquire qu'il défit entièrement et retourna à Torgau. Frédéric perdit Dresde pour toujours.

Aussitôt que Daun eut connaissance de la victoire de Kunersdorf, il marcha sur Triebel pour se rapprocher des Russes. La position du roi était critique; mais ceux-ci se plaignirent amèrement d'avoir gagné deux batailles sanglantes, perdu la moitié de leur armée, tandis que les Autrichiens, pour qui on se battait, n'avaient point encore tiré l'épée.

D'un autre côté, le prince Henri se mit en marche le 18 août dès qu'il apprit la perte de la bataille, pour mener au roi les 50,000 hommes qu'il avait en Silésie. Il campa le 29 à Sagan, sur la ligne de communication de Daun, qui se retira aussitôt derrière la Neiss, d'où, après la prise de Dresde, il se porta en Saxe, et le 13 septembre à Bautzen. Soltikof, mécontent de cette marche divergeante, se dirigea de son côté sur l'Oder. Le 17, le roi suivit Daun, se porta à Cotbus, le prince Henri à Gorlitz : ses deux armées séparaient ainsi les armées autrichiennes de l'armée russe. Le roi ayant appris à Cotbus que Soltikof voulait faire le siége de Glogau, il marcha pour l'attaquer, fit diverses manœuvres qui l'occupèrent tout septembre et partie d'octobre, et empêcha les Russes d'effectuer leur projet. Le 24 octobre, ils se retirèrent sur la Vistule; mais le roi tomba malade, se fit transporter à Glogau et disloqua son armée. Il envoya le général Hulsen, avec dix-neuf bataillons et trente escadrons, au prince Henri; chargea le comte Schmettau, avec neuf bataillons et vingt escadrons, d'observer Laudon, et envoya des renforts à Fouquet en Silésie.

Le prince Henri s'était porté, le 4 octobre, à Strehlen et avait fait sa jonction avec le corps

du général Finck, ce qui lui avait complété soixante-neuf bataillons et cent trois escadrons, avec lesquels il contenait l'armée autrichienne, forte de soixante-quatorze bataillons et soixante-seize escadrons, qui était en Saxe appuyée sur Dresde. Le conseil aulique ordonna à Daun de l'attaquer; mais, selon son ordinaire, ce général se perdit en marches, manœuvres et contre-manœuvres : il voulut, par un mouvement combiné avec l'armée des cercles, investir Torgau où le prince Henri avait pris position. Il échoua et se retira sur Dresde, lorsqu'il apprit le départ de l'armée russe et la marche du détachement considérable qu'amenait à Torgau le général Hulsen. L'armée prussienne suivit son mouvement. Sur ces entrefaites, le roi prit le commandement de son armée sous Dresde. Le 14 au matin, Daun ayant levé son camp de Wilsdruff, il en conjectura qu'il allait prendre ses quartiers-d'hiver en Bohème, et ordonna au général Finck de se porter à Maxen avec dix-huit bataillons et trente-cinq escadrons (18,000 hommes), et de lui couper les défilés de la Bohème. Finck coucha le 16 à Dippodiswald, le 17 à Maxen. Le mouvement d'un corps aussi considérable inquiéta le général autrichien ; il prit position à Plauen sous Dresde, plaça le corps du général Sincère sur

les hauteurs de Rainchen et fit prendre position à l'armée des Cercles au village de Giesbuhel. Le roi campa, le 18, sur Wilsdruff: ce même jour, Daun porta à 30,000 hommes le corps du général Sincère. Le 19, ce général marcha sur Dippodiswald; le 20, il cernait entièrement le général Finck. Après un combat très-vif, il le força à capituler. Le général Wunsch avait réussi dans la nuit du 21 à se faire jour avec sa cavalerie, mais, compris dans la capitulation, il fut obligé de revenir. Les Prussiens eurent 3,000 hommes tués ou blessés, 14,000 hommes posèrent les armes, drapeaux, canons, tout fut pris. Finck fut depuis traduit à un conseil de guerre, cassé de toutes ses dignités militaires et condamné à deux ans de prison. Quelques jours après, l'armée autrichienne surprit trois bataillons près de Meissen. Après ces glorieux exploits, elle prit ses quartiers d'hiver autour de Dresde : l'armée des Cercles eut les siens en Franconie. Le roi se cantonna, à cheval sur l'Elbe, vis à vis de l'armée autrichienne; il fit construire des barraques de planches.

§ V.

16e *Observation.* — 1° Le plan du maréchal de Contades, dans cette campagne, était bon

et conforme à tous les principes de la guerre qu'il paraît que cet officier-général avait entrevus. Cependant il échoua avec 100,000 hommes d'excellentes troupes contre 70,000 hommes de contingents; parce qu'il était sans énergie, qu'il n'y avait aucun accord entre les généraux et que son quartier-général était, comme la cour de Versailles, en proie aux plus petites intrigues.

2°. Il offrit la bataille après l'avoir refusée, il en détermina le moment; cependant il combattit sans s'être fait rejoindre par tous ses détachements. Il devait lever tous les siéges et attaquer avec toutes ses forces réunies le duc Ferdinand, qui avait fait la faute de s'affaiblir de deux divisions. Cette simple combinaison lui eût probablement donné la victoire.

3° Il fatigua ses troupes toute la nuit du 31 juillet et une partie de la matinée du premier août, pour prendre sa ligne de bataille, ce que de nos jours des armées doubles et triples font en deux heures avec tant de rapidité.

4° Puisqu'il faisait sa principale attaque avec sa droite, il devait la diriger en personne et y employer le double de troupes et ne pas la confier au duc de Broglie, dont il connaissait le caractère.

5° Il se tint le jour de la bataille aux dispo-

sitions qu'il avait faites la veille dans un ordre du jour de cinq à six pages, ce qui est le cachet de la médiocrité. L'armée une fois rangée en bataille, le général en chef doit, à la pointe du jour, reconnaître la position de l'ennemi, ses mouvements de la nuit, et sur ces données, former son plan, expédier ses ordres, diriger ses colonnes.

6° A la pointe du jour, le duc de Broglie, chargé de l'attaque décisive, prétendit que l'ordre qui lui avait été expédié la veille n'était pas exécutable, que l'ennemi s'était renforcé: il engagea une légère canonnade, se rendit auprès du maréchal de Contades, et les heures s'écoulèrent en vaines discussions, ce qui donna le temps au duc Ferdinand de renforcer réellement sa gauche, qui eût été écrasée si le duc de Broglie avait sincèrement exécuté son ordre. Ce général fut coupable, il était mal disposé et jaloux de son chef.

7° La position de la cavalerie française au centre de la bataille, sans avoir d'artillerie, était vicieuse, puisque la cavalerie ne rend pas de feu et ne peut se battre qu'à l'arme blanche; aussi l'artillerie et l'infanterie ennemie purent-elles la canonner et la fusiller tout à leur aise sans qu'elle pût rien répondre. Depuis la création de l'artillerie à cheval, la cavalerie a aussi

ses batteries; l'artillerie est plus nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie même, soit qu'elle attaque, soit qu'elle reste en position, soit qu'elle se rallie.

8° Ni les succès de l'ennemi, ni les pertes qu'avait éprouvées l'armée française, n'étaient de nature à obliger le maréchal de Contades à évacuer son camp de Minden. Si le duc Ferdinand eût voulu forcer ce camp, il eût été repoussé.

9° L'échec éprouvé par le duc de Brissac n'était pas non plus de nature à influer sur la position de l'armée. Le maréchal de Contades pouvait renforcer ce détachement par les corps employés aux divers siéges. Il perdit la tête, quitta son camp, repassa le Weser et se retira en toute hâte. A force de disserter, de faire de l'esprit, de tenir des conseils, il arrivait aux armées françaises de ce temps ce qui est arrivé dans tous les siècles en suivant une pareille marche; c'est de finir par prendre le plus mauvais parti, qui presque toujours à la guerre est le plus pusillanime, ou, si l'on veut, le plus prudent. La vraie sagesse pour un général est dans une détermination énergique.

10° Au commencement d'une campagne, il faut bien méditer si l'on doit ou non s'avancer, mais quand on a effectué l'offensive, il

faut la soutenir jusqu'à la dernière extrémité. Car indépendamment de l'honneur des armes et du moral de l'armée, que l'on perd dans une retraite, du courage que l'on donne à son ennemi, les retraites sont plus désastreuses, coûtent plus d'hommes et de matériel que les affaires les plus sanglantes, avec cette différence que, dans une bataille, l'ennemi perd à peu près autant que vous, tandis que dans une retraite vous perdez sans qu'il perde. Avec le nombre d'hommes qu'a coûtés à la France la retraite sur la Lahn, le maréchal de Contades eût pu suffire à une seconde bataille au camp de Minden, à une autre sur la rive droite du Weser, avant d'entrer en retraite; il aurait eu de nouvelles chances de succès et il aurait fait partager ses pertes à l'armée ennemie.

17^e^ *Observation.* — Le duc Ferdinand fit un détachement considérable avant la bataille de Minden; ce fut une faute qui devait la lui faire perdre; mais comme il a été victorieux, malgré cette faute, on ne lui en a pas tenu compte. On a prétendu au contraire qu'il s'était affaibli pour se rendre plus fort. Cette flatterie est ingénieuse; mais elle est fausse et les mêmes flatteurs l'eussent relevée avec amertume, avec raison, s'il eût perdu la bataille.

Règle générale : *Quand vous voulez livrer*

une bataille, rassemblez toutes vos forces, n'en négligez aucune ; un bataillon quelquefois décide d'une journée.

18^e^ *Observation.* — 1° Pendant les mois d'avril, mai, juin et juillet, les Russes étaient à cent lieues du champ d'opération. Les armées du roi auraient pu entamer le maréchal Daun, le contraindre à une bataille et le mettre hors d'état de rien entreprendre le reste de la campagne. Le roi ne fit rien.

2° Pendant le mois de juillet et partie d'août, Daun a manœuvré en Silésie, dans le temps que les Russes étaient encore loin sur la droite de l'Oder. Les armées prussiennes étaient entre eux ; Frédéric n'a pas su profiter de cet avantage et engager Daun, en l'attaquant avec ses deux armées par un mouvement combiné.

3° Il avait trop peu de monde à la bataille de Kunersdorf; qui l'empêchait d'appeler à lui une vingtaine de mille hommes des 50,000 du prince Henri ? ils l'eussent joint la veille de la bataille et seraient repartis le lendemain de la victoire.

4° Cependant, quoiqu'il fut fort inférieur à l'armée russe renforcée du corps de Laudon, il laissa neuf bataillons à la garde de son pont et les fit marcher pendant la bataille sur Francfort; ils ne servirent de rien. De pareils déta-

chements sont proscrits par les règles de la guerre.

19^e^ *Observation.* — 1° Le mouvement du corps de Finck sur Maxen, qui a eu une issue si fâcheuse pour le roi, était sans but. Que prétendait-il? Obliger Daun à activer sa retraite en Bohême, en menaçant ses communications par Peterswald? Mais rien ne devait lui faire penser que Daun voulût aller en Bohême. Il était maître de Dresde; s'il eût évacué la Saxe, il eût exposé cette place importante. Il n'avait d'ailleurs éprouvé aucun échec dans la campagne; son armée était nombreuse : le roi, au contraire, avait été battu par les Russes; il avait perdu Dresde. Qui pouvait donc le porter à penser que Daun voulût évacuer la Saxe? Mais, même dans ce cas, celui-ci n'était-il pas maître de la rive droite de l'Elbe, pour se retirer en Bohême, s'il le jugeait convenable? L'échec de Maxen est le plus considérable qu'ait essuyé ce grand capitaine, et c'est la faute la moins pardonnable qu'il ait faite : plus on connaît les localités, plus on réfléchit sur la situation des deux armées, et plus l'on sent que ce mouvement ne pouvait conduire qu'à une catastrophe : le général Finck a été jeté avec 18,000 hommes au milieu de toute l'armée autrichienne, étant séparé du gros de son armée

par plusieurs marches, dans un pays de montagnes et de défilés. Les mémoires du temps disent qu'avant d'exécuter son ordre, il en représenta le danger au roi, mais que ce prince ne voulut pas l'écouter.

2° Ici se présente une question de la plus haute importance. Les lois de la guerre, les principes de la guerre autorisent-ils un général à ordonner à ses soldats de poser les armes, de les rendre à leurs ennemis, et à constituer tout un corps prisonnier de guerre? Cette question ne fait pas un doute pour la garnison d'une place de guerre : mais le gouverneur d'une place est dans une catégorie à part. Les lois de toutes les nations l'autorisent à poser les armes lorsqu'il manque de vivres, que les défenses de sa place sont ruinées et qu'il a soutenu plusieurs assauts. En effet, une place est une machine de guerre qui forme un tout, qui a un rôle, une destination prescrite, déterminée et connue. Un petit nombre d'hommes, protégé par cette fortification, se défend, arrête l'ennemi et conserve le dépôt qui lui est confié contre les attaques d'un grand nombre d'hommes; mais lorsque ces fortifications sont détruites, qu'elles n'offrent plus de protection à la garnison, il est juste, raisonnable d'autoriser le commandant à faire ce qu'il juge le plus

propre à l'intérêt de sa troupe. Une conduite contraire serait sans but et aurait en outre l'inconvénient d'exposer la population de toute une cité, vieillards, femmes et enfants. Au moment où une place est investie, le prince et le général en chef, chargés de la défense de cette frontière, savent que cette place ne peut protéger la garnison et arrêter l'ennemi qu'un certain temps, et que, ce temps écoulé, les défenses détruites, la garnison posera les armes. Tous les peuples civilisés ont été d'accord sur cet objet, et il n'y a jamais eu de discussion que sur le plus ou le moins de défense qu'a faite un gouverneur avant de capituler. Il est vrai qu'il est des généraux, Villars est de ce nombre, qui pensent qu'un gouverneur ne doit jamais se rendre, mais à la dernière extrémité faire sauter les fortifications, et se faire jour de nuit au travers de l'armée assiégeante; ou, dans le cas que la première de ces deux choses ne soit pas faisable, sortir du moins avec sa garnison et sauver ses hommes. Les gouverneurs qui ont adopté ce parti ont rejoint leur armée avec les trois quarts de leur garnison.

3° De ce que les lois et la pratique de toutes les nations ont autorisé spécialement les commandants des places fortes à rendre leurs armes en stipulant leur intérêt, et qu'elles n'ont ja-

mais autorisé aucun général à faire poser les armes à ses soldats dans un autre cas, on peut avancer qu'aucun prince, aucune république, aucune loi militaire ne les y a autorisés. Le souverain ou la patrie commandent à l'officier inférieur et aux soldats l'obéissance envers leur général et leurs supérieurs, pour tout ce qui est conforme au bien ou à l'honneur du service. Les armes sont remises au soldat avec le serment militaire de les défendre jusqu'à la mort. Un général a reçu des ordres et des instructions pour employer ses troupes à la défense de la patrie : comment peut-il avoir l'autorité d'ordonner à ses soldats de livrer leurs armes et de recevoir des chaînes ?

4° Il n'est presque pas de batailles où quelques compagnies de voltigeurs ou de grenadiers, souvent quelques bataillons ne soient momentanément cernés dans des maisons, des cimetières, dans des bois. Le capitaine ou le chef de bataillon, qui, une fois le fait constaté qu'il est cerné, ferait sa capitulation, trahirait son prince ou son honneur. Il n'est presque pas de batailles où la conduite tenue dans des circonstances analogues n'ait décidé de la victoire. Or, un lieutenant-général est à une armée, ce qu'un chef de bataillon est à une division. Les capitulations faites par des corps

cernés, soit pendant une bataille, soit pendant une campagne active, sont un contrat, dont toutes les clauses avantageuses sont en faveur des individus qui contractent et dont toutes les clauses onéreuses sont pour le prince et les autres soldats de l'armée. Se soustraire au péril pour rendre la position de ses camarades plus dangereuse, est évidemment une lâcheté. Un soldat qui dirait à un commandant de cavalerie : « Voilà mon fusil, laissez-moi m'en aller dans mon village, » serait un déserteur en préence de l'ennemi, les lois le condamneraient à mort. Que fait autre chose le général de division, le chef de bataillon, le capitaine qui dit : « Laissez-moi m'en aller chez moi, ou recevez-moi chez vous et je vous donne mes armes ? » Il n'est qu'une manière honorable d'être fait prisonnier de guerre, c'est d'être pris isolément les armes à la main et lorsque l'on ne peut plus s'en servir. C'est ainsi que furent pris François I^er^, le roi Jean et tant de braves de toutes les nations. Dans cette manière de rendre les armes, il n'y a pas de condition, il ne saurait y en avoir avec l'honneur ; c'est la vie que l'on reçoit, parce que l'on est dans l'impuissance de l'ôter à son ennemi, qui vous la donne à charge de représaille, parce qu'ainsi le veut le droit des gens.

5° Les dangers d'autoriser les officiers et les généraux à poser les armes, en vertu d'une capitulation particulière, dans une autre position que celle où ils forment la garnison d'une place forte, sont incontestables. C'est détruire l'esprit militaire d'une nation, en affaiblir l'honneur, que d'ouvrir cette porte aux lâches, aux hommes timides, ou même aux braves égarés. Si les lois militaires prononçaient des peines inflictives et infamantes contre les généraux, officiers et soldats qui posent leurs armes en vertu d'une capitulation, cet expédient ne se présenterait jamais à l'esprit des militaires pour sortir d'un pas fâcheux; il ne leur resterait de ressource que dans la valeur ou l'obstination, et que de choses ne leur a-t-on pas vu faire!

6° Si les 28 bataillons, troupes d'élite, qui posèrent les armes à Hochstet, eussent été convaincus qu'ils entachaient leurs noms, flétrissaient leurs familles, encouraient la peine d'être décimés, ils se fussent battus; et si leur obstination n'eût pas fait changer les destins de la journée, ils eussent certainement regagné l'aile gauche et fait leur retraite. Si l'infanterie bavaroise, qui avait défendu avec gloire le village de Allerheim à la bataille de Nordlingen, et avait repoussé les attaques du grand

Condé, n'eût pu capituler avec Turenne, qu'en attirant sur elle le déshonneur et le châtiment d'être décimée, elle n'eût pas même songé à quitter sa position; une heure plus tard elle eût reconnu qu'elle n'était pas coupée de Jean-de-Vert, les Bavarois auraient eu le champ de bataille et la victoire; Condé eût ramené peu d'hommes de son armée en-deçà du Rhin.

7° Mais que doit donc faire un général qui est cerné par des forces supérieures? Nous ne saurions faire d'autre réponse que celle du vieil Horace. Dans une situation extraordinaire il faut une résolution extraordinaire; plus la résistance sera opiniâtre et plus on aura de chances d'être secouru ou de percer. Que de choses qui paraissaient impossibles ont été faites par des hommes résolus, n'ayant plus d'autres ressources que la mort!! Plus vous ferez de résistance, plus vous tuerez de monde à l'ennemi, et moins il en aura le jour même ou le lendemain, pour se porter contre les autres corps de l'armée. Cette question ne nous paraît pas susceptible d'une autre solution, sans perdre l'esprit militaire d'une nation et s'exposer aux plus grands malheurs.

8° La législation doit-elle autoriser un général, cerné loin de son armée par des forces très-supérieures, et lorsqu'il a soutenu un com-

bat opiniâtre, à disloquer son armée la nuit en confiant à chaque individu son propre salut, en indiquant le point de ralliement plus ou moins éloigné? Cette question peut être douteuse; mais toutefois il n'est pas douteux qu'un général qui prendrait un tel parti dans une situation désespérée, sauverait les trois quarts de son monde, et ce qui est plus précieux que les hommes, il se sauverait du déshonneur de remettre ses armes et ses drapeaux par le résultat d'un contrat qui stipule des avantages pour les individus, au détriment de l'armée et de la patrie.

9° Dans la capitulation de Maxen, il y a une circonstance fort singulière. Le général Wunch, avec la cavalerie, s'était, à la pointe du jour, ouvert le passage. Une des conditions de la capitulation fut qu'il reviendrait au camp poser ses armes. Ce général eut la simplicité d'obéir à l'ordre que lui donna le général Finck; ce fut un mal-entendu de l'obéissance militaire. Un général au pouvoir de l'ennemi n'a plus d'ordres à donner, celui qui lui obéit est criminel. On ne peut pas s'empêcher de dire ici que, puisque Wunch avec un gros corps de cavalerie avait percé, l'infanterie pouvait percer aussi; car dans un pays de montagnes comme

Maxen, elle avait plus de facilité de s'échapper la nuit que la cavalerie.

Les Romains désavouèrent la capitulation faite avec les Samnites; ils refusèrent d'échanger les prisonniers, de les racheter. Ce peuple avait l'instinct de tout ce qui est grand : ce n'est pas sans raison qu'il a conquis le monde.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE 1760.

Opérations des armées française et hanovrienne; combat de Corbach (8 juillet); combat d'Amenebourg (16 juillet); combat d'Oldendorf (31 juillet); combat de Clostercamp (15 octobre). — Opérations en Saxe et en Silésie, pendant avril, mai, juin et juillet; capitulation du camp de Landshut (23 juin); prise de Glatz (25 juillet). — Opérations en Saxe et en Silésie, pendant août, septembre et octobre; bataille de Liegnitz (15 août). — Opérations des Russes; occupation de Berlin (3 octobre). Opérations en Saxe pendant l'arrière-saison; bataille de Torgau (4 novembre). — Observations.

§ Ier.

La grande armée française, forte de 90,000 hommes, hiverna sur le Mein, sous les ordres

du maréchal duc de Broglie, et celle du comte de Saint-Germain, forte de 30,000 hommes, sur le bas Rhin; l'armée du duc Ferdinand, qui leur était opposée, était de 70,000 hommes. Le 16 juin, le comte de Saint-Germain passa sur la rive droite du Rhin et se porta à Dortmund, le duc de Broglie à Hombourg et à Neustadt. Les deux armées françaises firent leur jonction le 8 juillet, aux environs de Fritzlar. Le prince héréditaire de Brunswick attaqua, près de Corbach, le comte de Saint-Germain qu'il croyait seul; mais ce corps fut soutenu par six brigades de l'armée du maréchal de Broglie; le prince héréditaire fut battu et perdit quinze pièces de canon. Le 16 juillet il prit sa revanche au combat d'Amenebourg. Il surprit la brigade française de Glaubitz, à la laquelle il fit 2,800 prisonniers. Le 30 juillet, le duc de Broglie porta son quartier-général à Cassel. Saint-Germain fut remplacé par le général Dumuy. Le duc Ferdinand profita de ce que le corps de ce général se trouvait à deux marches de Cassel, sur la gauche du Weser et hors de portée d'être soutenu par la grande armée, pour le battre. Au combat d'Oldendorf, Dumuy perdit douze pièces de canon et 4,000 hommes. Le mois d'août se passa en observation. En septembre le comte de Broglie occupa Gæt-

tingen qu'il fit fortifier. Le duc Ferdinand campa derrière la Dimel; d'où il envoya, sur la rive gauche du Rhin, 15,000 hommes sous le prince héréditaire; ce détachement arriva à Wesel le 3 octobre, passa le Rhin et se porta sur Clèves; le lieutenant-général de Castries, chargé du commandement de ce pays, réunit 20,000 hommes et marcha à sa rencontre. Le 15 octobre il campa derrière le canal d'Eugène à Closter-camp, où il fut attaqué par le prince héréditaire qu'il battit. La perte de part et d'autre fut de 2,000 hommes. C'est à ce combat que le chevalier d'Assas signala son dévouement: *A moi, Auvergne, voilà les ennemis.* Les ponts de Rées, sur le Rhin, furent emportés par les hautes eaux. Si M. de Castries eût poussé sa victoire, le prince héréditaire était perdu; mais il s'en laissa imposer, et le 18 ce prince repassa le fleuve. Les armées prirent leurs quartiers d'hiver. La Hesse, Gœttingen et une partie de la Westphalie, servirent aux cantonnements de l'armée française.

§ II.

Les pertes du roi, dans les campagnes précédentes, avaient détruit l'élite de ses troupes. La population de ses états s'épuisait, son ar-

mée fut affaiblie. Cette campagne, elle comptait à peine 100,000 hommes; cependant il en forma trois armées; une, sous ses ordres immédiats, hiverna en Saxe, la droite à Freyberg, le centre à Wilsdruff, la gauche à Meissen, ayant un corps détaché sur Gorlitz; une qui, commandée par le prince Henri, fut cantonnée en Silésie, sur le Bober, et dans les marches sur l'Oder; et une, la moins forte de toutes, qui, sous les ordres de Fouquet, occupa le camp de Landshut. Il plaça en outre de bonnes garnisons dans les dix places de la Silésie, ainsi que dans Colberg, Custrin, Stettin, Spandau et Magdebourg. Les cours de Vienne et de Russie firent des efforts extraordinaires, leurs armées furent plus considérables que jamais. Laudon, avec 50,000 hommes, commanda en Silésie. Daun, avec 80,000 hommes, compris l'armée des cercles, campa sous Dresde, et 60,000 Russes, sous les ordres de Soltikof, se portèrent sur l'Oder.

Le 31 mai, Laudon, de Frankenstein, menaça le camp de Landshut que Fouquet évacua pour se porter sur Schweidnitz et Breslau. Le 7 juin il bloqua Glatz; mais Fouquet ayant reçu l'ordre du roi de revenir à Landshut, et s'y étant porté le 17 juin avec seize bataillons et quatorze escadrons, Laudon le cerna, le

21, avec cinquante-deux bataillons et soixante-quinze escadrons. Le 23, après un combat très-vif, il le rejeta sur le Galgenberg et l'obligea à poser les armes. Le roi perdit ainsi 10,000 officiers et soldats. La perte de Laudon fut de 3,000 hommes tués ou blessés.

En Saxe, le roi fit des marches et des contre-marches pendant une partie de mai et tout juin. Le 12 juillet, après être parvenu à éloigner Daun de Dresde, il cerna cette ville qui avait 15,000 hommes de garnison; le 18, il la bombarda, mais Daun accourut de Gorlitz à Bautzen et Bischofswerda, et fit lever le siége sur la rive droite; le 29 le roi le leva également sur la rive gauche, et le 31 il campa à Meissen.

En Silésie, Laudon, après son beau combat de Landshut, assiégea Glatz; il tira son équipage de siége, d'Olmutz; le 25 juillet la place capitula. Cette conquête prématurée fut attribuée aux intelligences qu'il avait dans la ville avec les catholiques. Après ce succès important, il cerna Breslau, le 31 juillet.

§ III.

Le roi ayant appris la prise de Glatz, accourut en Silésie avec soixante quatre bataillons

et cent neuf escadrons, laissant le général Hulsen en Saxe avec dix-neuf bataillons et vingt escadrons; il marcha par Konigsbruk, Sagan et Buntzlau, où il arriva le 7 août. Daun suivit paralèllement son mouvement par Bautzen, Reichembach et Schmotheiffen, et se réunit avec Laudon qui campa à Striegau. Le roi avait fait quarante lieues en cinq jours; il voulait se réunir au prince Henri sous Breslau; il arriva le 9 à Liegnitz. Daun, Laudon et Lascy bordèrent la rive droite de la Katzbach et interceptèrent ses communications avec Breslau et Schweidnitz. Il manœuvra d'abord pour les rouvrir avec Schweidnitz; ayant échoué, il tenta de les rétablir avec Landshut, il échoua également. Sa position devenait critique; il n'avait plus de pain, il était environné par des forces triples des siennes; il renonça à son projet de se porter sur Breslau, et le 14 août, au soir, il partit de Liegnitz, marchant sur Glogau pour faire des vivres et s'appuyer de cette forteresse.

Cependant Daun avait résolu ce même jour de lui livrer bataille et ordonné à Laudon de passer la Katzbach, pendant la nuit du 14 au 15, pour s'emparer des hauteurs de Liegnitz sur la gauche de cette rivière, dans le temps que lui marcherait sur Liegnitz, mettant ainsi l'ar-

mée prussienne entre deux feux. A trois heures du matin, le roi, étant arrivé sur les hauteurs de Pfaffendorf, allait prendre position, lorsque les grand'gardes furent attaquées par Laudon, qui, croyant n'avoir à faire qu'à des parcs et embarras, les aborda vivement. Frédéric n'engagea que sa droite formant sa première ligne ; cependant à cinq heures la victoire était décidée et Laudon avait été jeté dans la Katzbach, ayant perdu 10,000 hommes, dont 6,000 prisonniers et quatre-vingt-six pièces de canon. Daun arriva à Liégnitz, à cinq heures du matin, à deux lieues du champ de bataille; il n'entendit pas de canonnade. Lorsqu'il apprit la défaite de Laudon, il fit une demi-marche en arrière. Cet évènement aussi heureux qu'inattendu ouvrit au roi le chemin de Breslau; il passa la Katzbach à Parchwitz, se rendit à Neumark, et opéra sa réunion avec l'armée du prince Henri. Daun occupa le camp de Hohenposeritz. Les armées manœuvrèrent de part et d'autre pendant l'arrière-saison, sans qu'il se passât rien d'important jusqu'au moment où elles retournèrent en Saxe.

§ IV.

L'armée russe, commandée par Soltikof, arriva sur la Vistule dans les premiers jours de

juin, et le 17 juillet à Posen. Le prince Henri avec soixante-six bataillons et quatre-vingt-dix-sept escadrons, passa l'Oder et la Wartha pour observer son mouvement. Soltikof, après diverses manœuvres, se décida à se porter sur le haut Oder pour faire sa jonction sous Breslau avec Laudon. Le prince Henri le prévint : il repassa à Glogau sur la rive gauche de l'Oder, et marcha sur Breslau, dont à son approche Laudon leva le siége et quitta les bords de l'Oder. Le prince Henri repassa alors ce fleuve sur les ponts de Breslau et prit position sur la rive droite, faisant mine d'attaquer Soltikof qui, ayant manqué son coup, rétrograda, et après beaucoup d'hésitation, diverses marches et contre-marches, se détermina enfin à se porter sur Berlin, où son avant-garde entra le 3 octobre et son principal corps le 9; il fut joint par le corps léger autrichien du général Lascy; mais il évacua cette capitale dans la crainte d'être tourné par l'armée du roi qui s'en approchait.

§ V.

Le duc de Deux-Ponts profita du mouvement du roi sur Liegnitz pour s'emparer de Torgau et chasser le général Hulsen de toute la Saxe,

où il ne restait plus que Wittemberg aux Prussiens; après quoi, il alla prendre ses quartiers d'hiver dans l'empire. Aussitôt que le roi apprit que la Marche était envahie et que Hulsen était chassé de Saxe, il partit de Silésie après avoir jeté six bataillons dans Breslau. Il campa le 7 octobre sous Schweidnitz, le 11 à Sagan, le 14 à Guben, le 16 à Liberose, le 23 à Wittemberg. Daun le suivit et arriva le 10 à Lowenberg, le 16 à Mikel sur la Sprée, le 22 vis à vis Torgau, le 29, il reprit son camp de Torgau. Tous les efforts qu'il fit pour rappeler à lui l'armée des cercles furent infructueux. Les Russes étaient toujours sur l'Oder, leur inclination les portait à aller hiverner au-delà de la Vistule; mais ils promirent de prendre leurs quartiers d'hiver sur l'Oder, si les Autrichiens prenaient les leurs à Torgau. On croit que c'est ce qui décida le roi à attaquer Daun, le 3 novembre, dans les fortes positions qu'il occupait.

L'armée autrichienne était de soixante-quatre bataillons et cent quarante-un escadrons; elle était campée à gauche de Torgau: la droite à Siptitz, ayant devant elle un grand étang et le Rhorgraben, ruisseau marécageux. Le roi s'approcha de Torgau par la chaussée de Leipsick, avec soixante-huit bataillons et cent-vingt escadrons; il trouva la position de l'ennemi

formidable; il projeta d'en tourner la droite pour attaquer à revers: il divisa son armée en deux corps, il ordonna à Ziethen, avec vingt-deux bataillons et cinquante-deux escadrons, de se présenter devant la ligne de Daun sur les bords du grand étang, menaçant de passer le Rhorgraben, et avec les deux autres tiers de son armée il traversa la forêt de Dommitsch, où il culbuta les grand'gardes autrichiennes qui prévinrent de sa marche. Daun comprit qu'il allait être attaqué à revers; il changea de front par une contre-marche, porta sa droite vers Zima près de Torgau, et sa gauche du côté de Siptitz.

A une heure après midi, le roi déboucha de la forêt; mais seulement avec dix bataillons de grenadiers, quelques escadrons et une batterie de vingt pièces de canon. Au même moment Ziethen se déploya, la droite appuyée à l'étang; il fut accueilli par une vive canonnade de la deuxième ligne autrichienne qui fit face en arrière. Le bruit de cette canonnade alarma le roi; il craignit que Ziethen ne fût écrasé; il prit la résolution de ranger ses dix bataillons de grenadiers sur deux lignes, et sous la protection de ses vingt pièces, d'attaquer la ligne ennemie. Les dix bataillons et les vingt pièces disparurent en un instant sous le feu de toute

la ligne de Daun et la mitraille de deux cents pièces. Les brigades des deuxième et troisième lignes donnèrent à mesure qu'elles débouchèrent de la forêt, elles éprouvèrent le même sort. Le duc de Holstein avec sa cavalerie rétablit le combat par une charge brillante; mais le roi n'en fut pas moins obligé de battre en retraite, et d'abandonner le champ de bataille. Ziethen entendant le feu s'éloigner en conclut que le roi avait été battu; il marcha par sa gauche pour tâcher de le joindre, il parvint à gagner le village de Siptitz, à passer l'étang et à se mettre en communication avec cinq bataillons de la réserve du duc de Holstein, ce qui lui forma vingt-huit bataillons frais qui n'avaient pas donné. Le soleil était couché, il s'empara de tout le plateau de Siptitz et occupa le champ de bataille. Le roi prévenu de cet heureux événement revint en toute hâte; il réorganisa, pendant la nuit, dix faibles bataillons des débris des quarante qui avaient donné à la bataille.

Cependant Daun qui avait été blessé, recevait à Torgau les compliments sur sa victoire, lorsqu'à neuf heures du soir il apprit le dernier état des choses. Il ordonna aussitôt la retraite qui commença à minuit; à la pointe du jour,

il repassa l'Elbe; la victoire fut ainsi aux Prussiens. Le 4, le général Hulsen occupa Torgau, avec dix bataillons et vingt-cinq escadrons. Les Autrichiens perdirent à cette bataille 20,000 hommes, dont 8,000 prisonniers et quarante-cinq pièces de canon. La perte des Prussiens fut de 16,000 hommes, dont 5,000 prisonniers. Le 11 décembre, les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver en vertu d'une convention, qui donna au roi toute la Saxe, à l'exception d'une petite partie des environs de Dresde.

§ VI.

20e *Observation.* — La distribution des armées françaises pendant l'hiver, le principal corps sur la rive droite du Rhin, le plus petit sur la rive gauche du bas Rhin, est conforme aux principes.

La première marche, ordonnée par le maréchal de Broglie, est contre les règles. Le duc Ferdinand pouvait battre facilement le comte de Saint-Germain et le jeter dans le Rhin, puisqu'il était campé seul, éloigné de cinq ou six marches de la grande armée.

Le détachement du prince héréditaire sur Wesel, était une fausse opération; ses forces

étaient trop peu considérables pour maîtriser les opérations de l'armée française, et cependant c'était un affaiblissement important pour l'armée principale, déja fort inférieure au maréchal de Broglie. Si celui-ci eût marché vivement, le duc Ferdinand eût éprouvé les conséquences d'une pareille faute qui devait assurer aux Français la possession de la Westphalie; ils devaient rejeter l'armée ennemie sur l'Elbe.

21^e^ *Observation.* — Le projet du roi, d'assiéger une grande ville comme Dresde, ayant 15,000 hommes de garnison, à la vue d'une armée qui n'avait point encore été battue, et sans profiter des premiers jours de l'investissement pour se couvrir par de fortes et bonnes lignes de circonvallation, a eu l'issue qu'il devait avoir; mais Daun pouvait le lui rendre plus funeste.

L'échec considérable que le roi a reçu à Landshut est semblable à celui de Maxen. Quelque fort que soit le camp de Landshut, il ne l'est pas assez pour protéger un corps d'armée contre des forces triples: c'est ce qu'avait jugé Fouquet; il eût été aussi bien placé sous le canon d'une des places fortes de Silésie qu'à Landshut. Pendant que Laudon enlevait ainsi 12,000 hommes avec une armée de 36,000

hommes, le prince Henri était à trois marches de là avec 40,000 hommes qui ne faisaient rien; si Fouquet eût été sous ses ordres et qu'il eût fait partie de son armée, ce prince en eût été plus fort, et Fouquet n'aurait éprouvé aucun échec; le roi a mérité ce malheur. Cela justifie-t-il la capitulation de Fouquet? non, non, non! jamais de capitulation en pleine campagne, si vous voulez avoir des soldats et une armée. Une capitulation qui vous sauverait 60,000 hommes ne vaudra pas le tort que fait à l'état la violation de ce principe.

22e *Observation.* — Toutes les manœuvres du roi, pendant août, autour de Liegnitz, étaient bien périlleuses pour lui; il n'avait aucune base, aucun point d'appui; il était environné par des forces triples des siennes: le hasard seul l'a sauvé; il n'a dû la victoire sur Laudon qu'à sa fortune, elle le tira de la fâcheuse position où il se trouvait; il fut ici plus heureux que sage.

Après la bataille de Liegnitz et sa réunion au prince Henri, il eût dû attaquer franchement Daun, le battre, le jeter en Bohême, ce qui lui eût évité la bataille de Torgau et terminé cette campagne.

23e *Observation.* — 1° La conduite de Daun est toujours marquée au même cachet. Il fait

lever le siége de Dresde sur la rive droite, et il ne passa pas l'Elbe le même jour pour attaquer vivement le roi et chercher à s'emparer de ses batteries de siége de la rive gauche.

2° A Liegnitz, où il est à la tête de forces si considérables, il isole Laudon sans établir de communications avec lui par un corps intermédiaire, de manière à attaquer de concert et à être instruit toutes les heures de ce qui se passe à sa droite. L'art de la guerre indique qu'il faut tourner et déborder une aile sans séparer l'armée.

24^e^ *Observation.*—Les Russes dans cette campagne ne livrèrent aucune bataille; ils firent des marches et contre-marches sans résultat. Si leur mouvement sur Berlin eût été combiné avec l'armée suédoise, celle des cercles et l'armée autrichienne, il aurait décidé de la guerre; mais fait comme il a été, il n'était que dangereux. La plus grande animosité existait entre les Russes et les Autrichiens.

25^e^ *Observation.* — 1° La résolution que prit le roi d'attaquer à revers l'armée de Daun à la bataille de Torgau, paraît d'autant plus convenable que par ce mouvement sa gauche s'appuyait à l'Elbe et ses derrières sur Wittemberg et Magdebourg; mais le détachement qu'il fit

du tiers de ses forces sous Ziethen, est contraire à tout ce que ce prince a fait dans les autres batailles et aux principes de la guerre. Ziethen pouvait être battu isolément, et il paraît que Frédéric le sentit tellement, que c'est cette crainte qui le décida aux attaques isolées, précipitées, qui ruinèrent son armée.

2° Mais cette raison même ne paraît pas suffisante pour le justifier de cette deuxième faute; le caractère de Daun lui était bien connu, et Ziethen avait une telle quantité de cavalerie qu'il pouvait toujours opérer sa retraite, s'il était attaqué vivement, et si le roi craignait que Ziethen ne s'engageât trop; il était bien évident que tant que ce général n'entendrait pas sa canonnade, il ne le ferait pas; il devait donc patienter une heure ou deux, attendre l'arrivée de toute son armée avant d'attaquer.

3° Une troisième faute que commit le roi à cette bataille, ce fut de s'obstiner, après la perte de ses divisions de grenadiers, à continuer des attaques partielles et successives contre la ligne ennemie. Il envoyait ainsi ses bataillons à la boucherie, à mesure de leur arrivée, et sans espérance de succès: au lieu que s'il les eût réunis, il pouvait les employer à une deuxième attaque, dont il eût pu se promettre

le succès, en la faisant soutenir par toute la cavalerie du duc de Holstein.

Dans cette bataille, Frédéric a violé les principes, soit dans la conception du plan, soit dans son exécution: c'est de toutes ses batailles celle où il a fait plus de fautes, et la seule où il n'ait montré aucun talent.

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE DE 1761.

Opérations des armées française et hanovrienne ; combat de Grunberg (20 mars) ; bataille de Willinghausen (16 juillet). — Opérations en Saxe. — Opérations en Silésie; prise de Schweidnitz par les Autrichiens (30 septembre). — Capitulation de Colberg (15 décembre). — Observations.

§ Ier.

La France était humiliée du rôle honteux qui avait rendu ses armées si ridicules en Europe. La cour de Versailles fit des efforts plus grands que les campagnes précédentes; elle agit avec deux armées, l'une de 100,000 hommes, l'autre de 60,000, force prodigieuse et suffisante, si elle eût été bien conduite, pour conquérir l'Allemagne. A aucune époque de

son histoire, elle n'avait eu des armées si nombreuses sur une seule de ses frontières. Mais le prince de Soubise les commandait; le duc de Broglie commandait, sous ses ordres, l'armée du Mein, qui avait passé l'hiver entre la Fulde et la Weyra, occupant Gœttingen qu'elle avait fortifié.

Le duc Ferdinand commandait toujours l'armée des alliés, forte de 70 à 80,000 hommes. Il leva brusquement ses cantonnements, dirigea le prince héréditaire avec sa droite sur Fritzlar et Marbourg. Ces deux attaques échouèrent. Le lieutenant-général Narbonne, qui repoussa l'attaque de Fritzlar, dans un combat brillant, en conserva le nom; mais le 15 février, il remit la place par une capitulation honorable. Le centre, que commandait le duc Ferdinand en personne, et qui formait le corps de l'armée, passa la Dimel le 11, et se cantonna en avant de cette rivière. Sporken, qui commandait la gauche, arriva le 15 sur les cantonnements de Stainville et du prince Xavier de Saxe qui était à Langensalza; Stainville fut surpris, perdit 2,000 hommes, et regagna, avec peine, les défilés d'Eisenach. Le maréchal de Broglie, tourné ainsi par sa droite et par sa gauche, fit un mouvement en arrière, et campa le 17 à Hirschfeld; de là à Fritzlar et

Schmalenberg. Le duc Ferdinand campa bientôt à Fritzlar, et Sporken, à Eisenach. Le 20 février, sans avoir rendu de combat, le maréchal de Broglie brûla ses immenses magasins, et fit sa retraite en toute hâte, le 20 sur Fulde, le 26 sur Bergen, laissant des garnisons à Gœttingen et autres places de la Hesse. Les magasins qu'il perdit étaient très-considérables, avaient été réunis avec grande peine, et coûtaient plusieurs millions. Le duc Ferdinand cerna toutes les places de la Hesse; la tranchée fut ouverte le 1er mars devant Cassel.

Mais le 9 mars, le duc de Broglie ayant reçu un renfort de 15,000 hommes de l'armée du bas Rhin, remarcha en avant, fit lever le siége de Marbourg, et campa le 14, la droite à Hungen; la gauche à Giessen, ayant le lieutenant-général Stainville détaché à Grunberg. Le 19 le prince héréditaire attaqua Stainville; il fut repoussé, perdit 2,000 hommes, dix-neuf drapeaux et dix canons. Ce combat de Grunberg fit honneur au maréchal de Stainville. Le duc Ferdinand fut obligé de lever le siége de Cassel le 28, et repassa la Dimel le 31 mars. Le duc de Broglie reprit ses positions; mais il avait perdu tous ses magasins. Les deux armées restèrent dans leurs camps respectifs pendant deux mois.

En juin, l'armée du bas Rhin déboucha enfin par Wesel, et campa le 18 à Dortmund. Le duc de Broglie réunit son armée à Cassel. Le duc Ferdinand se mit entre deux; il campa le 23 à Soest; le 29 à une demi-lieue du camp de Soubise : mais, le trouvant fortement posté, il le tourna, et se porta sur sa ligne d'opérations. Il n'en fallut pas davantage pour que Soubise abandonnât sa position, et battit en retraite. Broglie se mit en mouvement le 26 juin, et le 17 juillet opéra sa réunion avec le prince de Soubise. Le duc Ferdinand les attendit au camp de Willinghausen, que couvrait la Soetzbach, la gauche étant appuyée à la Lippe. Les deux armées étaient ainsi en présence, les Français ayant 150,000 hommes, les Hanovriens 60,000. Les généraux français passèrent huit jours à tenir des conseils, et le 16 juillet se mirent enfin d'accord pour attaquer l'ennemi; mais ils manœuvrèrent sans ensemble, sans décision, et comme des hommes certains d'être battus. Ils ne firent rien qui vaille, perdirent 6,000 hommes, et l'honneur des armes. Après ce combat, Soubise, embarrassé d'avoir tant de monde sous sa main, adhéra aux vœux du duc de Broglie, pour séparer les deux armées. Le desir de l'indépendance dictait la conduite de ce maréchal. Le 27 juillet il se porta sur

Paderborn et Hameln sur le Weser, dans le temps que Soubise se portait sur Munster, manœuvrant ainsi comme le pouvait desirer le général ennemi, qui se plaça aussitôt entre eux, et fit facilement échouer les deux siéges. Broglie passa le Weser, et marcha sur Brunswick, mais il fut promptement rappelé sur le Weser, par la menace que fit le duc Ferdinand de se porter sur Cassel. Après une si glorieuse campagne, les armées françaises prirent leurs quartiers d'hiver. Le 16 novembre Soubise repassa le Rhin, et hiverna sur la rive gauche; le duc de Broglie se cantonna entre le Weser et la Fulde.

§ II.

Le roi de Prusse hiverna de sa personne en Saxe, où il était au commencement de la campagne. Il fut en Silésie pendant tout l'été et revint en Saxe à la fin de l'automne. Il eut quatre armées : celle de Saxe, sous les ordres du prince Henri, était forte de 30,000 hommes; celle de Silésie, que commandait le roi, était de 50,000 hommes. Un corps d'observation de 15,000 hommes, opposé aux Russes, était devant Glogau, commandé par Goltz. Un autre corps d'observation de même force était campé devant

Colberg, sous les ordres du duc de Wirtemberg. Indépendamment des garnisons des places fortes, l'armée active était ainsi de 100 à 110,000 hommes; mais les vieilles troupes de Frédéric avaient péri; ses soldats étaient jeunes; les pertes des corps entiers de Fouquet et de Finck se faisaient sentir. Les alliés lui opposèrent trois armées. Daun resta constamment en Saxe, campé devant Dresde, ayant sous ses ordres une armée autrichienne et l'armée des cercles. Dans le courant de la campagne, il envoya et reçut des renforts de Silésie : on peut évaluer ses forces à 60,000 hommes. Laudon commandait en Silésie 80,000 hommes; et l'armée russe, sous les ordres de Butturlin, était de 60,000. Le roi eut donc à combattre dans cette campagne près de 200,000 hommes, formés de troupes plus aguerries, mieux organisées que dans les campagnes précédentes; cependant il triompha.

Les cours de Vienne et de Russie s'étaient promis d'opérer en Silésie avec leurs principales forces, d'y réunir leurs armées, et de porter ainsi des coups décisifs. En conséquence, Daun en Saxe resta sur la défensive; il occupa le camp de Plauen, près de Dresde, ayant des corps campés sur les hauteurs de Dippodiswald. L'armée des cercles se réunit sur la Saale;

Daun envoya un détachement considérable pour renforcer l'armée de Laudon; mais ce détachement parti, il lui restait environ 60,000 hommes. Le prince Henri, avec 36,000 hommes campés à Nossen, le contint toute la campagne, et fit souvent des détachements pour couvrir la province de Magdebourg contre les partisans français du duc de Broglie. Il ne se passa rien d'important en Saxe pendant le courant de cette campagne, qui soit digne d'être observé.

§ III.

Laudon, renforcé du détachement que lui envoya Daun, avait 80,000 hommes; il campa dans les montagnes, sur les frontières de Silésie, attendant l'arrivée des Russes sur l'Oder, pour se mettre en mouvement. L'armée russe, commandée par Butturlin, arriva le 13 juin à Posen. Le général Goltz qui l'observait du camp de Glogau, demanda un renfort au roi pour pouvoir l'attaquer dans sa marche sur la haute Silésie. Ce renfort partit; mais Goltz mourut subitement, et le 31 juin, lorsqu'il fut remplacé par Ziethen, il n'était plus temps. Les Russes avaient effectué leur mouvement, et paraissaient vouloir opérer leur jonction avec

Laudon, à Oppeln. Aussitôt que Laudon fut instruit de leur approche, il campa le 19 à Frankenstein. Le roi se porta le 22 à Ziegenhals, Laudon à Gros-Neisse. Il jugea qu'il lui était impossible de se réunir dans la haute Silésie aux Russes, le 22, à Pannsdorf, en faisant adopter aux Russes le projet d'opérer leur réunion dans la basse Silésie, du côté de Liegnitz. Le 9 août Laudon investit Schweidnitz. Le 11, l'armée russe passa l'Oder, à Leubus, se porta sur Parchwitz, et le 18 les deux armées se réunirent à Jauer. Par leur marche combinée le roi se trouva cerné par des forces quadruples. Il resta trois jours dans cette position critique; mais l'ennemi n'osa rien entreprendre. Le 20 août il prit le camp de Buntzelwitz, qu'il fortifia et arma de cent-quatre-vingt-dix pièces de canon. Le 24 le général russe campa à Jauer; le 25 à Hohenfriedberg, et Laudon à Grogersdorf. Le 28 les Russes se portèrent à Striegau. Le 1^er^ septembre Laudon soumit au général russe un projet pour attaquer le camp du roi; mais celui-ci s'y refusa entièrement. Attaqué par des forces quadruples, le roi eût été probablement forcé. Le 9 septembre Butturlin se mit en retraite par Jauer, et repassa l'Oder. Le 10 Laudon reprit son camp de Grogersdorf. Des évènements aussi inattendus sauvèrent le roi. Il dé-

tacha le général Platten avec quatorze bataillons et vingt-cinq escadrons pour suivre les Russes. Platten passa l'Oder à Breslau, le 11 septembre, détruisit un grand nombre de leurs magasins sur la rive droite, arriva le 15 au couvent de Gostyn, y trouva un parc russe, barricadé et défendu par 5,000 hommes d'infanterie, le fit attaquer, le força, prit, tua ou blessa 2,000 hommes, et brûla cinq mille chariots. Le 22 il se porta à Landsberg. Le roi sortit de son camp de Buntzelwitz, le 25 septembre, et se porta le 29 à Gros-Neisse. Laudon profita de ce faux mouvement, cerna Schweidnitz le 30 septembre, l'attaqua sur cinq colonnes, et l'emporta par un coup de main. Il n'y avait que 3,500 hommes de garnison, qu'il fit prisonniers. Il perdit dans cette attaque 1,400 hommes, jeta dans la place dix bataillons, et reprit son camp de Grogersdorf. Le roi, fort étonné, revint rapidement sur ses pas, et campa le 6 octobre à Strehlen, pour couvrir Breslau. Le 25 novembre les armées entrèrent en quartiers d'hiver. Ce fut dans ce temps qu'un gentilhomme nommé Warkotsch, ami de Frédéric, trama un complot pour le livrer aux Autrichiens. Il fut découvert le jour même où il allait être exécuté. Après la prise de Schweidnitz, Laudon détacha vingt-quatre bataillons

en Saxe, pour renforcer Daun; mais ce général ne sut pas tirer parti de ce grand accroissement de forces; et de ce côté aussi, les deux armées entrèrent en quartiers d'hiver.

§ IV.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg sentait depuis long-temps le besoin d'avoir un point d'appui qui raccourcît sa ligne d'opérations et permît à ses armées d'hiverner plus près du centre de la guerre. Dans les cinq campagnes précédentes ses armées passaient en marches la moitié de la campagne, pour arriver sur le champ d'opération et pour retourner prendre leurs quartiers d'hiver en Pologne. Il avait jeté à cet effet ses yeux sur Colberg, place forte et port de mer sur la Baltique, avec laquelle la communication par mer était facile, puisque les flottes suédoises et russes dominaient dans la Baltique. Plusieurs tentatives contre Colberg avaient échoué dans les campagnes précédentes. Cette année l'attaque des Russes fut mieux combinée. Romanzoff, avec 18,000 hommes, campa le 5 juillet à Coslin; et le 30 une flotte russe apparut à la vue de Colberg, débarqua 6,000 hommes et un équipage de siége, et bombarda la place par la mer. Romanzoff, arriva

le 15 septembre, près du camp prussien du prince de Wirtemberg; mais l'ayant jugé trop fort pour l'enlever d'un coup de main, il en fit le siége en règle. Le 18 octobre il fut repoussé, et perdit 3,000 hommes dans une de ses attaques. Le général Platten, qui suivait l'armée russe, fit divers mouvements pour secourir la place et le camp retranché; il échoua et perdit un de ses corps, fort de 2,000 hommes, qui fut cerné par un détachement de la grande armée russe et posa les armes. Le 2 novembre, Butturlin continua sa marche pour repasser la Vistule, se contentant de renforcer le corps de Romanzoff. Le 14, le prince de Wirtemberg sortit de son camp retranché et se réunit en rase campagne au corps de Platten. Le 19 décembre, la garnison de Colberg capitula : Romanzoff hiverna autour de la place. La cour de Russie avait projeté de faire de Colberg le centre de ses opérations pour la campagne prochaine.

§ V.

26e *Observation.* — 1° L'opération du duc Ferdinand, au mois de février, est parfaitement entendue. Il repousse les Français et s'empare de toute la Hesse en paralysant la princi-

pale armée française qui était cantonnée sur la rive gauche du Rhin. Depuis cinq ans le ministère français n'avait pas compris qu'il fallait tenir ses forces réunies sur la rive droite.

2° Le maréchal de Broglie, attaqué dans le fort de l'hiver par une armée égale en force, devait-il risquer une bataille pour défendre ses magasins? Le premier principe de la guerre est qu'on ne doit livrer bataille qu'avec toutes les troupes qu'on peut réunir sur le champ d'opération. Mais ce maréchal, convaincu comme il l'était de la faute que commettait la cour en divisant son armée et en tenant la plus grande partie des troupes sur la rive gauche du Rhin, devait s'attendre à ce qui est arrivé, et réunir ses magasins dans des places fortes, telles que Cassel, Marbourg, Bergen, Francfort et Hanau, de sorte qu'il pût évacuer tout le pays sans rien perdre.

3° Le renfort de 15,000 hommes qu'il reçoit de l'armée du Rhin, ne paraît pas être un renfort suffisant pour justifier la retraite du duc Ferdinand, qui évacua à son tour le pays devant le duc de Broglie, leva le siége de Cassel, et se retira derrière la Dimel. En effet, il avait plus de chances de succès de battre ce maréchal renforcé de 15,000 hommes, quoique n'étant pas en forces égales à lui, qu'il n'en avait à at-

tendre que la grande armée française ait passé sur la rive droite du Rhin. Il eut tort de perdre cette occasion de ruiner l'armée du duc de Broglie.

4° Le plan d'opération du mois de juin pour entrer en campagne, est toujours rédigé sur les plus faux principes de l'art de la guerre; et si les Français n'en éprouvèrent pas plus de mal et autant qu'ils le méritaient, il faut l'attribuer à la grande supériorité numérique.

5° La conduite du prince de Soubise, après la réunion des deux armées, est ce qui attestera à jamais l'incapacité absolue de ce général, bien plus encore que le combat de Gotha et la bataille de Rosbach. La résolution qu'il prend, dans l'embarras où il se trouve, de séparer ses forces et d'envoyer le duc de Broglie à droite, pendant que lui se porte à gauche du côté du Rhin, est le maximum de l'ineptie et de l'incapacité. Cependant le soldat français d'alors valait au moins le soldat qui lui était opposé, ce qui est prouvé par les succès qu'il obtenait dans toutes les affaires de postes. La cavalerie était belle, bien montée et bien disciplinée; l'artillerie était excellente; le corps du génie était le plus savant de l'Europe et l'infanterie n'était pas mauvaise. Enfin, tout cela était composé de Français

qui étaient fort humiliés de l'issue des campagnes précédentes, et desireux de relever la gloire de leurs drapeaux : mais les généraux en chef, les généraux particuliers, étaient de la plus parfaite incapacité.

6° A la fin de la campagne le prince de Soubise ramena son armée sur la rive gauche du Rhin, laissant le duc de Broglie seul, exposé sur la rive droite à toutes les entreprises du duc Ferdinand pendant l'hiver.

27^e^ *Observation.* — 1° On peut faire au roi de Prusse, dans cette campagne, le même reproche que dans les campagnes précédentes. Il avait tout à gagner à ouvrir la campagne dès le mois d'avril, et à opérer contre Daun avec toutes ses forces réunies, le battre, l'écraser et le jeter en Bohême, assiéger et prendre Dresde. Il a mal à propos diminué ses troupes. Le corps du prince de Wirtemberg à Colberg, celui de Goltz à Glogau, étaient inutiles : s'il en eût accru son armée de Saxe, elle eût été supérieure à Daun, il pouvait être maître de Dresde à la fin d'avril, et se porter avec ses principales forces en Silésie, sur l'Oder, pour s'opposer à la jonction des Russes avec Laudon.

2° En Silésie, Frédéric a également perdu le mois de mai et le mois de juin; s'il eût marché alors contre Laudon avec son armée, ren-

forcée de l'armée du prince de Wirtemberg et de celle de Goltz, il aurait fait éprouver un échec considérable à Laudon, ce qui eût démoralisé son armée, l'eût rendu plus circonspect, et par la suite eût augmenté les difficultés de sa jonction avec les Russes.

3° Le corps du prince de Wirtemberg, placé au camp de Colberg, était une faute; c'était disséminer ses troupes, c'était les paralyser pendant les trois quarts de la campagne sans obtenir aucun but. Ce corps affaiblissait Colberg au lieu d'en accroître la force, puisqu'il exigeait des magasins immenses; et enfin l'ennemi étant maître de la mer et de la terre, ce corps devait finir par être pris par famine. Si le prince de Wirtemberg eût été à Glogau, il eût doublé le corps de Goltz et probablement attaqué avec succès l'armée russe dans sa marche sur le haut Oder.

4° Le roi a mal manœuvré pendant tout le mois d'août, puisqu'il a fini par se laisser cerner par les deux armées ennemies. Pendant les journées des 15, 16, 17 août il a dépendu de ses ennemis de consommer sa ruine; tandis que si ce prince eût marché contre l'armée russe, avant qu'elle s'approchât, ou contre Laudon, il aurait eu deux jours pour l'attaquer isolément.

5° Lorsqu'il eut pris le camp de Buntzelwitz,

sa position fut meilleure, mais encore très-mauvaise. Les forces des ennemis étaient quadruples, au moins triples des siennes et leur étaient égales en moral. Pour maintenir ses communications avec Schweidnitz, il aurait été obligé de s'engager dans des affaires partielles qui eussent ruiné son armée. Il est même probable qu'il eût été forcé dans son camp, si le général russe eût adopté le projet de Laudon. Il fut sauvé par la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg; mais, militairement parlant, il s'est laissé cerner.

6° Ces dernières campagnes de Frédéric n'ont plus le même cachet. Il devient craintif, n'ose plus livrer de batailles. Turenne est le seul général dont l'audace se soit accrue avec les années et l'expérience. Il est vrai cependant de dire que le grand avantage qu'avait eu le roi, au commencement de la guerre, l'existence d'une armée de 120,000 hommes parfaitement disciplinée et aguerrie, lorsque les Autrichiens n'avaient pas d'armée, s'affaiblissait tous les jours; puisque d'un côté sa vieille armée s'épuisait, et que de l'autre celles des ennemis se formaient et s'aguerrissaient. L'armée française elle-même, quoique si misérablement commandée, était toute autre en 1761 que dans la campagne de 1757.

CHAPITRE VIII.

CAMPAGNE DE 1762.

Opérations des armées française et hanovrienne; bataille de Wilhemsthal (24 juin); capitulation de Cassel (1er novembre); paix (24 novembre). — Opérations en Silésie; combat de Peile (16 août); prise de Schweidnitz (8 octobre). Opérations en Saxe; bataille de Freyberg (30 octobre). — Observations.

§ Ier.

La France opéra, cette campagne, avec deux armées: l'une de 80,000 hommes, sous les ordres des maréchaux de Soubise et d'Estrées, dite armée de Hesse; l'autre de 30,000 hommes, commandée par le prince de Condé, qui cantonna pendant l'hiver sur la rive gauche du bas Rhin. Le duc Ferdinand resserra ses

cantonnements dans les premiers jours de mai: sa droite était au camp de Bielfeld, composée de 20,000 Anglais; son quartier-général était à Pyrmont. Luckner était sur la droite du Weser, à Eimbeck, couvrant la Hanovre. L'armée des deux maréchaux était à Corbach. Le prince Xavier de Saxe était détaché dans la Thuringe; Chevert, avec dix-huit bataillons et vingt-huit escadrons, couvrait Gœttingen. Le prince de Condé était toujours sur la rive gauche du Rhin.

Le 23 juin le duc Ferdinand arriva sur la Dimel. L'armée française se réunit à Cassel le 20, et prit position le 22 à Immenhausen. Le comte de Castries commandait un corps en avant de la droite; le comte de Stainville, avec les grenadiers de France, campait en avant de la gauche à Westuffel. Le 24, le duc Ferdinand attaqua l'armée française; Sporken et Luckner se portèrent sur les derrières du comte de Castries, qui, après un vif engagement, se reploya sur l'armée: en même temps le duc Ferdinand passa la Dimel sur sept colonnes, et arriva en présence de l'armée française qui était disposée à défendre ses positions avec vigueur; mais le corps anglais arriva vers dix heures du matin sur les derrières de la gauche du corps de Stainville, qui fit un changement

de front en arrière, soutint l'attaque avec intrépidité, mais ne fut pas secouru par les maréchaux, qui perdirent la tête aussitôt qu'ils eurent connaissance de cette manœuvre, et battirent en retraite. Stainville fut enfoncé, mais il fit sa retraite avec sang-froid. L'armée française perdit 4,000 hommes et se retira sur Cassel. Tel fut le résultat de la bataille de Wilhemsthal, où les Français devaient obtenir la victoire.

Les maréchaux rappelèrent Chevert et le prince Xavier, et, pour se maintenir à Cassel, adoptèrent le projet de border la Fulde sur une grande étendue. Le prince Xavier occupa l'extrême droite; il y fut attaqué le 24 juillet par des forces supérieures, il perdit ses positions, 1200 hommes, cinq drapeaux, treize canons.

Pendant ce temps, le prince de Condé avait passé le Rhin à Wesel et s'était porté à Coesfeld. Le prince héréditaire, qui lui était opposé, ne se trouva pas en force, il se retira sur Munster. La jonction à travers le pays ennemi étant tout-à-fait impossible, le prince de Condé reçut contre-ordre, rétrograda, remonta le Rhin, longeant la rive droite, et arriva sur la Lahn, à Giessen. Les maréchaux évacuèrent Cassel, y laissèrent seize bataillons de garnison, rétrogradèrent sur la Lahn et firent le 30

leur jonction avec le prince de Condé, près Friedberg, sur les hauteurs de la vallée du Mein, malgré le duc Ferdinand qui manœuvra pour s'y opposer. Le prince héréditaire eut un combat au pont de Assenheim, dans lequel il perdit 1500 hommes. Après cette jonction, les maréchaux se trouvèrent 90,000 hommes sous leurs ordres : ils remarchèrent en avant pour débloquer Cassel, ils ne purent réussir. Leur irrésolution et l'ascendant qu'avait sur eux le duc Ferdinand, permirent à ce général de barrer le chemin à 90,000 Français, avec moins de 70,000 hommes. Cassel capitula, le premier novembre, et sa nombreuse garnison fut faite prisonnière de guerre, à la vue de la grande armée. Ce honteux évènement laisse assez présumer quelle eût été l'issue de la campagne, lorsque, le 7 novembre, l'armée reçut la nouvelle que la paix avait été signée à Fontainebleau, entre la France et l'Angleterre; ce qui mit fin à la sixième campagne de Hanovre. Le maréchal et le comte de Broglie avaient été disgraciés et ne firent pas cette campagne.

§ II.

La position de Frédéric n'avait jamais été si mauvaise. Le séjour des Russes en Poméranie

appuyés à Colberg, celui de Laudon à Schweidnitz, et l'occupation de Dresde par les Autrichiens, rendaient difficile le recrutement. Ses états étaient d'ailleurs épuisés, tandis qu'au contraire la cour de Vienne n'avait jamais eu des armées plus nombreuses, plus aguerries et mieux organisées. Cependant son trésor ne pouvant suffire à un état militaire aussi considérable, elle licencia 20,000 hommes de troupes légères et 500 officiers que Frédéric embaucha et dont il recruta son armée; ce fut une ressource.

L'impératrice de Russie, Élisabeth, mourut le 24 janvier. Pierre III, qui lui succéda, était admirateur de Frédéric; il rappela sans délai ses troupes, conclut en mai la paix avec la Prusse, et, peu de jours après, un traité d'allinace par lequel il s'engagea a fournir au roi une armée auxiliaire. Le général Czernischef, avec 24,000 hommes, se mit en marche pour se joindre à l'armée prussienne de Silésie. Dès ce moment le dénoûment de la guerre fut facile à prévoir; d'un état de crise le roi passait subitement à un état de prospérité. Il agit dans cette campagne avec deux armées: une en Saxe, sous les ordres du prince Henri, de quarante-huit bataillons et quatre-vingt-treize escadrons; une en Silésie, de quatre-vingt-un bataillons et

cent cinquante-six escadrons qu'il commanda en personne. Le duc de Bevern fut, pendant la première partie de la campagne, détaché dans la haute Silésie avec vingt-un bataillons et trente-six escadrons. La force totale de l'armée prussienne fut donc dans cette campagne de cent vingt-neuf bataillons et deux cent quarante-neuf escadrons. La cour de Vienne opposa deux armées: une sous le maréchal Daun, en Silésie, forte de cent six bataillons et cent quarante-neuf escadrons, qui détacha le général Beck avec 9,000 hommes pour couvrir la Moravie et s'opposer au duc de Bevern; l'autre, dite armée de Saxe, composée de cinquante-sept bataillons et de cent huit escadrons, sous les ordres du maréchal de Serbelloni.

Daun sortit des montagnes, au commencement de mai, pour se rapprocher de Schweidnitz qui avait garnison autrichienne; il campa, près de la plaine de Kratzkau, au pied de Zoptenberg. Le roi était cantonné sur les deux rives de la Loh, couvrant Breslau et observant Schweidnitz. Le 1^er^ juillet, Czernischef le joignit avec vingt bataillons et seize escadrons, ce qui le décida à manœuvrer pour déposter Daun: ne pouvant l'attaquer de front, il détacha le général Neuwied avec vingt-cinq bataillons et vingt-six escadrons, pour s'emparer

de Freibourg, ce qui décida Daun à rentrer dans les défilés et à prendre son camp derrière Freibourg. Pour le chasser de cette seconde position, le roi manœuvra par sa gauche, occupa le camp de Hohenfriedberg, menaçant Braunau, où étaient les grands magasins de l'armée autrichienne; mais Daun y pourvut en prenant un nouveau camp; le roi espéra l'en déposter encore par une diversion en Bohême. Ses coureurs pénétrèrent jusqu'à Konigsgratz; mais Daun resta immobile. Sur ces entrefaites, le 18 juillet, Czernischef reçut l'avis de la catastrophe de Pierre III et de l'avènement de Catherine, avec ordre de quitter sur-le-champ l'armée prussienne. Le roi obtint cependant de ce général qu'il garderait cette fâcheuse nouvelle secrète pendant trois jours, pendant lesquels il manœuvra et réussit à couper Daun de Schweidnitz, et à cerner cette ville avec soixante bataillons et cent dix escadrons. Czernischef partit immédiatement après pour la Pologne.

De son côté, le duc de Bevern fit diverses excursions en Moravie, mais sans résultat important. Le 4 août, Schweidnitz fut investi par le général Tauenzien avec vingt-un bataillons et vingt escadrons. La garnison, forte de 11,000 hommes, était commandée par le général Guasco; Gribeauval, officier français, commandait

l'artillerie. Daun, avec une armée beaucoup plus nombreuse que celle du roi, ne bougea pas de son camp de Giesdorf et fut témoin de la prise de cette place importante, qui se défendit soixante jours de tranchée ouverte. Cependant il voulut essayer quelque chose et appela à lui, le 10 août, le général Beck; mais le duc de Bevern suivit parallèlement le mouvement de ce général. Le 14 août, Beck campa à Schonwald, le duc de Bevern à Ellgott. Daun fit partir secrètement les corps de Lascy et de Brentano pour joindre Beck, attaquer et écraser le même jour le duc de Bevern. Il espérait de l'heureuse issue de cette attaque la levée du siége de Schweidnitz. Le roi s'aperçut tard de ce détachement; il fit partir aussitôt quinze escadrons et Mollendorf avec une division d'infanterie, pour secourir le duc de Bevern; ils ne purent arriver qu'après le coucher du soleil, à la fin du combat, dit combat de Peile, où le duc de Bevern montra beaucoup de talent et annula tous les efforts des Autrichiens.

Le 8 octobre, Schweidnitz capitula; 8,600 hommes posèrent les armes et se rendirent prisonniers de guerre; la garnison avait perdu 2,800 hommes pendant le siége, les Prussiens 3,600; leurs ingénieurs montrèrent peu de talent. Après la prise de cette ville, le roi déta-

cha le général Neuwied avec vingt bataillons, cinquante-cinq escadrons et soixante pièces de canon, pour renforcer son armée de Saxe. Le 24 novembre, il conclut une convention pour assurer les quartiers d'hiver des deux armées.

§ III.

Serbelloni était campé, près de Dresde, dans le val de Plauen. Le général Macquire occupait un camp près de Freyberg, et l'armée des cercles était sur la Saale. Le prince Henri occupait le pont de Meissen et le camp de Wilsdruff; le 12 mai, il se mit en mouvement, attaqua les postes avancés de l'armée autrichienne, leur fit 1,800 prisonniers, et marcha le 14 sur Freyberg, que Macquire évacua: le prince l'occupa et laissa le général Hulsen à Wilsdruff; le 16, il se porta sur les hauteurs de Pretschendorf; Macquire, de Freyberg s'était retiré sur Dippodiswalda. Pendant ce temps, l'armée des cercles quitta les bords de la Saale et se porta à Chemnitz; le prince Henri détacha contre elle Seidlitz avec 8,000 hommes, dont 4,000 de cavalerie; à son approche, elle se retira à Bareith, sur les montagnes de Münchberg; pendant juillet et août, elle fit de vains efforts pour se réunir à l'armée sous Dresde. Elle était si mal

commandée et composée de si mauvaises troupes, que la nouvelle du moindre détachement prussien sur ses flancs ou sur ses derrières la déterminait aussitôt à se retirer en toute hâte. Enfin, le 6 septembre, elle arriva au camp de Dresde, mais par l'intérieur de la Bohême. Le 7 septembre, le général Haddick prit le commandement de l'armée autrichienne de Saxe, le maréchal Serbelloni avait été rappelé; elle était alors de quatre-vingt-six bataillons et de cent soixante-sept escadrons, y compris l'armée des cercles, forte de vingt-trois bataillons et quarante-deux escadrons. Avec des forces si supérieures, il se mit en mouvement pour déloger le prince Henri, mais sans courir les chances d'une bataille.

Le 29 septembre, le prince de Lowenstein passa la Mulde, s'empara de Tharaud, prit position entre Dresde et Freyberg, vis à vis Wilsdruff. Le 30, le prince Henri repassa la Mulde sur quatre colonnes et campa, la droite à Brand, la gauche à Freyberg. Le 15 octobre, la brigade prussienne de Sybourg fut battue, elle perdit 1600 hommes et dix canons. L'armée des cercles manœuvra pour occuper Freyberg; le prince avait été obligé de l'évacuer et s'était retiré sur Reichenbach. Ainsi le général autrichien avait obtenu par des manœuvres,

mais après beaucoup de lenteur et d'hésitation, ce qu'il desirait. Le 15 octobre, le prince Henri remarcha sur Freyberg sur quatre colonnes; le 30, il attaqua l'armée des cercles, la battit et lui fit 4,500 prisonniers, lui mit hors de combat 3,000 hommes, prit vingt-huit pièces de canon et neuf drapeaux. L'armée prussienne, sur le champ de bataille de Freyberg, n'était que de vingt-neuf bataillons et soixante escadrons. L'armée des cercles, renforcée d'une garnison autrichienne, était de quarante-huit bataillons et soixante-huit escadrons; mais les troupes de l'empire étaient sans organisation, sans officiers, sans consistance.

Le jour même de la bataille, le général Neuwied passa l'Elbe, avec le détachement qu'il amenait de Silésie, dans le temps que le duc Albert de Saxe arrivait à Dresde avec un détachement de l'armée de Daun. Le 2 novembre, le prince Henri fit entrer Klein en Bohême pour détruire plusieurs magasins; le 6, Frédéric arriva à l'armée de Saxe. Le 24 novembre, les hostilités cessèrent avec les Autrichiens; mais les princes de l'empire n'étant pas compris dans l'armistice, Kleist les mit à contribution. Le 20 février 1763, la paix fut conclue entre la reine de Hongrie et le roi de Prusse, au château d'Hubersbourg, près Dresde, et mit

fin à la guerre de Sept-Ans. Après sept ans de combats, la paix rétablit les choses telles qu'elles étaient avant la guerre, sans qu'un seul village se trouvât avoir changé de maîtres.

§ IV.

28e *Observation.* — 1° Les officiers qui dirigeaient les opérations de la guerre à Versailles, n'avaient aucune connaissance militaire; et les petites intrigues pour ou contre les divers généraux influaient sur la division de l'armée, et dès lors sur le plan de campagne.

2° La marche du prince de Condé, sur la rive droite du Rhin, exposait son petit corps à un échec et ne pouvait être d'aucune utilité pour la grande armée. S'il eût fait, au commencement de la campagne et par la rive gauche, le mouvement qu'il a fait depuis sur la rive droite, pour se joindre sur le Mein, l'armée française eût été constamment réunie et n'eût point éprouvé l'échec de Cassel.

3° Dans cette campagne, les Broglie avaient été disgraciés; mais le prince Soubise y acquit tout autant de honte que dans les campagnes précédentes, ce qui prouva à l'évidence que les défaites des armées françaises, sous ses ordres, tenaient à son manque de connaissances mili-

taires et de caractère; le maréchal d'Étrées qu'on lui adjoignit, y compromit et y devait compromettre sa gloire acquise à Hastenbeeck.

4° La bataille de Wilhemsthal, perdue sans se battre, est d'autant plus déshonorante pour le caractère des deux maréchaux, que M. de Castries et le comte de Stainville, qui commandaient les deux corps des ailes, montrèrent de l'habileté et de la valeur; l'armée elle-même n'était plus l'armée de Creveldt, il ne lui manquait pour faire de grandes choses qu'un grand général.

5° La honte de laisser seize bataillons poser les armes dans Cassel, assiégée par une armée au plus de 60,000 hommes, devant une armée française de 90,000 hommes, qui perd son temps en vaines manœuvres et en faux mouvements, sans donner aucun combat, ne peut s'expliquer que par la nullité du prince de Soubise. Il est probable que si la paix n'eût pas été signée, ce faible général n'eût pas tardé à évacuer la Hesse et à se retirer précipitamment sur le Mein, justifiant ce dire du général athénien : *Qu'une armée de cerfs commandée par un lion vaut mieux qu'une armée de lions commandée par un cerf.*

6° Les manœuvres du duc Ferdinand sont souvent contraires aux règles de la guerre: il

en eût été sévèrement puni, s'il eût eu affaire à des généraux moins pusillanimes; son plan à la bataille de Wilhemsthal, où il fait tourner la droite et la gauche par des mouvements faits la veille de la bataille, et cela avec une armée inférieure à son ennemi, devait entraîner sa perte.

29^e^ *Observation.*—Le siége de Schweidnitz, que le roi de Prusse osa entreprendre devant une armée plus forte que la sienne et tout entière, est une des plus belles opérations de guerre qu'ait faites ce prince, quoique le siége ait été dirigé sans art par défaut d'ingénieurs.

30^e^ *Observation.*— La campagne du prince Henri de Saxe a été beaucoup trop vantée. La bataille de Freyberg n'est rien, parce qu'il y a remporté la victoire sur de très-mauvaises troupes: il n'y a pas déployé de vrais talents militaires. Avec une armée inférieure, dans un pays coupé et ayant l'initiative du mouvement, ce général n'a su être en force sur aucun point et a disséminé son armée sur une ligne de plusieurs lieues. S'il eût été possible que des Prussiens fussent battus par des troupes de l'empire, le prince Henri l'eût été.

Ses dispositions pendant toute cette campagne ne doivent pas être imitées; son armée a constamment été morcelée; il eût essuyé de

grands échecs, s'il eût eu affaire à un autre homme que Serbelloni: tout général qui agira comme a agi le prince Henri, s'en trouvera mal et verra se renouveler les scènes de Maxen et de Landshut. Dans cette campagne, ce prince a constamment violé le principe, *que les camps d'une même armée doivent être placés de manière à pouvoir se soutenir*. Les Autrichiens, qui occupaient la position centrale de Dresde et les débouchés des montagnes de la Bohême, pouvaient l'en faire cruellement repentir. La bataille de Freyberg est considérée comme le principal titre de gloire du prince Henri: c'est la seule bataille dans laquelle il ait commandé en chef. La campagne de 1761 est celle où ce prince a vraiment montré des talents supérieurs.

CHAPITRE IX.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE DE SEPT-ANS.

La Prusse a-t-elle eu à lutter contre les puissances réunies de la France, de l'Autriche et de la Russie, pendant les sept campagnes de cette guerre? — Frédéric a-t-il créé un nouvel ordre de bataille? Qu'est-ce que l'ordre oblique?

§ Ier.

Le roi de Prusse, pendant la guerre de Sept-Ans, aurait tenu tête à la France, à l'Autriche et à la Russie! ce résultat serait miraculeux. Un prince n'ayant que quatre millions de sujets aurait lutté sept années contre les trois plus grandes puissances de l'Europe qui en avaient quatre-vingts millions! mais en fixant un regard

attentif sur les évènements de cette guerre, le merveilleux disparaît sans que cela diminue l'admiration qu'inspirent les talents de ce grand capitaine.

1° La France ne doit pas être comptée parmi les puissances que Frédéric a eues à combattre, puisque pendant toute cette guerre les armées françaises ont été contenues sur le Rhin et le Weser par l'armée des dix princes à la solde de l'Angleterre, composée d'Anglais, Hanovriens, Hessois, Brunswickois. 2° La Russie ne voulait point accabler la Prusse, elle ne fit que ce qu'il fallait faire pour satisfaire à cet instinct ambitieux qui la portait à essayer ses armées contre des armées manœuvrières, pour pouvoir un jour accomplir ses destins, dont déja elle avait le pressentiment. 3° L'Autriche n'avait qu'un état militaire très-faible, tandis que la Prusse, qui, de longue main, était organisée comme un camp, avait des armées nombreuses et manœuvrières.

Pendant la campagne de 1756, ni la France, ni la Russie, n'ont mis aucune armée en campagne. Pendant celle de 1757, l'armée russe a fait une incursion, au mois d'août, sur la Prégel, a gagné une bataille, et s'en est retournée plus vîte que si elle eût été battue. Pendant les quatre premiers mois de cette année,

comme en 1756, le roi n'a eu que l'Autriche à combattre.

En 1758, l'armée russe a fait une seconde incursion pareille à celle de l'année précédente. Le 21 août, elle a perdu une bataille sur l'Oder et s'en est retournée en Pologne. Le roi, pendant les quatre premiers mois de la campagne et pendant l'arrière-saison, n'a eu contre lui que l'Autriche, mais il perdit tous ses avantages par l'opération mal calculée de Moravie et de Hohenkirch.

La campagne de 1759 est une répétition de la précédente. L'armée russe fait sa troisième incursion au mois d'août, bat le roi à Kunersdorf, et, fidèle à son système, elle retourne dans ses frimas. Le roi, pendant les quatre premiers mois et pendant l'arrière-saison, put écraser les Autrichiens; mais où il ne sut pas mettre à profit un temps si précieux, où il perdit un corps de 18,000 hommes, officiers et soldats, par l'imprudence de ses manœuvres, qui fut suivie de la capitulation de Maxen.

En 1760, c'est la même répétition. Le roi, pendant les quatre premiers mois, peut tout faire contre les Autrichiens, et cependant, à la vue de l'armée du prince Henri, qui était cantonnée en Silésie, Laudon cerne et prend un corps de 12,000 hommes, officiers et soldats.

Les Russes arrivent trop tard sur l'Oder, ils ne livrent point de bataille, mais ils séjournent plus long-temps qu'à l'ordinaire; cependant ils retournent hiverner dans leurs glaces.

En 1761 et 1762, la population de la Prusse commençait à s'épuiser; les Autrichiens prirent Schweidnitz, et les Russes Colberg. Dresde avait été pris la campagne précédente. La position du roi devenait critique; mais Élisabeth mourut; les Russes abandonnèrent la coalition et s'allièrent avec la Prusse.

Les riches subsides que Frédéric reçut de l'Angleterre, lui donnèrent des moyens de lever des soldats et des officiers dans toute l'Allemagne; cela seul fit plus pour la cause de la Prusse que ne firent pour celle de l'Autriche les cinq incursions de l'armée russe.

1° On reproche à ce grand capitaine de n'avoir pas profité comme il le devait de l'initiative qu'il a eue en 1756; 2° de n'avoir pas frappé de grands coups pendant le printemps des cinq années suivantes, où les Russes étaient éloignés du champ d'opération; 3° les fautes qui entraînèrent les désastres de Hohenkirch, de Maxen et de Landshut; 4° les mauvaises directions données à ses deux invasions de la Bohême et à celle de la Moravie : mais ces fautes sont éclipsées par les grandes actions,

les belles manœuvres, les résolutions hardies, qui lui ont valu de sortir victorieux d'une lutte aussi disproportionnée. Il a été grand surtout dans les moments les plus critiques, c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son caractère : mais tout prouve qu'il n'eût pas résisté une campagne à la France, à l'Autriche et à la Russie, si ces puissances eussent agi de bonne foi; qu'il n'eût pas pu faire deux campagnes contre l'Autriche et la Russie, si le cabinet de Saint-Pétersbourg avait permis que ses armées hivernassent sur le champ d'opération. Le merveilleux de la guerre de Sept-Ans disparaît donc. Mais ce qui est réel justifie cette réputation dont a joui l'armée prussienne pendant les cinquante dernières années du siècle passé, et consolide au lieu d'ébranler la grande réputation militaire de Frédéric.

§ II.

On a attribué les succès que le roi avait obtenus pendant cette guerre à un nouvel ordre de tactique, pour les batailles, qu'il aurait inventé et que l'on a appelé l'ordre oblique.

Frédéric a donné, pendant la guerre de Sept-Ans, dix batailles en personne, et six par ses lieutenants, y compris les affaires de Maxen et

de Landshut : sur lesquelles il en a gagné sept et perdu trois ; et sur celles livrées par ses lieutenants, il en a perdu cinq et gagné une. Sur seize batailles, la Prusse en a gagné huit et perdu huit. Il n'est aucune de ces batailles où le roi ait employé une tactique nouvelle ; il n'a rien fait qui n'ait été pratiqué par les généraux anciens et modernes dans tous les siècles.

Mais qu'est-ce donc que l'ordre oblique? Ses partisans varient : les uns disent que toutes les manœuvres que fait une armée, soit la veille, soit le jour d'une bataille, pour renforcer sa ligne sur sa droite, son centre ou sa gauche, soit même pour se porter derrière l'ennemi, appartiennent à l'ordre oblique..... En ce cas, Cyrus a manœuvré dans l'ordre oblique à la bataille de Thymbré, les Gaulois-Belges à la bataille de la Sambre contre César ; le maréchal de Luxembourg à Fleurus, il profita d'une hauteur pour déborder la droite de l'ennemi ; Marlborough à Hochstet, le prince Eugène à Ramillies et à Turin, Charles XII à Pultava. Il n'est presque aucune bataille, ancienne ou moderne, où le général qui a attaqué n'ait renforcé ses colonnes d'attaque, soit par un plus grand nombre de troupes, soit en y plaçant des grenadiers, soit par un grand

nombre de canons. Si Frédéric avait imaginé cette manœuvre, il eût imaginé la guerre qui, malheureusement, est aussi ancienne que le monde.

D'autres disent que l'ordre oblique est cette manœuvre que le roi faisait exécuter aux parades de Potzdam, par laquelle deux armées étaient d'abord en bataille parallèlement. Celle qui manœuvre se porte sur une des ailes de son adversaire, soit par un système de colonnes serrées, soit par un système de colonnes ouvertes, et se trouve tout d'un coup, sans que le général ennemi s'en soit aperçu, sur une de ses ailes, l'attaque de tous côtés, sans que l'on ait le temps de la secourir.

1° Il est impossible que deux lignes parallèles de trois mille toises et placées à la distance de neuf cents toises, l'une s'inclinant sur l'autre de manière qu'une des ailes étant à trois cents toises, l'autre soit assez éloignée pour être à l'abri et hors d'atteinte : l'armée, pendant qu'elle marche pour prendre l'ordre oblique, prête le flanc; si elle est attaquée, elle sera battue; l'aile menacée sera facilement mise hors de péril en la renforçant par la seconde ligne de l'armée ou par la réserve.

2° Il faudrait que la ligne d'opération de l'ar-

mée qui prendrait l'ordre oblique, fût du côté de l'aile sur laquelle elle appuie, sans quoi elle la perdrait, ce qui exposerait à des conséquences fâcheuses. Il est deux principes de guerre qu'on ne viole point impunément : le premier, *Ne faites pas de marches de flanc devant une armée qui est en position;* le deuxième, *conservez avec soin et n'abandonnez jamais de gaîté de cœur votre ligne d'opération.* Aussi est-il des personnes parmi les partisans de l'ordre oblique, qui veulent que la manœuvre en soit dérobée à l'ennemi, qu'il soit étonné et surpris, qu'elle soit faite de nuit, ou favorisée par des brouillards, ou couverte par des rideaux.

1° Puisque cette manœuvre doit être dérobée à l'ennemi, ce n'est pas un ordre de tactique; sa force n'est pas dans elle-même, mais en ce qu'elle surprend, étonne; elle est de la nature des embuscades, des marches dérobées, des surprises, etc.

2° Les embuscades, les marches dérobées, les surprises, ont été pratiquées dans tous les temps, non-seulement par des troupes disciplinées, mais même par des sauvages et des troupes indisciplinées.

Frédéric a livré, dans la guerre de Sept-Ans, dix batailles; il n'a, dans aucune d'elles, fait exécuter les manœuvres des revues de Potzdam, ni n'a mis en usage aucune nouvelle manœu-

vre; toutes celles qu'il a ordonnées étaient connues et pratiquées de tous les temps. Il a fait deux mouvements à la bataille de Lowositz, en 1756: le premier pour repousser l'attaque de la hauteur; le second, lorsqu'il a, par un mouvement de cavalerie, menacé la gauche de l'armée autrichienne, ce qui l'a décidée à repasser l'Éger. Il n'y a là aucune invention.

En 1757, les armées prussienne et autrichienne étaient égales en force, mais l'armée prussienne était composée de vieilles troupes, aguerries et disciplinées. La plus grande partie de celles du duc de Lorraine étaient fort médiocres et de nouvelles levées. A la bataille, les deux armées étaient séparées par un ravin. Le roi marcha sur trois lignes par le flanc gauche, jusqu'à ce qu'il trouva un débouché. Le duc de Lorraine devait marcher sur trois lignes par le flanc droit en suivant parallèlement ce mouvement; ou prendre l'initiative, faire passer à sa gauche et à son centre le ravin; et attaquer la droite du roi. Il ne prit ni l'un ni l'autre de ces partis. Il se contenta de faire faire un changement de front en arrière à sa droite. De tout temps, on a vu des armées se cotoyer, plusieurs fois, même plusieurs lieues, pour atteindre un débouché qui permît à l'une d'elles d'attaquer avec avantage.

Les partisans de l'ordre oblique admirent la manœuvre du roi à la bataille de Kollin ; et, quoiqu'elle ait eu les suites les plus fâcheuses, qu'elle lui ait fait perdre la bataille, la moitié de son armée et deux cents pièces de canon, ce qui l'a obligé de lever le siége de Prague et d'évacuer la Bohême, ils n'en persistent pas moins dans leur engouement : rien ne peut leur désiller les yeux. Les uns disent qu'il s'est vu arracher la victoire par la faute d'un chef de bataillon, qui a, mal à propos, ordonné un à droite en bataille, et a arrêté la marche de l'armée. D'autres, plus raisonnables, qui sont frappés des inconvénients attachés à une marche de flanc devant une armée en position, mais qui n'en sont pas moins attachés à l'ordre oblique, disent que la manœuvre du roi eût dû être faite de nuit; que par-là il eût évité le feu de l'armée autrichienne qui ne l'aurait pas aperçu; qu'au jour il aurait étonné, surpris, battu, rompu et mis en déroute son adversaire. Sans doute que c'est une fort belle chose que de surprendre son ennemi; mais pourquoi s'arrêter à tourner une aile ; il vaut mieux prendre l'armée à dos, se saisir de ses parcs, de ses canons sur leurs avant-trains, de leurs munitions, des faisceaux de fusils du camp !!! La perte de la bataille de Kollin doit

être attribuée à la violation du premier des principes, dont nous avons parlé plus haut. Si Frédéric avait eu affaire à un autre général que Daun, qui, après la bataille, resta douze jours dans son camp à chanter des *Te Deum*, il eût cruellement senti les conséquences de la violation du principe *d'abandonner sa ligne d'opération*. Les débris n'eussent jamais rejoint ni ses magasins, ni l'armée devant Prague. Il ne s'en fût jamais relevé.

A la bataille de Rosbach, le prince de Soubise imagina de vouloir singer l'ordre oblique. Il fit une marche de flanc devant la position du roi. Les résultats en sont assez connus. Frédéric à Kollin ne perdit que son armée : Soubise à Rosbach perdit son armée et l'honneur.

A la bataille de Zorndorf, le roi renouvela la manœuvre de Kollin. Au lieu d'attaquer la gauche de l'armée russe, qui était à portée des ponts par lesquels il débouchait, il fit une marche de flanc devant elle pour aller attaquer l'aile opposée. Les Russes qui, l'année précédente, avaient déjoué une pareille manœuvre, et battu le maréchal Lehwald à la journée de Jaegerndorf, tombèrent sur le flanc des colonnes d'attaque du roi, les rompirent, les mirent en désordre : tout était perdu si l'intrépide Seidlitz, avec son incomparable cava-

lerie et ce coup d'œil qui le distinguait, n'y eût porté remède. L'infanterie russe n'était pas assez manœuvrière pour soutenir ses colonnes d'attaque par des échelons; elle fut rejetée dans ses quarrés. La bataille se continua, l'armée prussienne eut la victoire, mais parce qu'elle fut ramenée par la force des évènements aux vrais principes, car c'est la gauche de l'armée russe qu'elle rompit en dépit des ordres de Frédéric. L'année suivante, le général prussien Wedel fit encore une marche de flanc à la bataille de Kay; Soltikof l'en fit repentir, et lui donna une bonne leçon.

Mais, dira-t-on, vous ne parlez pas de la bataille de Leuthen; c'est le chef-d'œuvre de l'ordre oblique. Sans doute cette bataille est propre à immortaliser le caractère moral de Frédéric, et met à jour ses grands talents militaires; mais elle ne présente rien qui ressemble à la manœuvre de Potzdam. Il ne dut cette victoire qu'à la surprise; elle tient au chapitre des accidents. Si le prince de Lorraine eût eu une seule védette en avant de son front, une patrouille, il eût été prévenu que le roi marchait par sa droite, passait dans un marais qui semblait impraticable, pour attaquer son aile gauche; il y eût porté sa réserve, et en même temps eût fait avancer sa droite et son centre;

il eût pris l'armée prussienne en flanc, en flagrant délit, et l'eût défaite. C'est étrangement s'abuser que de confondre une surprise avec un ordre constant de manœuvres.

A la bataille de Hohenkirch, Daun, dira-t-on, a manœuvré dans l'ordre oblique, puisque lorsqu'il a tiré le premier coup de fusil, il avait déja cerné toute la droite de l'armée prussienne; mais ce serait un étrange abus de mots. Il faut dire tout simplement que Daun a surpris l'armée du roi; ce que celui-ci a rendu possible par le mauvais camp qu'il a pris, et qu'il s'est obstiné à garder plusieurs jours. Une pareille faute ne devait jamais être faite depuis l'invention de la poudre.

La huitième bataille est celle de Kunnersdorf. Le roi, au commencement de la journée s'est trouvé perpendiculairement sur le flanc gauche de l'armée ennemie; il était donc plus que dans l'ordre oblique. Cette position n'était pas le résultat d'une manœuvre de champ de bataille, mais d'une marche qui avait été dérobée à l'ennemi derrière des bois et des marais. Le général russe, qui avait d'abord fait front du côté de Francfort, changea de position, et en prit une par laquelle il se trouva en potence sur l'armée prussienne; pour déboucher, des marais impraticables s'opposèrent

au dessein du roi. Il attaqua comme il se trouvait, obtint des succès sur la gauche russe qu'il surprit; mais ceux-ci ayant pris leur ordre de bataille sur leur centre, parallèlement à l'armée prussienne, ils obtinrent une victoire complète qui mit la Prusse à deux doigts de sa perte.

La neuvième bataille de cette guerre, celle de Liegnitz est une rencontre fortuite qui a sauvé Frédéric d'un danger où l'avaient engagé les plus fausses manœuvres.

La dixième bataille est celle de Torgau. Toutes les dispositions du roi y sont funestes, aussi mal conçues que mal exécutées. Si l'on jugeait Frédéric par sa conduite à cette bataille, on concevrait une faible idée de son talent. Ni à Liegnitz ni à Torgau, on ne voit rien de nouveau et aucune trace de ce fameux ordre oblique.

Le vieux Frédéric souriait sous cape aux parades de Potzdam, de l'engouement des jeunes officiers français, anglais, autrichiens, pour la manœuvre de l'ordre oblique, qui n'était propre qu'à faire la réputation de quelques adjudants-majors. Un examen approfondi des manœuvres de cette guerre aurait dû éclairer ces officiers, et ce qui devait achever de faire évaporer leurs illusions, c'est que Frédéric n'a

jamais manœuvré que par lignes et par le flanc, jamais par des déploiements.

Il n'y a donc aucune de ces dix batailles qui ait un caractère particulier et nouveau. Le roi en a perdu plusieurs, pour avoir, de gaieté de cœur, fait des marches de flanc devant une armée en position. Son expérience à Kollin, à Zorndorf, celle du maréchal Lehwald à Jaegerndorf, du général Wedel à Kay, du prince de Soubise à Rosbach, en ont prouvé le danger.

Des militaires français, admirateurs de l'ordre oblique, parmi lesquels Guibert, ont poussé l'illusion jusqu'à prétendre que les détachements du duc Ferdinand à Creveld et à Wilhemsthal, sur les flancs de l'armée française, étaient des corollaires brillants de l'ordre oblique, au mépris de ce principe : *Ne mettez entre les divers corps de votre ligne de bataille, aucun intervalle par où l'ennemi puisse pénétrer.* Si la violation de ce principe lui a réussi, c'est que le comte de Clermont commandait les Français.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TROISIÈME SECTION.

« L'expédition d'Égypte avait trois buts : 1° établir « sur le Nil une colonie française qui pût prospérer « sans esclaves, et qui tînt lieu à la république de « Saint-Domingue et de toutes les îles à sucre ; 2° ou- « vrir un débouché à nos manufactures dans l'Afrique, « l'Arabie et la Syrie, et fournir à notre commerce « toutes les productions de ces vastes contrées ; « 3° partir de l'Égypte comme d'une place d'armes, « pour porter une armée de 60,000 hommes sur l'In- « dus, soulever les Marattes et les peuples opprimés « de ces vastes contrées..... » (1)

(T. II, p. 214, et t. I, p. 63. *Egypte.*)

(1) La lettre qui suit, sous le n° I, prouve que l'idée de l'*Expédition d'Egypte* venait du général Bonaparte ; il en avait déja parlé au directoire, dans sa dépêche de Milan, du 29 thermidor an V (16 août 1797). Les deux autres, n°s II et III, démontrent également que le gouvernement approuvait ce projet.

(N° I.)

Lettre du général en chef Bonaparte,

Au ministre des relations extérieures.

Passériano, le 27 fructidor an V (13 septembre 1797).

Vous trouverez ci-joint la lettre que j'écris au citoyen Canclaux, ministre à Naples, en réponse aux ouvertures qui lui ont été faites par M. Acton, et dont il vous aura sûrement rendu compte.

La cour de Naples ne rêve plus qu'accroissement et grandeur; elle voudrait d'un côté, Corfou, Zante, Céphalonie, etc.; de l'autre, la moitié des états du pape, et spécialement Ancône. Ces prétentions sont trop plaisantes; je crois qu'elle veut en échange nous céder l'île d'Elbe. Je pense que désormais la grande maxime de la république doit être de ne jamais abandonner Corfou, Zante, etc.; nous devons, au contraire, nous y établir solidement. Nous y trouverons des ressources pour notre commerce; elles seront d'un grand intérêt pour nous, et les évènements futurs de l'Europe.

Pourquoi ne nous emparerions-nous pas de l'île de Malte? L'amiral Brueys pourrait très-bien mouiller là et s'en emparer; quatre cents chevaliers et au plus un régiment de 500 hommes, sont la seule garde qu'ait la ville de la Valette. Les habitants, qui montent à plus de cent mille, sont tous portés pour nous,

et fort dégoûtés de leurs chevaliers qui ne peuvent plus vivre et meurent de faim. Je leur ai fait exprès confisquer tous leurs biens en Italie.

Avec l'île de Saint-Pierre, que nous a cédée le roi de Sardaigne, Malte et Corfou, nous serons maîtres de toute la Méditerranée.

S'il arrivait qu'à notre paix avec l'Angleterre, nous fussions obligés de céder le cap de Bonne-Espérance, il faudrait alors nous emparer de l'Égypte. Ce pays n'a jamais appartenu à une nation européenne; les Vénitiens seuls y ont eu une prépondérance précaire. On pourrait partir d'ici avec 25,000 hommes, escortés par huit ou dix bâtiments de ligne ou frégates vénitiennes, et s'en emparer.

L'Égypte n'appartient pas au grand-seigneur.

Je desirerais, citoyen ministre, que vous prissiez, à Paris, quelques renseignements, et me fissiez connaître quelle réaction aurait sur la Porte notre expédition d'Égypte.

Signé, BONAPARTE.

(N° II.)

Le ministre des relations extérieures,

Au général en chef Bonaparte.

Paris, le 2 vendémiaire an VI (23 septembre 1797).

Le directoire approuve vos idées sur Malte, etc.....
Quant à l'Égypte, vos idées, à cet égard, sont

grandes, et l'utilité doit en être sentie; je vous écrirai sur ce sujet, *at largè*. Aujourd'hui je me borne à vous dire que, si l'on en faisait la conquête, ce devrait être pour déjouer les intrigues russes et anglaises qui se renouvellent si souvent dans ce malheureux pays. Un si grand service rendu aux Turcs les engagerait aisément à nous y laisser toute la prépondérance et tous les avantages commerciaux dont nous avons besoin. l'Égypte, comme colonie, remplacerait bientôt les productions des Antilles, et, comme chemin, nous donnerait le commerce de l'Inde; car tout, en matière de commerce, réside dans le temps, et le temps nous donnerait cinq voyages contre trois par la route ordinaire.

Signé, CH.-M. TALLEYRAND.

(N° III.)

Le Directoire exécutif,

Au général en chef Bonaparte.

Paris, le 5 brumaire an VI (26 octobre 1797).

L'incertitude dans laquelle se trouvait le gouvernement, par votre silence, depuis le 20 vendémiaire, vient d'être remplacée par une satisfaction bien vive à l'arrivée des citoyens Berthier et Monge.....

.....

Vous avez allié à l'impétuosité de la victoire, la modération du véritable courage et la sagesse des négociations. Si vous n'aviez su que gagner des batailles, vous n'auriez été qu'un grand général; mais vous avez aspiré à un plus beau titre; vous avez voulu être un général citoyen. Que ce nom glorieux soit donc votre première récompense!

Le directoire exécutif vous en ménage une autre, qu'il croit aussi digne de vous; c'est de mettre la dernière main au grand ouvrage que vous avez si fort avancé. Vous verrez d'abord, par les pièces jointes à cette lettre, qu'en quittant, aussitôt que les suites du traité vous le permettront, le commandement de l'armée d'Italie, vous devez prendre celui de l'*armée d'Angleterre*. Cette seule dénomination vous indique assez *la parfaite analogie des vues ultérieures du directoire exécutif avec celles que vous avez annoncées vous-même*.....

(Le paragraphe suivant lui annonce sa nomination aux fonctions de président des plénipotentiaires de la république française, au congrès de Rastadt, et l'invite à s'y rendre le plutôt possible, *comme général chargé de l'échange des ratifications et des ordres à donner pour les évacuations* (celle de Mayence par les troupes de l'Autriche et de l'empire), *conformément à la convention additionnelle secrète*).

« On avait appris, au camp de Saint-Jean-d'Acre, « le commencement de la guerre de la seconde coali- « tion..... » (T. II, p. 220.)

Note de l'éditeur.

Le général en chef de l'armée d'Orient avait pris des moyens, pour établir sa correspondance, du moins avec sa famille, par la voie de terre et par Constantinople. Les lettres passaient à Berlin, d'où elles étaient adressées à l'ambassadeur de Hollande auprès de la Porte, le baron van Dedem van Gelder, qui les expédiait par des Tartares. Cette correspondance fut interrompue après l'expédition de Syrie.

« Napoléon retourne en France, 1° parce qu'il y « était autorisé par ses instructions : *il avait carte* « *blanche sur tout ;* 2°..... » (*ibidem.*)

Note de l'éditeur.

Les instructions du général en chef de l'armée d'Orient étaient-elles par écrit? étaient-elles verbales? on ne peut le dire. Elles ne sont point dans les porte-feuilles rapportés de Sainte-Hélène. Si elles existent, l'original n'en est pas en Europe. Différentes recherches faites, sur les registres du directoire et dans des dépôts publics, pour en retrouver la minute ou des copies, ont été infructueuses jusqu'à ce moment.

Le général en chef avait-il eu *carte blanche sur tout.* Tout porte à le croire.

1° La manière dont sont minutés, au plumitif des délibérations, les arrêtés du directoire, relatifs à l'armée d'Angleterre; ils ne portent, contre l'usage observé en tout autre matière, aucun considérant. Des provisions d'agents de la république, auprès des princes d'Orient, délivrées par le directoire, avec le nom en blanc, sont contresignées par le ministre des relations extérieures, et ne portent point la signature du secrétaire-général Lagarde, mais celle de François de Neufchâteau, l'un des directeurs.

2° La dénomination d'armée d'Angleterre, conservée à l'armée d'Orient, jusqu'à son embarquement, en telle sorte que les divisions embarquées à Civita-Vecchia, paraissaient en former l'aile droite, sous les ordres du général Desaix.

3° Le secret qui a été observé sur cette expédition. Nous avons une lettre de l'amiral Brueys, qui fournit le plan de l'attaque de Malte, et demande, peu de semaines avant le départ, le but réel de l'expédition; et un billet du ministre de la guerre, Schérer, qui prie le général en chef *de le mener avec lui au directoire, pour qu'il connaisse enfin l'objet des immenses préparatifs qu'on fait de toute part.*

Le général Desaix était dans le secret, et annonçait, de Rome, que ce secret n'était pas divulgué; Monge le connaissait et voulait être de l'expédition. Le général Moreau partageait l'erreur universelle. On trouvera, sous le n° I, une de ses lettres au général en chef Bonaparte, qui prouve que, le 6 germinal an VI, il était dans l'ignorance du but principal de l'expédition; et, sous le n° II, une lettre du général Kléber à Moreau, qui démontre que celui-ci a été informé plus tard de ce mystère, mais qu'il est opposé à l'expédition.

On sait d'ailleurs que, depuis le 18 fructidor, après quelques froideurs, et la réconciliation du général en chef Bonaparte avec le directoire, en vendémiaire an VI, les

ministres de la guerre et des relations extérieures étaient sous les ordres immédiats du général Bonaparte. De-là, à avoir *carte blanche sur tout*, il y a bien peu de distance. Napoléon le dit ici ; nous devons donc l'en croire.

Enfin, avant l'expédition de Syrie, il annonce au directoire, par sa lettre du Caire, du 22 pluviose an VII (*Mémoires de Napoléon*, par le général baron Gourgault, T. II, p. 369), qu'il passera en France, si les nouvelles de la guerre entre la France et les rois se confirment ; il fallait donc qu'il s'y crût autorisé par ses instructions écrites ou plutôt par les pouvoirs étendus dont il était revêtu.

(N° I.)

Lettre du général Moreau,

Au général en chef de l'armée d'Angleterre, Bonaparte.

Paris, le 5 germinal an VI (27 mars 1798).

Citoyen général,

Il est peu de Français qui, depuis long-temps, ne desirent une descente en Angleterre ; il en est peu qui ne soient persuadés de la réussite de cette expédition, depuis que vous vous êtes chargé de la commander.

Il est du devoir de ceux qui aiment leur pays, et à qui la guerre a donné quelque expérience, de vous

faire part de tout ce qu'ils jugeront susceptible d'en assurer le succès. A ce titre, j'ai pensé devoir vous communiquer quelques réflexions sur cette entreprise périlleuse.

On ne peut se dissimuler que la supériorité de la marine militaire de notre ennemi ne nous permette guère de pénétrer jusqu'à ses côtes que par une surprise. D'après cela, on doit concevoir la possibilité d'une interruption de communication entre l'armée qui aurait opéré sa descente et les vaisseaux de transport.

Le plus grand inconvénient qui peut en résulter serait le défaut de munitions de guerre. Il est inutile de chercher à vous convaincre du danger qu'il y a d'en manquer, surtout relativement au moral des troupes que cela peut ébranler.

Je crois qu'en faisant fondre actuellement, dans nos arsenaux, les pièces de campagne avec leurs mobiles nécessaires à votre armée, d'un calibre égal à celui des Anglais, on aurait toujours l'espoir, en supposant la communication interceptée avec la flotte, de s'en procurer par les prises qu'on ferait, soit dans les arsenaux, soit dans les combats.

Je ne me rappelle pas quels sont les calibres des Anglais; je les crois de 3, 6 et 9 livres de balles, et leurs obusiers de 5 et de 7 pouces; mais il est facile de les trouver à Douai, où on a envoyé toute l'artillerie qui leur a été prise à l'armée du nord.

Sans chercher à pénétrer quels peuvent être vos

projets, je pense que vous profiterez de l'étendue immense de côtes que nous possédons, pour opérer plusieurs débarquements, ou au moins en faire craindre tant sur les côtes d'Irlande, que sur celles d'Angleterre; elles sont menacées depuis l'entrée de l'Océan, à Brest, jusqu'à la mer du Nord, au Texel.

En supposant qu'on parte de différents ports, ou pour se diriger sur le même point et opérer un débarquement unique, ou pour tenter des attaques différentes, il est indispensable d'établir une communication tellement prompte, que l'éloignement des divers lieux de départ ne nuise pas à l'ensemble dont une telle opération a besoin, soit en exposant un débarquement partiel qui ne serait pas soutenu par les autres, soit en n'opérant pas les diversions avantageuses dont une attaque réelle a toujours besoin.

L'invention des télégraphes n'a jamais été plus utile que dans cette occasion, puisque des postes établis avec soin, depuis Brest jusqu'au Texel, le long des côtes, communiqueraient les ordres avec une promptitude que rien ne peut égaler, assureraient le départ simultané de toutes les flottes, et empêcheraient les départs partiels que les vents ou d'autres obstacles permettraient dans un port, et rendraient impossibles dans un autre.

Je desire, citoyen général, que ces réflexions puissent vous être de quelque utilité. J'ai trop à cœur les succès de mon pays, pour ne pas me faire un devoir de vous communiquer tout ce que je croirai pouvoir

contribuer à la réussite d'une expédition, qui, en assurant à la république une paix durable, mettra le comble à votre gloire particulière.

Signé, MOREAU.

(N° II.)

Lettre du général Kléber,

Au général Moreau, à Paris.

Toulon, le 29 floréal an VI (19 mai 1798).

Je ne pourrai vous écrire un peu au long, mon cher Moreau, que lorsque nous serons au large, et que je serai dégagé du détail et de l'embarras de l'embarquement. Je n'ai pas un moment de libre..... Le vent qui était favorable, il y a quelques jours, a changé tout à coup, et on a profité de cette contrariété pour faire aussi quelques changements dans la répartition des troupes; tout cela occupe et donne des sollicitudes. Enfin le vent paraît se remettre, et, s'il continue ainsi, dans trois jours nous serons au large. Vous devez être au fait du secret de notre expédition. J'ai ouï dire que vous la désapprouvez; j'en ai été fâché; j'aurais desiré que vous missiez, à cet égard, moins de précipitation. Quand on fait la chose unique qui est à faire, l'opération est bonne, par cela même qu'on ne pourrait pas faire mieux.

Mais lorsqu'il y a, au bout de tout cela, de grands résultats à espérer, il faut, ce me semble, approuver. Je m'expliquerai mieux dans ma première, et, comme je suis un peu paresseux pour écrire, Baudot sera celui qui vous transmettra mes idées et tout ce que j'aurais à vous dire.

Je renvoie Gaillard à Paris..... (*détails purement domestiques*).

Adieu, mon cher Moreau, j'espère que le gouvernement, plus juste, aura bientôt le bon esprit de vous tirer d'une retraite pour laquelle vous n'êtes pas fait, en utilisant vos talents. Comptez, à jamais, sur mon attachement et ma bien sincère amitié.

Signé, KLÉBER.

« Le duc d'Enghien, jeune prince plein de valeur, « séjournait à 4 lieues de la frontière de France..... »
(T. II, p. 282 et p. 404).

(N° I.)

Lettre du premier consul,

Au ministre de la guerre.

Paris, le 19 ventose an XII (10 mars 1804).

Vous voudrez bien, citoyen général, donner ordre au général Ordener, que je mets à cet effet à votre

disposition, de se rendre dans la nuit en poste à Strasbourg. Il voyagera sous un autre nom que le sien : il verra le général de la division.

Le but de sa mission est de se porter sur Ettenheim, de cerner la ville, d'y enlever le duc d'Enghien, Dumouriez, un colonel anglais et tout autre individu qui serait à leur suite. Le général de la division, le maréchal de logis de gendarmerie qui a été reconnaître Ettenheim, ainsi que le commissaire de police, lui donneront tous les renseignements nécessaires.

Vous ordonnerez au général Ordener de faire partir de Schelestadt 300 hommes du 26^{e} de dragons, qui se rendront à Rheinau, où ils arriveront à huit heures du soir.

Le commandant de la division enverra 15 pontonniers à Rheinau, qui arriveront également à huit heures du soir, et qui, à cet effet, partiront en poste ou sur les chevaux de l'artillerie légère. Indépendamment du bac, il se sera déja assuré qu'il y ait là quatre ou cinq grands bateaux, de manière à pouvoir faire passer d'un seul voyage trois cents chevaux.

Les troupes prendront du pain pour quatre jours, et se muniront de cartouches. Le général de la division y joindra un capitaine ou officier et un lieutenant de gendarmerie, et trois ou quatre (trentaine) brigades de gendarmerie.

Dès que le général Ordener aura passé le Rhin, il se dirigera droit à Ettenheim, marchera droit à la maison du duc et à celle de Dumouriez ; après cette

expédition terminée, il fera son retour sur Strasbourg.

En passant à Lunéville, le général Ordener donnera ordre que l'officier de carabiniers qui a commandé le dépôt à Ettenheim, se rende à Strasbourg en poste, pour y attendre ses ordres.

Le général Ordener, arrivé à Strasbourg, fera partir bien secrétement deux agents, soit civils, soit militaires, et s'entendra avec eux pour qu'ils viennent à sa rencontre.

Vous donnerez ordre pour que le même jour et à la même heure, 200 hommes du 26e de dragons, sous les ordres du général Caulaincourt (auquel vous donnerez des ordres en conséquence), se rendent à Offembourg, pour y cerner la ville et arrêter la baronne de Reich, si elle n'a été prise à Strasbourg, et autres agents du gouvernement anglais, dont le préfet et le citoyen Méhée, actuellement à Strasbourg, lui donneront les renseignements.

D'Offembourg, le général Caulaincourt dirigera des patrouilles sur Ettenheim, jusqu'à ce qu'il ait appris que le général Ordener a réussi. Ils se prêteront des secours mutuels.

Dans le même temps, le général de la division fera passer 300 hommes de cavalerie à Kelh, avec quatre pièces d'artillerie légère, et enverra un poste de cavalerie légère à Willstadt, point intermédiaire entre les deux routes.

Les deux généraux auront soin que la plus grande discipline règne, que les troupes n'exigent rien des

habitants; vous leur ferez donner à cet effet douze mille francs.

S'il arrivait qu'ils ne pussent pas remplir leur mission, et qu'ils eussent l'espoir en séjournant trois ou quatre jours, et en faisant des patrouilles, de réussir, ils sont autorisés à le faire.

Ils feront connaître aux baillis des deux villes que, s'ils continuent à donner asyle aux ennemis de la France, ils s'attireront de grands malheurs.

Vous ordonnerez que le commandant de Neuf-Brissac fasse passer 100 hommes sur la rive droite avec deux pièces de canon.

Les postes de Kelh, ainsi que ceux de la rive droite, seront évacués dès l'instant que les deux détachements auront fait leur retour.

Le général Caulaincourt aura avec lui une trentaine de gendarmes; du reste, le général Caulaincourt, le général Ordener et le général de la division, tiendront un conseil, et feront les changements qu'ils croiront convenables aux présentes dispositions.

S'il arrivait qu'il n'y eût plus à Ettenheim, ni Dumouriez, ni le duc d'Enghien, on rendrait compte par un courrier extraordinaire de l'état des choses.

Vous ordonnerez de faire arrêter le maître de poste de Kelh et autres individus qui pourraient donner des renseignements sur cela.

Signé, BONAPARTE.

(N° II.)

Lettre du ministre de la guerre,

Au général Ordener.

Paris, le 20 ventose an XII (11 mars 1804).

En conséquence des dispositions du gouvernement, qui met le général Ordener à celle du ministre de la guerre, il lui est ordonné de partir de Paris, en poste, aussitôt après la réception du présent ordre, pour se rendre le plus rapidement possible, et sans s'arrêter un instant, à Strasbourg. Il voyagera sous un autre nom que le sien. Arrivé à Strasbourg, il verra le général de la division. *Le but de la mission est de se porter sur Ettenheim*, de cerner la ville, *d'y enlever le duc d'Enghien*, *Dumouriez*, un colonel anglais, et tout autre individu qui serait à leur suite. Le général commandant la 5e division, le maréchal-de-logis qui a été reconnaître Ettenheim, ainsi que le commissaire de police, lui donneront tous les renseignements nécessaires.

Le général Ordener donnera ordre de faire partir de Schelestadt 300 hommes du 26e de dragons, qui se rendront à Rheinau où ils arriveront à huit heures du soir. Le commandant de la 5e division enverra 15 pontonniers à Rheinau, qui y arriveront également à huit heures du soir, et qui, à cet effet, partiront en poste sur les chevaux d'artillerie légère. Indépendam-

ment du bac, il se sera assuré qu'il y ait là quatre ou cinq grands bateaux, de manière à pouvoir passer, d'un seul voyage, trois cents chevaux. Les troupes prendront du pain pour quatre jours, et se muniront d'une quantité de cartouches suffisante. Le général de la division y joindra un capitaine, un lieutenant de gendarmerie et une trentaine de gendarmes. Dès que le général Ordener aura passé le Rhin, *il se dirigera droit à Ettenheim, marchera droit à la maison du duc d'Enghien* et à celle de Dumouriez. Après cette expédition terminée, il fera son retour sur Strasbourg. En passant à Lunéville, le général Ordener donnera ordre que l'officier de carabiniers qui a commandé le dépôt à Ettenheim, se rende à Strasbourg, en poste, pour y attendre les ordres. Le général Ordener, arrivé à Strasbourg, fera partir bien secrètement deux agents, soit civils, soit militaires, et s'entendra avec eux pour qu'ils viennent à sa rencontre. Le général Ordener est prévenu que le général Caulaincourt doit partir avec lui pour agir de son côté. Le général Ordener aura soin que la plus grande discipline règne, que les troupes n'exigent rien des habitans. S'il arrivait que le général Ordener ne pût pas remplir sa mission, et qu'il eût l'espoir, en séjournant trois ou quatre jours, et en faisant faire des patrouilles, de réussir, il est autorisé à le faire. Il fera connaître au bailli de la ville que s'il continue à donner asile aux ennemis de la France, il s'attirera de grands malheurs. Il donnera l'ordre au commandant de Neubrissac de faire passer cent hommes sur la rive droite du Rhin, avec deux pièces

de canon. Les postes de Kelh ainsi que ceux de la rive droite seront évacués aussitôt que les deux détachements auront fait leur retour.

Le général Ordener, le général Caulaincourt, le général commandant la 5e division, tiendront conseil, et feront les changements qu'ils croiront convenables aux présentes dispositions. S'il arrivait qu'il n'y eût plus à Ettenheim, ni Dumouriez, ni le duc d'Enghien, le général Ordener me rendra compte, par un courrier extraordinaire, de l'état des choses, et il attendra de nouveaux ordres. Le général Ordener requerrera le commandant de la 5e division de faire arrêter le maître de poste de Kelh, et les autres individus qui pourraient donner des renseignements.

Je remets au général Ordener une somme de douze mille francs pour lui et le général Caulaincourt. Vous demanderez au général commandant la 5e division, que dans le temps où vous et le général Caulaincourt ferez votre expédition, il fasse passer 300 hommes de cavalerie à Kelh, avec quatre pièces d'artillerie légère. Il enverra aussi un poste de cavalerie légère à Wilstadt, point intermédiaire entre les deux routes.

Signé, ALEXANDRE BERTHIER.

(N° III.)

Copie du rapport fait par le citoyen Charlot, chef du 38e escadron de gendarmerie nationale.

Au général Moncey, premier inspecteur-général de la gendarmerie, du 24 ventose an XII (15 *mars* 1804).

Mon général,

Il y a deux heures que je suis rentré en cette ville de l'expédition sur Etteinheim (électorat de Baden), où j'ai enlevé, sous les ordres des généraux Ordener et Fririon, avec un détachement de gendarmerie et une partie du 22e de dragons, les personnages dont les noms suivent :

1° Louis Antoine Henri de Bourbon, duc d'Enghien ;

2° Le général marquis de Thumery ;

3° Le colonel baron de Grunstein ;

4° Le lieutenant Schmidt ;

5° L'abbé Wemborn, ancien promoteur de l'évêché de Strasbourg ;

6° L'abbé Michel, secrétaire de l'évêché de Strasbourg, (outre Rhin) et secrétaire de l'abbé Wemborn ; ce dernier est français, comme Wemborn ;

7° Un nommé Jacques, secrétaire du duc d'Enghien ;

8° Feraud (Simon), valet de chambre du duc ;

9° Poulain (Pierre), domestique du duc;

10° Joseph Canon, idem;

Le général Dumouriez, qu'on disait être logé avec le colonel Grunstein, n'est autre chose que le marquis de Thumery, désigné ci-dessus, et qui occupait une chambre au rez-de-chaussée, dans la même maison qu'habitait le colonel Grunstein que j'ai arrêté chez le duc, où il avait couché. Si j'ai aujourd'hui l'honneur de vous écrire, c'est à ce dernier que je le dois. Le duc ayant été prévenu qu'on cernait son logement, sauta sur un fusil à deux coups et me coucha en joue au moment où je sommais plusieurs personnes, qui étaient aux fenêtres du duc, de me faire ouvrir, ou j'allais de vive force enlever le duc; le colonel Grunstein l'empêcha de faire feu en lui disant: « Monseigneur, vous êtes-vous compromis? Ce dernier lui ayant répondu négativement. Eh bien! lui « dit Grunstein, toute résistance devient inutile, nous « sommes cernés, et j'aperçois beaucoup de baïonnettes; il paraît que c'est le commandant. Songez « qu'en le tuant vous vous perdriez et nous aussi. » Je me rappelle fort bien d'avoir entendu dire, c'est le commandant; mais j'étais bien loin de penser que j'étais sur le point de finir, ainsi que le duc me l'a déclaré, et me le répéta encore. Au moment de l'arrestation du duc, j'entends crier Au feu (médiocre allemand)! je me porte sur le champ à la maison où je comptais enlever Dumouriez, et chemin faisant j'entends sur divers points répéter le cri Au feu! j'empêche un individu de se porter vers l'église, probable-

ment pour y sonner le tocsin, et je rassure en même temps les habitants du lieu qui sortaient de leurs maisons tout effarés, en leur disant : « C'est convenu avec votre souverain », assurance que j'avais déja donnée à son grand-veneur, qui, aux premiers cris, s'était porté vers le logement du duc. Arrivé à la maison où je comptais enlever Dumouriez, j'ai arrêté le marquis de Thumery ; je l'ai trouvée dans un calme qui m'a rassuré, et investie telle que je l'avais laissée avant de me transporter chez le duc.

Les autres arrestations ont été opérées sans bruit, et j'ai pris des renseignements pour savoir si Dumouriez avait paru à Ettenheim, on m'a assuré que non, et je présume qu'on ne l'y a supposé, qu'en confondant son nom avec celui du général Thumery.

Demain je m'occuperai des papiers que j'ai enlevés, à la hâte, chez les prisonniers, et j'aurai ensuite l'honneur de vous en faire mon rapport. Je ne puis trop donner d'éloges à la conduite ferme et distinguée du maréchal-des-logis Pfersdorff dans cette circonstance ; c'est lui que j'ai envoyé la veille à Ettenheim, et qui m'a désigné le logement de nos prisonniers ; c'est lui qui a placé, en ma présence, toute les védettes aux issues des maisons qu'ils occupaient, et qu'il avait reconnues la veille. Au moment où je sommais le duc de se rendre mon prisonnier, Pfersdorff, à la tête de quelques gendarmes et dragons du 22^{e} régiment, pénétrait dans la maison, par le derrière, en franchissant les murs de la cour : ce sont eux qui ont été aperçus par le colonel Grunstein, ce

qui a déterminé ce dernier à empêcher le duc à faire feu sur moi. Je vous demande, mon général, le brevet de lieutenant pour le maréchal-des-logis Pfersdorff, à l'emploi duquel il a été proposé à la dernière revue de l'inspecteur-général Wyrion. Il est, sous tous les rapports, susceptible d'être porté à ce grade. Les généraux Ordener et Caulaincourt vous parleront de ce sous-officier, et ce qu'ils vous diront sur son compte me fait espérer que vous prendrez, mon général, en sérieuse considération la demande que je vous fais en sa faveur. J'ai à ajouter que ce sous-officier m'a rendu compte qu'il avait été particulièrement secondé par le gendarme Henne, brigade de Barr. Pfersdorff, parlant plusieurs langues, je souhaiterais que son avancement ne l'enlevât point à l'escadron.

Le duc d'Enghien m'a assuré que Dumouriez n'était point venu à Ettenheim; qu'il serait cependant possible qu'il eût été chargé de lui apporter des instructions de l'Angleterre; mais qu'il ne l'aurait pas reçu, parce qu'il était au-dessous de son rang d'avoir affaire à de pareilles gens; qu'il estimait Bonaparte comme un grand homme, mais qu'étant prince de la famille Bourbon, il lui avait voué une haine implacable, ainsi qu'aux Français auxquels il ferait la guerre dans toutes les occasions.

Il craint extrêmement d'être conduit à Paris, et je crois que pour l'y conduire, il faudra établir sur lui une grande surveillance. Il attend que le premier consul le fera enfermer, et dit qu'il se repent de n'avoir

pas tiré sur moi ; ce qui aurait décidé de son sort par les armes.

Le chef du 38e escadron de gendarmerie nationale.

Signé, CHARLOT.

(N° IV.)

Copie d'une lettre du général Ordener,

Au premier consul.

Strasbourg, le 24 ventose an XII (15 mars 1804).

J'ai l'honneur de vous adresser, mon général, le procès-verbal et les papiers qui ont été saisis chez le duc d'Enghien. A mesure que ceux des autres individus seront vérifiés, le général Caulaincourt vous les fera passer. Quoique ma mission soit remplie, j'attendrai vos ordres pour mon retour à Paris.

Je vous salue très-respectueusement.

Signé, ORDENER.

Lettre du Ministre de la guerre.

(N° V.)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

Paris, le 21 ventose an XII de la république française, une et indivisible (12 mars 1804).

Le ministre de la guerre,

Au citoyen Caulaincourt.

Le premier consul ordonne au citoyen Caulaincourt, son aide-de-camp, de se rendre en poste à Strasbourg. Il y accélérera la construction et la mise à l'eau des bâtiments légers qu'on y construit pour la marine. Il prendra des renseignements près du préfet et du citoyen Méhée, pour faire arrêter les agents du gouvernement anglais qui sont à Fribourg et à Offenbourg, notamment la baronne de Reich, si elle n'est pas déja arrêtée.

Le capitaine Rosey, en mission près des ministres anglais et qui a toute leur confiance, lui donnera tous les renseignements nécessaires sur les complots formés contre la tranquillité de l'état, et la sureté du premier consul.

Le citoyen Caulaincourt fera connaître aux baillis

des villes de la rive droite, qu'ils peuvent s'attirer de grands malheurs en donnant asile aux personnes qui cherchent à troubler la tranquillité en France, et il se concertera avec le général commandant la 5e division militaire, pour employer, au besoin, une force suffisante pour l'exécution du présent ordre.

Il rendra un compte particulier au premier consul de la mission du capitaine Rosey.

Le ministre de la guerre,

Signé, ALEX. BERTHIER.

(N° VI.)

Lettre du ministre des relations extérieures, Au général Caulaincourt.

Paris, le 21 ventose an XII (12 mars 1804).

Général,

J'ai l'honneur de vous adresser une lettre pour le baron d'Edelsheim, ministre principal de l'électeur de Bade; vous voudrez bien la lui faire parvenir aussitôt que votre expédition d'Offenbourg sera consommée. Le premier consul me charge de vous dire que si vous n'êtes pas dans le cas de faire entrer des troupes dans les états de l'électeur, et que vous appreniez que le général Ordener n'en a point fait entrer, cette lettre doit rester entre vos mains, et ne

pas être remise au ministre de l'électeur. Je suis chargé de vous recommander particulièrement de faire prendre et de rapporter avec vous les papiers de madame de Reich.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Signé, CH.-MAU. TALLEYRAND.

(N° VII.)

Le ministre de la guerre,

Au général commandant la 5e division.

Paris, le 20 ventose an XII de la république française (11 mars 1804).

Je vous previens, citoyen général, que le général Ordener et le général Caulaincourt, se rendent à Strasbourg pour des missions très-importantes; je vous ordonne, sous votre propre responsabilité, d'adhérer à toutes les demandes qui vous seront faites par le général Ordener et le général Caulaincourt, à l'effet de remplir la mission dont ils sont chargés; ils vous feront connaître leurs instructions en ce qui vous concerne. Vous prescrirez à l'ordonnateur d'adhérer également à toutes les demandes qu'ils feront pour les vivres.

Vous donnerez les ordres pour les mouvements des troupes, pour l'artillerie et les bateaux.

Signé, ALEX. BERTHIER.

(N° VIII, avec trois pièces incluses.)

(A)

Extrait du supplément au Moniteur universel, *du vendredi* 23 *germinal an XII de la république* (13 *avril* 1804).

Rapport de la mission dont j'ai été chargé, par le conseiller d'état préfet du département du Bas-Rhin, près M. Drake, ministre d'Angleterre, à Munich.

Le 10 ventose, après avoir reçu par les mains du préfet du Bas-Rhin, les instructions de M. Muller, je partis de Strasbourg pour me rendre près de M. Drake, ministre d'Angleterre à Munich.

Le 13, j'arrivai à Augsbourg, et lui adressai les lettres, dont voici copie :

Monsieur,

« J'ai été chargé par M. Muller d'une lettre, que je « desirerais vous remettre moi-même ; voudriez-vous « bien m'indiquer le jour et l'heure où je vous incom- « moderai le moins.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Le 17 au matin, voyant que je ne recevais point de réponse, je partis pour Munich. A mon arrivée, j'écrivis de nouveau à M. Drake la lettre suivante :

« Monsieur,

« Pendant les quatre jours que j'ai resté à Augs- « bourg, j'ai eu l'honneur de vous adresser deux let-

« tres; je pense que vous ne les avez pas reçues, « puisque je suis sans réponse. Veuillez, monsieur, « me faire savoir l'heure à laquelle je pourrais espérer « de vous remettre moi-même celle dont m'a chargé « M. Muller pour vous.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Aussitôt qu'il eut reçu cette lettre, il me fit dire de me rendre de suite chez lui, qu'il m'attendait.

Je me présentai à M. Drake comme aide-de-camp, chef de bataillon, d'un général républicain, et lui remis ma lettre de créance dont voici la teneur :

« Monsieur,

« La personne qui vous remettra ce billet est celle « que la compagnie a eu l'honneur de vous adresser « par mon organe, il y a quelques jours.

« Elle a la confiance entière de ceux qui l'envoient, « et je vous prie de vouloir bien regarder ce qu'elle « vous dira comme l'expression sincère de leurs sen- « timents.

« La commission qui lui sera la plus agréable sans « doute est celle qu'elle a reçue expressément de vous « témoigner le dévouement de la compagnie : permet- « tez-moi, monsieur, d'y joindre l'assurance de la « haute considération avec laquelle j'ai l'honneur « d'être,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant « serviteur.

Signé, MULLER. »

Après la lecture de cette lettre, il me demanda ce qu'il y avait de nouveau en France, comment les affaires allaient. Je lui répondis que le moment du triomphe pour les jacobins était arrivé; que tout le monde avait jugé qu'à moins de renoncer à rien tenter contre le gouvernement, etc., etc., on ne pouvait pas trouver d'occasion plus favorable que celle qui se présentait aujourd'hui. « Que puis-je faire pour vous? « parlez; quelles sont vos vues? Qu'espérez-vous faire? « Votre général et votre comité ont-ils des projets? »

Voyant le moment favorable, je lui présentai mon plan (il est le même que celui consigné dans la minute de mes instructions); après l'avoir lu trois fois avec attention, il me dit: « Ce plan est très-bon; « mais je ne vois pas beaucoup de places fortes parmi « celles que vous citez: c'est à quoi pourtant on de- « vrait le plus s'attacher. »

Je lui nommai la place d'armes de Besançon et sa citadelle; je lui représentai que cette ville était très-forte, et que nous étions certains d'y trouver beaucoup d'artillerie et des munitions en tout genre. — « Avez-vous des chevaux pour votre artillerie? — « Nous nous en sommes déja assurés. — « C'est fort « bien; mais gardez-vous de vous presser, ne frappez « qu'à coup sûr; et puis d'ailleurs, en cas de malheur, « vous pourriez vous retirer dans les montagnes du « Jura; vous y trouveriez une retraite assurée, et « pourriez vous y défendre long-temps: pendant ce « temps les autres départements dans lesquels vous « avez déja formé des noyaux, obligeraient à la diver-

« sion. » Après avoir rêvé un instant, il courut chercher sa carte pour examiner « quelle est la ville d'Al-« lemagne la plus proche d'une de celles que nous « devons occuper, pour être à même, disait-il, de se « rapprocher de nous, afin de rendre notre communi-« cation plus prompte, et d'être plus à portée de nous « aider de tous mes moyens : ce plan mérite, de ma « part, la plus grande attention; je l'approuve très-« fort : demain et après-demain je m'occuperai d'écrire « à votre général, et je ne doute pas que vous lui por-« tiez une réponse satisfaisante. »

M. Drake me parla ensuite de Pichegru; je lui demandai s'il le croyait encore en France. — Certainement non, dit-il; « je le connais beaucoup, c'est un « homme de mérite, mais il est trop froid et il a trop « d'aplomb pour s'être engagé aussi légèrement dans « une telle démarche. Soyez bien assuré qu'il est dans « ce moment à Londres, et dites-le partout. Quant « à Georges, je sais très-positivement qu'il ne peut « pas être à Paris, puisque j'ai reçu des lettres de per-« sonnes de Londres, qui venaient de le voir au mo-« ment où l'on m'écrivait. »

Je lui ai fait part des bruits de guerre continentale qui ont circulé; je lui ai peint cet évènement comme le coup le plus terrible et le plus affreux pour les jacobins, puisque cela affermissait à jamais le gouvernement, etc., etc. Il a répondu à cela : « On a de « fortes raisons d'espérer qu'on parviendra à décider « la Russie à se prononcer contre la France. »

Il m'entretint longuement des projets de descente

en Angleterre, et tout en prodiguant beaucoup d'injures au premier consul, il me dissimula mal la crainte que lui inspiraient et la descente et le génie entreprenant de l'armée française.

Il me parla beaucoup de M. Muller. — Je lui répondis, d'après mes instructions, que je ne l'avais jamais vu, etc.; que je savais très-positivement qu'il était parti pour l'armée des côtes avec une mission très-importante; il sourit d'un air satisfait, et me dit :

« Lorsque j'appris l'arrestation de Moreau, j'écrivis « de suite à M. Muller de se rendre près de moi, « avec recommandation de lui faire parvenir ma lettre, « partout où il se trouverait, parce que je jugeai que « cette circonstance serait favorable; je ne conçois pas « ce retard; je suis pourtant certain qu'il est en Alle- « magne, car un de mes amis m'écrit qu'il l'a vu, « qu'il lui a parlé, enfin je l'attends tous les jours; « j'espère le voir bientôt. »

« — Je suis bien aise de vous dire que le citoyen « Muller ne jouit pas de la plus grande confiance; il va « rarement aux comités. On se plaint amèrement de « ce qu'il ne s'ouvre pas assez. — En cela, je vous « prie de dire à votre général qu'on a tort de lui « en vouloir; lorsque je l'envoyai en France, ce n'était « absolument que pour lier une correspondance, mais « non pas pour y rester comme il l'a fait; car il y a plus « de deux mois qu'il devrait être de retour; il m'a « aussi écrit tout ce que vous me dites là, et même « plus, que le comité l'avait accusé d'avoir reçu des « fonds pour un autre comité révolutionnaire. Je vous

« assure que je ne connais pas d'autre comité. Si je « n'ai pas fait passer davantage de fonds, c'est que, « je vous avoue franchement, je ne voyais pas très- « clair dans les projets de votre comité ; il y a quel- « que temps qu'on m'écrivit qu'on pouvait insurger « quatre départements, que j'aie, moi, à leur envoyer « un plan, ne connaissant pas leurs moyens, et ce « qu'ils pouvaient mettre à exécution. Aujourd'hui « c'est différent, j'y vois clair ; aussi, je m'em- « ploierai bien volontiers à vous donner tous les « secours pécuniaires qui sont à ma disposition, « vous pouvez compter sur moi ; ainsi vendredi, à « quatre heures, venez dîner avec moi, et vous « trouverez vos dépêches toutes prêtes.

Vendredi, je me présentai de nouveau chez M. Drake ; il me reçut avec l'accueil le plus gracieux. — « Vos affaires sont prêtes, j'ai écrit à votre « général, je pense qu'il sera très-content de moi ; « l'écriture n'est pas apparente ; mais je présume que « votre général en a la recette ; s'il ne la connaît pas, « M. Muller la lui donnerait ; vous lui recommanderez « encore de ne pas trop se presser, car mon premier « avis était d'attendre que B..... fût parti pour Bou- « logne, et sur le point de s'embarquer. Vous ferez « sentir à votre général la nécessité qu'il y aurait de « s'emparer de l'Alsace, principalement de Huningue, « et de la citadelle de Strasbourg. Ah ! si vous pouviez « avoir Huningue et la citadelle de Strasbourg, quel « coup ! Je pourrais me rapprocher de vous, et vous « donner, de suite, des secours pécuniaires ; point de

« retard dans nos opérations, nous agirions de con-
« cert, et cela irait infiniment mieux; il serait aussi
« bien important d'avoir un gros parti à Paris, car,
« sans cela, le reste n'est rien. Il faut vous défaire de
« B..... (j'avoue que je craignais en ce moment de me
« trahir par la vive indignation qui m'agitait) il con-
« tinua : c'est le moyen le plus sûr d'avoir votre
« liberté, et de faire la paix avec l'Angleterre. Une
« chose que je recommande encore à votre général,
« c'est de remuer tous les partis : tout vous doit être
« également bon, royalistes, jacobins, etc., etc.,
« excepté les amis de B..... à quoi il ne faut pas vous
« fier, de crainte d'être trahis; il faut aussi que votre
« général se méfie des proclamations que le premier
« consul ne manquera pas de faire circuler. Lorsque
« vous aurez commencé votre insurrection, il dira
« que tels et tels départements se sont un peu insur-
« gés : mais que cela est déja dissipé; et cela pour
« effrayer les autres départements, et les empêcher
« d'agir; car voilà comme on éteignit la guerre de la
« Vendée : on fit courir le bruit que Georges était
« arrêté; tout le monde rentra dans l'ordre, et on
« va faire de Pichegru, comme on fit avec Georges :
« car, quoique la gazette d'aujourd'hui annonce son
« arrestation, je n'en crois absolument rien. On peut
« arrêter un malheureux, et dire : C'est Pichegru. »

« Il est important que vous disiez à votre général
« qu'il m'indique, le plutôt possible, une ou deux
« villes, dans lesquelles je pourrai envoyer des per-
« sonnes de confiance; elles auront des fonds à la

« disposition de votre général, lorsqu'il en aura be-
« soin ; il enverra quelqu'un avec une carte de celles
« que je lui envoie (elles sont numérotées jusqu'à 4).
« On pourra remettre, à la fois, deux ou trois mille
« louis ; c'est, je crois, l'or qui lui conviendra le mieux :
« car je ne pourrais pas lui envoyer du papier sur Paris,
« sans donner lieu au soupçon. Vous lui remettrez
« ces quatre lettres de change, montant à 9,990 francs,
« ou 10,114 livres 17 sous 6 deniers : c'est tout le
« papier que j'ai pu me procurer sur Paris. Je viens
« d'écrire à M. Smith, à Stuttgard, pour qu'il s'oc-
« cupe à ramasser, de son côté, le plus de fonds
« qu'il pourra. Vous remettrez vous-même la lettre
« à la poste, à Kanstad, afin que les opérations ne
« languissent pas faute d'argent ; si cependant vous
« voulez attendre jusqu'à mercredi, vous pourrez em-
« porter une somme plus considérable. » Je lui répondis que mon général m'avait expressément ordonné de revenir de suite, et qu'il m'était impossible d'attendre. Si votre général vous envoie encore une
« fois, ou qu'il envoyât quelques autres personnes,
« vous lui direz qu'il les adresse chez moi directement ;
« il y aura toujours un logement de prêt. Je me suis
« logé hors la ville, à dessein : car je suis ici entouré
« d'espions ; on épie toutes mes démarches.

A propos, repris-je, j'oubliais de vous dire que le bruit court ici que vous devez quitter cette ville pour retourner en Angleterre ; vous êtes, dit-on, rappelé par le gouvernement. — Il est vrai qu'on
« le dit ; mais voilà ce qui a donné lieu à ce bruit :

« il y a quelque temps que j'ai fait meubler ma maison ; « j'ai demandé à mon tapissier l'inventaire des meu- « bles qu'il m'a fournis, et on a cru que j'allais « partir : mais rassurez-vous, mon ami, il n'en est « rien ; cette nouvelle est fausse.

Il m'a fait sortir par une petite porte dérobée ; il est venu m'accompagner jusqu'à la porte de la ville, en me disant qu'il espérait avoir bientôt des nouvelles de mon général.

Telles sont les expressions dont s'est servi M. Drake, dans la conversation que nous avons eue, relativement à ma mission.

Le plan ou lettre de M. Drake écrit en encre sympathique ;

La lettre qui m'a été adressée, sous le nom de Lefebvre ; le reçu du maître de poste de Kanstadt, de la lettre adressée à M. Smith à Stuttgard, les quatre lettres de change, et le même rapport ont été remis au préfet.

Strasbourg, le 25 ventose an 12.

Signé, ROSEY.

Adjudant-major, capitaine au 9^{e} régiment d'infanterie de ligne.

(B)

Extrait du supplément au Moniteur universel, *du vendredi 23 germinal an XII de la république* (13 *avril* 1814).

Rapport de la mission dont j'ai été chargé par le conseiller d'état préfet du département du Bas-Rhin, près M. Francis Drake, ministre d'Angleterre, à Munich.

Le 4 germinal, j'arrivai à Munich, à six heures du soir, et fus descendre chez M. Drake, ministre d'Angleterre; il me logea chez lui, dans une chambre au rez-de-chaussée, au-dessous de son appartement, comme nous en étions convenus lors de notre première entrevue. Tout jacobin que j'étais censé être, il me reçut avec des démonstrations affectueuses; je lui remis la lettre de mon prétendu général, en l'engageant à y répondre de suite, ce qu'il fit le lendemain. Cette réponse présentant, pour ainsi dire, tous les principaux détails de notre entretien, je me bornerai à donner le résultat succinct de notre communication.

M. Drake me demanda ce qu'il y avait de nouveau en France, comment allaient les affaires; je lui répondis que jamais évènements n'avaient été plus favorables pour nous; que les arrestations qu'on avait exercées, sur différents royalistes, avaient jeté un voile impénétrable sur nos projets secrets, et que

nous nous étions réjouis de voir qu'aucun jacobin n'avait été arrêté, etc., etc.....

« Je crois comme vous, me répondit M. Drake, « que vous êtes à l'abri de tout soupçon, et je ne « doute pas que vous dirigiez vos coups avec plus de « sûreté : mais ressouvenez-vous de recommander à « votre général qu'il est essentiel de réunir tous les « partis dans les premières opérations qu'il entrepren- « dra ; il est nécessaire qu'il ait à opposer au consul « une masse imposante, il pourra se servir avec avan- « tage du parti royaliste. »

J'observai à M. Drake que mon général était parfaitement de son avis, mais que le comité ne pouvait se résoudre à unir à une aussi belle cause, un parti si contraire à ses principes, etc....

« Servez-vous-en toujours, me disait-il, en se pro- « menant dans son jardin, et, lorsque vous aurez ter- « rassé B....., il vous sera très-facile de vous purger « de ce qui ne sera pas de votre parti, comme vous « l'avez déja fait plusieurs fois dans la révolution. »

Il fallut me ressouvenir de la tâche qui m'était imposée et de l'utilité dont ma mission pouvait être à ma patrie pour contraindre le sentiment d'indignation auquel je faillis me livrer ; je me sentais pressé du besoin de me faire connaître, sous mon véritable nom, à ce misérable, et de lui demander à l'instant raison, l'épée à la main, de tout le mal qu'il osait dire et penser. Toutefois je me contins. La conversation languissait : Drake la reprit bientôt.

« Souvenez-vous, me dit-il, d'appuyer sur l'idée

« que je donne, dans une lettre, à votre général; il « faut promettre une augmentation de solde aux régi- « ments sur lesquels vous pouvez compter; je four- « nirai pendant plusieurs mois à cette dépense, et « vous pourrez ensuite, moyennant les biens que « vous confisquerez sur ceux qui ne sont pas de votre « parti, y subvenir vous-mêmes.

« J'aurais desiré que votre général attendît encore « quelque temps avant de commencer ses premières « opérations; mais puisqu'il croit que le moment est « favorable, il est urgent qu'il s'empare de la place « de Huningue; elle n'est pas éloignée du centre de « vos opérations. Je compte m'installer à Fribourg, « pour être à portée de vous donner des secours « prompts et sûrs : quant à la citadelle de Strasbourg, « il n'y faut plus penser, c'est trop loin.

« Je crois que votre général n'aura pas manqué de « se faire un parti puissant dans l'armée, pour faire « opérer une diversion; car sans cela B..... pourrait « vous combattre avec avantage. Il faut bien calculer « d'avance tous les moyens qu'il a à vous opposer, « afin de rendre tous ses efforts inutiles.

« Mais profitez, lorsqu'il en sera temps, du trouble « où sera plongé le reste de ses partisans. Écrasez-les « sans pitié : la pitié n'est pas de saison en poli- « tique. »

M. Drake insista beaucoup sur ce que mon général lui envoyât de suite M. Muller. « Il m'est indispensable- « ment nécessaire. J'en ai besoin pour qu'il me mette « au courant, et qu'il me fasse connaître ceux qui

« sont de votre parti; car sans cela je ne me trouve-
« rais pas à même de me justifier auprès de mon
« gouvernement, qui voudra connaître le nom des
« principaux personnages, lorsqu'il sera question de
« sommes aussi considérables que celles qu'il faudra
« vous donner. J'insiste donc pour que votre général
« m'envoie M. Muller. »

M. Drake me remit une somme de 74,976 livres en or : « C'est tout ce que je peux faire pour vous dans
« ce moment, me dit-il; mais je vous adresse à
« M. Spencer-Smith, à Stuttgard, qui vous remettra
« une plus forte somme. Je vous donne une lettre
« pour lui, et un passe-port comme courrier d'An-
« gleterre chargé de nos dépêches pour Cassel; comme
« cela, vous ne serez pas obligé de vous présenter chez
« l'envoyé français, qui épie jusqu'à nos plus petites
« démarches : vous ne direz rien du tout à M. Smith
« de ce qui se passe entre nous; vous pourrez ce-
« pendant satisfaire sa curiosité sur les nouvelles de
« France. »

Je pris donc congé de M. Drake, le lundi 5 courant; je montai dans une voiture de poste qui me fut amenée à la porte de son hôtel, à dix heures et demie du soir, et m'acheminai vers Stuttgard. J'arrivai dans cette ville, le mercredi 7, à une heure et demie de l'après-midi, avec le caractère de courrier d'Angleterre. Je fus loger à l'auberge du Cor-de-chasse d'or; je me fis conduire par un garçon de la maison chez M. Spencer-Smith, où je me fis annoncer sous le nom de Lefebvre. Il me reçut d'abord

avec méfiance et l'accueil le plus froid; je lui remis la lettre de M. Drake. Il ne m'eut pas sitôt connu, qu'il me combla d'honnêtetés : il me pria de l'excuser de ce qu'il m'avait si mal reçu : « C'est que, me dit-il, « je ne suis pas du tout en sûreté ici, je vous assure. « Depuis quelques jours, je ne reçois personne que « le pistolet à la main; je ne suis pas sur un lit de « roses, tant s'en faut; je me regarde comme un « avant-poste, et vous atteste que si B..... deman- « dait à l'électeur de Wurtemberg mon arrestation « (malgré que son épouse soit une princesse d'An- « gleterre), il me livrerait sans me faire prévenir; car « déja il se doute de ce qui m'occupe ici, et il craint « que cela ne le compromette avec le consul. »

Il s'informa avec beaucoup d'intérêt des affaires de France, et il me dit que l'arrestation du duc d'Enghien l'avait fortement déconcerté; qu'il prenait une grande part au malheur de Pichegru; que l'Angleterre avait, avec raison, fondé de grandes espérances sur la mission d'un homme aussi populaire qu'habile. « Je « le connaissais beaucoup, me répéta-t-il avec une « très-forte émotion; j'étais au fait, parce que c'est le « lieutenant de mon frère qui l'a débarqué sur la « côte de France. J'avais même espéré qu'il parvien- « drait à s'échapper; il n'y faut plus compter, puis- « qu'il paraît certain qu'il est arrêté. »

Il me pria instamment d'écrire une lettre, à mon passage à Strasbourg, à madame Franck, banquier, pour l'inviter à lui faire parvenir de suite toutes les lettres qu'elle aurait reçues à l'adresse du baron d'Her-

bert, officier allemand : « Elle pourra me les faire « passer sous le couvert factice de monsieur le fils de « Georges-Henri Keller, banquier à Stuttgard. J'at- « tache le plus grand prix à les recevoir; il doit y en « avoir de Pichegru. » Il me pria aussi de m'informer de madame Henriette de Tromelin dont il avait connu le mari à Constantinople. Cet émigré devait être en ce moment aux environs de Brest.

Il eut l'extrême bonté de m'apprendre que son nom de guerre était Leblond; et il parut tirer vanité de la réputation d'intrigue qu'il assurait avoir donnée à ce nom-là.

Ce M. Smith a pour secrétaire M. Péricaud, secrétaire de l'ancien évêque de Séez; cet émigré m'entretint long-temps de ses jérémiades; il me fatigua par toutes les horreurs qu'il débita sur le chef de la nation française; il me parut fortement inquiet et agité. « M. Spencer-Smith, me dit-il, est ministre; et « moi, comme émigré, je n'ai rien à alléguer. La po- « lice de France pourrait me faire arrêter, comme les « émigrés qu'on a enlevés à Ettenheim, ou comme « l'évêque de Châlons dont on a obtenu l'arrestation « à Munich. »

M. Drake, M. Spencer-Smith et M. Péricaud ne m'ont pas laissé ignorer qu'ils s'ennuieraient beaucoup à Munich et à Stuttgard, sans l'occupation que leur donnent les affaires de France. Ils se vantent de pouvoir tirer des sommes considérables sur le gouvernement anglais. « Donnez confiance à vos amis, « me dit M. Spencer-Smith; voilà des lettres de

« change pour 113,150 livres. Je leur ferai passer ce « dont ils auront besoin ; mais, par Dieu, qu'ils frap- « pent ferme. » En prononçant ces dernières paroles, il me présenta une paire de pistolets de la manufacture d'armes de Versailles. Puis, il me dit : « Vous « pourrez vous en servir avec avantage; avec de pe- « tits amis semblables, on ne manque jamais. » Je fus un instant à hésiter avant de les recevoir ; mais enfin je sentis la nécessité de ne point quitter mon rôle et d'achever ma mission. Je me considérai comme un officier de génie ou d'artillerie, qui va, déguisé, faire une reconnaissance dans une place ennemie. Tous les masques lui sont bons ; il étouffe sa sensibilité, et il ne voit que l'ordre de son général et le but de sa mission.

Il devait aussi me remettre une somme en or : tout était arrangé pour cela : mais au moment où il allait me la donner, il reçut le journal de Manheim ; et, dans ce journal, on lisait un extrait du Moniteur et de la correspondance de M. Drake : M. Smith hésita, et je me gardai bien d'insister.

J'étais encore chez M. Smith, lorsqu'un nommé Lienhard, émigré à la solde de l'Angleterre, vint demander, au nom de ses camarades éplorés, secours et protection : « On ne veut plus nous souffrir dans « l'électorat de Bade; on nous chasse de partout, et « nous ne savons bientôt plus où nous refugier. »

Le ministre anglais crut, pendant quelques instants, que c'était un agent français envoyé par la police, avec des papiers trouvés sur des personnes arrêtées,

qui venait pour le confesser et tirer de lui quelques éclaircissements.

Je ne pus m'empêcher de lui dire, en riant, qu'il devait se tenir en garde contre de pareils émissaires, et qu'il était vraisemblable que la police de Strasbourg lui en enverrait dont il ne se défierait pas. « Oh! oh! « dit-il : je n'en suis pas à mes preuves, et je les at- « tends de pied ferme. »

Ce sont absolument les expressions dont se sont servis les ministres d'Angleterre dans ma conversation avec eux.

Je pris congé de M. Spencer-Smith, le 9 du courant; il m'envoya chercher des chevaux de poste, qui me furent amenés par un de ses domestiques, et attelés à ma chaise à quatre heures après-midi. Je fus rendu à Strasbourg le lendemain 10, et continuai ma route pour Paris, où j'arrivai le 14.

J'essaierais vainement de peindre les sentiments de haine, et la fureur dont ces monstres sont animés contre notre patrie. Ils ne respirent que pour nous voir armés les uns contre les autres. Il n'est pas de métier vil ou atroce dont ils ne soient capables : mais, en même temps, il serait difficile de trouver des gens plus lâches. L'ombre d'un brave homme les ferait rentrer sous terre. Ils passent leur vie à tramer des complots; et par un effet naturel et une juste punition du crime, ils se croient sans cesse environnés d'embûches et de dangers. Soit que dans ces cours, amies de la France, et qui ont des obligations si essentielles au premier consul, on ne les voie pas d'un

œil favorable; soit qu'ils aient été devinés par les habitants des villes où ils résident, et qu'ils s'aperçoivent que l'opinion leur est contraire; soit enfin qu'une voix intérieure leur dise sans cesse que l'homme qui ne respecte rien n'a droit à aucun respect, ils ont l'air courbé sous le poids du mépris public, et déja flétris de l'opprobre ineffaçable qui doit s'attacher à leurs noms.

Signé, ROSEY,

adjudant-major au 9e régiment d'infanterie de ligne.

(B)

Extrait du Moniteur universel, *du mercredi 21 germinal an XII de la république* (11 *avril* 1814).

Munich, le 3 avril (13 germinal).

M. Drake était insolent et audacieux, et montrait beaucoup d'emportement au sujet de la dernière ordonnance de S. A. E. qui chasse les émigrés de la Bavière; il demandait dans sa note, si les émigrés qui étaient immédiatement sous la protection de l'Angleterre seraient aussi obligés de s'éloigner, et si l'on ne s'en rapporterait pas à la garantie que donneraient les agents de S. M. B. de leur conduite; mais il a

bien changé de contenance. S. A. E. ayant reçu des communications de Paris, relatives à la basse et honteuse trame de ce ministre, lui fit passer la note ci-jointe.

On avait le droit de s'attendre que M. Drake contesterait l'authenticité des pièces qui lui étaient opposées; il a pris la chose différemment, il s'est persuadé que seize gendarmes étaient partis en poste de Strasbourg pour venir l'arrêter; il a, en conséquence, fait connaître à M. de Montgelas, ministre de Bavière, qu'habitant une maison isolée, à l'extrémité du faubourg de Munich, il ne se croyait pas en sûreté, et craignait les embûches de la police française; qu'il desirait donc d'être rassuré sur sa position.

La réponse de la cour tardant de quelques heures à arriver, le désordre de sa conscience se communiqua à son esprit; il crut savoir que les seize gendarmes étaient déja arrivés à la poste voisine, et il partit à pied, sans congé, et sans attendre sa voiture; il fit trois lieues par la traverse, et ce ne fut qu'au bout de trois heures que sa voiture le rejoignit. Il a disparu en quittant sa résidence comme un chef de bandits; mais l'indignation de l'Europe, le mépris de tout ce qu'il y a, en Angleterre, d'hommes honnêtes, religieux et sensés, le suivront partout. Misérable! qui a pu déshonorer et avilir le caractère qu'honorent les nations civilisées, et que respectent même les hordes les plus sauvages!

« Le soussigné ministre d'état et des conférences de S. A. S. E. bavaro-palatine a reçu l'ordre exprès

de S. A. S. E. de tranmettre à S. E. M. Drake, etc., l'imprimé des lettres ci-jointes, et de l'informer que les originaux de ces lettres, écrites de la propre main de M. Drake, sont actuellement sous ses yeux.

« S. A. S. E. est profondément affligée que le lieu même de sa résidence ait pu devenir le foyer d'une correspondance aussi étrangère à la mission que S. E. M. Drake a été chargé de remplir près d'elle, et elle doit à sa dignité, à son honneur, et à l'intérêt de son peuple, de déclarer à S. E. que, dès ce moment, il lui sera impossible d'avoir aucune communication avec M. Drake, et de le recevoir désormais à sa cour.

« Déja deux sujets de S. A. S. E., fortement compromis par M. Drake, sont arrêtés à Munich, pour s'être permis, d'après ses suggestions, des démarches hautement réprouvées par le droit des gens.

« Le soussigné est chargé de déclarer encore que S. A. S. E. connaît trop bien les sentiments nobles et généreux de sa majesté britannique et de la nation anglaise, pour supposer même que sa conduite, à cette occasion, puisse être sujette au moindre reproche. Elle s'empressera de s'en expliquer directement envers sa majesté, et de déposer en son sein le profond regret qu'elle éprouve en retirant sa confiance au ministre qui avait été chargé de la représenter dans cette cour. L'électeur a la pleine conviction que S. M. britannique ne verra dans cette démarche, quoique très-pénible pour lui, qu'un nouveau témoignage de la haute opinion qu'il a du caractère

de S. M., et de la bienveillance dont elle a donné tant de preuves à la maison électorale.

Signé, le baron de MONTGELAS.

(C)

Extrait du Moniteur universel, *du mercredi 21 germinal an XII de la république* (11 *avril* 1814).

Stuttgard, le 3 avril (13 germinal).

M. Spencer-Smith, ministre d'Angleterre auprès de l'électeur de Wurtemberg, partit subitement hier mardi ; il a passé plusieurs heures à brûler tous ses papiers. L'abbé Péricaud, qui lui avait été donné à Londres par l'abbé Ratel, pour tramer les complots qu'il ourdissait en France, l'a suivi dans cette fuite.

Il est public ici que M. Spencer-Smith avait une mission relative aux troubles intérieurs de la France ; mais nous n'aurions jamais pensé qu'il eût avili son caractère, jusqu'à tremper dans un aussi infâme complot que le dernier.

Spencer-Smith avait, il y a peu de jours, envoyé beaucoup de lettres de change sur Paris ; il en avait expédié également sur Zurich ; ce qui porte à penser

qu'il n'était pas étranger aux troubles qui agitent aujourd'hui la Suisse ; quelle morale publique ! quel gouvernement, grand dieu! que celui qui se sert des priviléges de l'inviolabilité diplomatique pour souffler partout impunément le désordre et le crime! Quel gouvernement que celui qui veut que les complots les plus bas soient conduits directement par les ministres qui représentent leur souverain!

(N°. IX.)

Commission militaire spéciale formée dans la première division militaire, en vertu de l'arrêté du gouvernement, en date du 29 ventose an XII de la république, une et indivisible.

JUGEMENT.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

Cejourd'hui 30 ventose an XII de la république, la commission militaire spéciale, formée dans la première division militaire, en vertu de l'arrêté du gouvernement, en date du 29 ventose an XII, composée d'après la loi du 19 fructidor an V, de sept membres ; savoir : Les citoyens Hulin, général de brigade, com-

mandant les grenadiers à pied de la garde, président; — Guiton, colonel, commandant le 1er régiment de cuirassiers; — Bazancourt, colonel, commandant le 4e régiment d'infanterie légère; — Ravier, colonel, commandant le 18e régiment d'infanterie de ligne; — Barrois, colonel, commandant le 96e régiment d'infanterie de ligne; — Rabbe, colonel, commandant le 2e régiment de la garde municipale de Paris; — Dautancourt, capitaine-major de la gendarmerie d'élite, faisant les fonctions de capitaine-rapporteur; — Molin, capitaine au 18e régiment d'infanterie de ligne, greffier. — Tous nommés par le général en chef Murat, gouverneur de Paris, et commandant la première division militaire. — Lesquels président, membres, rapporteur et greffier, ne sont ni parents ni alliés entre eux, ni du prévenu au degré prévu par la loi. — La commission convoquée par l'ordre du général en chef, gouverneur de Paris, s'est réunie dans le château de Vincennes, dans le logement du commandant de la place, à l'effet de juger le nommé Louis Antoine Henri de Bourbon, duc d'Enghien, né à Chantilly, le 2 août 1772; taille d'un mètre 705 millimètres, cheveux et sourcils chatains-clair, figure ovale, longue, bien faite, yeux gris, tirant sur le brun, bouche moyenne, nez aquilin, menton un peu pointu, bien fait. — Accusé 1° d'avoir porté les armes contre la république française; 2° d'avoir offert ses services au gouvernement anglais, ennemi du peuple français; 3° d'avoir reçu et accrédité près de

lui des agents dudit gouvernement anglais, de leur avoir procuré des moyens de pratiquer des intelligences en France, et d'avoir conspiré avec eux contre la sûreté intérieure et extérieure de l'état; 4° de s'être mis à la tête d'un rassemblement d'émigrés français et autres, soldés par l'Angleterre, formé sur les frontières de la France, dans les pays de Fribourg et de Baden; 5° d'avoir pratiqué des intelligences dans la place de Strasbourg, tendantes à faire soulever les départements circonvoisins, pour y opérer une diversion favorable à l'Angleterre; 6° d'être l'un des fauteurs et complices de la conspiration tramée par les Anglais contre les jours du premier consul, et devant, en cas du succès de cette conspiration, entrer en France. — La séance ayant été ouverte, le président a ordonné au rapporteur de donner lecture de toutes les pièces; tant celles à charge que celles à décharge. — Cette lecture terminée, le président a ordonné à la garde d'amener l'accusé, lequel a été introduit libre et sans fers devant la commission. — Interrogé de ses nom, prénoms, âge, lieu de naissance et domicile. — a répondu se nommer Louis Antoine Henri de Bourbon, duc d'Enghien, âgé de trente-deux ans, né à Chantilly, près Paris, ayant quitté la France depuis le 16 juillet 1789. Après avoir fait prêter interrogatoire à l'accusé par l'organe du président, sur tout le contenu de l'accusation dirigée contre lui; ouï le rapporteur en son rapport et ses conclusions, et l'accusé dans ses moyens de défense; après que celui-ci

a eu déclaré n'avoir plus rien à ajouter pour sa justification, le président a demandé aux membres s'ils avaient quelques observations à faire; sur leur réponse négative, et avant d'aller aux opinions, il a ordonné à l'accusé de se retirer. L'accusé a été reconduit à la prison par son escorte; et le rapporteur, le greffier, ainsi que les citoyens assistant dans l'auditoire, se sont retirés sur l'invitation du président. — La commission, délibérant à huis clos, le président a posé les questions ainsi qu'il suit : — Louis Antoine Henri de Bourbon, duc d'Enghien, accusé 1° d'avoir porté les armes contre la république française, est-il coupable? 2° d'avoir offert ses services au gouvernement anglais, ennemi du peuple français, est-il coupable? 3° d'avoir reçu et accrédité près de lui des agents dudit gouvernement anglais, de leur avoir procuré des moyens de pratiquer des intelligences en France, et d'avoir conspiré avec eux contre la sûreté extérieure et intérieure de l'état, est-il coupable? 4° de s'être mis à la tête d'un rassemblement d'émigrés français et autres, soldés par l'Angleterre, formé sur les frontières de la France, dans les pays de Fribourg et de Baden, est-il coupable? 5° d'avoir pratiqué des intelligences dans la place de Strasbourg, tendantes à faire soulever les départements circonvoisins, pour y opérer une diversion favorable à l'Angleterre, est-il coupable? 6° d'être l'un des fauteurs et complices de la conspiration tramée par les Anglais, contre la vie du premier consul, et devant, en cas de

succès de cette conspiration, entrer en France, est-il coupable ? — Les voix recueillies séparément sur chacune des questions ci-dessus, commençant par le moins ancien en grade, le président ayant émis son opinion le dernier. — La commission déclare le nommé Louis Antoine Henri de Bourbon, duc d'Enghien 1° à l'unanimité, coupable d'avoir porté les armes contre la république francaise; 2° à l'unanimité, coupable d'avoir offert ses services au gouvernement anglais, ennemi du peuple français; 3° à l'unanimité coupable d'avoir reçu et accrédité près de lui des agents dudit gouvernement anglais; de leur avoir procuré des moyens de pratiquer des intelligences en France, et d'avoir conspiré avec eux contre la sûreté extérieure et intérieure de l'état; 4° à l'unanimité, coupable de s'être mis à la tête d'un rassemblement d'émigrés français et autres, soldés par l'Angleterre, formé sur les frontières de la France, dans les pays de Fribourg et de Baden; 5° à l'unanimité, coupable d'avoir pratiqué des intelligences dans la place de Strasbourg, tendantes à faire soulever les départements circonvoisins, pour y opérer une diversion favorable à l'Angleterre; 6° à l'unanimité, coupable d'être l'un des fauteurs et complices de la conspiration tramée par les Anglais, contre la vie du premier consul, et devant, en cas de succès de cette conspiration, entrer en France. — Sur ce, le président a posé la question relative à l'application de la peine; les voix recueillies de nouveau dans la forme ci-dessus indi-

quée. — La commission militaire spéciale, condamne à l'unanimité, à la peine de mort, le nommé Louis Antoine Henri de Bourbon, duc d'Enghien, en réparation des crimes d'espionnage, de correspondance avec les ennemis de la république, d'attentat contre la sûreté intérieure et extérieure de la république. — La dite peine, prononcée en conformité des articles 2, titre 4 du code militaire des délits et des peines, du 21 brumaire an V, 1^er^ et 2^e^, II section du titre 1^er^ du code pénal ordinaire, du 6 octobre 1791, ainsi conçus; savoir : Article 2 (du 21 brumaire an V). « Tout individu, quel que soit son état, qualité ou « profession, convaincu d'espionnage pour l'ennemi, « sera puni de mort. » — Article 1^er^ « Tout complot et « attentat contre la république, sera puni de mort. » — Article 2^e^ (du 6 octobre 1791 . « Toute conspi- « ration et complot, tendant à troubler l'état par une « guerre civile, en armant les citoyens les uns contre « les autres, ou contre l'exercice de l'autorité légitime, « seront punis de mort. » — Enjoint au capitaine rapporteur de lire de suite le présent jugement en présence de la garde assemblée sous les armes, au condamné. — Ordonne qu'il en sera envoyé dans les délais prescrits par la loi, à la diligence du président et du rapporteur, une expédition, tant au ministre de la guerre qu'au grand-juge, ministre de la justice, et au général en chef, gouverneur de Paris. — Fait clos et jugé sans désemparer, les jours, mois et an susdits, en séance publique ; et les membres de la commission

militaire spéciale ont signé, avec le rapporteur et le greffier, la minute du jugement.

Signé, GUITON, BAZANCOURT, RAVIER, BARROIS, RABBE, DAUTANCOURT, capitaine-rapporteur; MOLIN, capitaine-greffier, et HULIN, président.

« La descente en Angleterre a toujours été « regardée comme possible; et la descente une « fois opérée, la prise de Londres était immanquable. Maître de Londres, il se fût élevé un « parti très-puissant contre l'oligarchie.....

.....

« Les flottilles n'étaient que le moyen de débarquer ces 160,000 hommes en peu d'heures, et de s'emparer de tous les bas fonds. « C'est sous la protection d'une escadre réunie « à la Martinique, et venant de là à toutes « voiles sur Boulogne, que devait s'opérer le « passage; si la combinaison de cette réunion « de l'escadre ne réussissait pas une année, elle « réussirait une autrefois. Cinquante vaisseaux « partant de Toulon, de Brest, de Rochefort, « de l'Orient, de Cadix, réunis à la Martinique, arriveraient devant Boulogne et assu-

« reraient le débarquement en Angleterre, dans « le temps que, etc. »

(Tome II, pages 232 et 233.)

(I)

Livre d'instructions et d'ordres.

MARINE.

Instructions pour l'amiral Villeneuve (1).

Pavie, le 8 mai 1805.

(A) *Premières.*

Votre armée, composée de quatorze vaisseaux français et de six vaisseaux espagnols, sera renforcée, au

(1) Le but des armements maritimes de la France, en 1804 et en 1805, est ici clairement énoncé. Napoléon faisait réunir, dans la rade du Fort-Royal de la Martinique, les escadres de Toulon (vingt vaisseaux de ligne), de Rochefort (six vaisseaux), et de l'Orient (deux vaisseaux); elles devaient venir débloquer la flotte de Brest, de vingt-un vaisseaux de ligne, sous les ordres de l'amiral Gantheaume, et entrer dans la Manche, avec ou sans combat contre l'armée navale anglaise, ne pouvant réunir que soixante-douze vaisseaux de ligne, lesquels étaient alors éparpillés en douze stations différentes : l'amiral de la Touche-Tréville était à la tête de l'escadre de Toulon, et devait prendre le com-

Ferrol par cinq autres de nos vaisseaux, et par neuf vaisseaux du roi d'Espagne, ce qui portera votre force à dix-neuf de nos vaisseaux, et à quinze vaisseaux du roi d'Espagne.

Nous avons cinq vaisseaux et trois frégates dans la rade de l'île d'Aix, et un vaisseau et une frégate dans la rade de Lorient, tout prêts à appareiller. Nous vous laissons le maître de vous détourner de votre route pour rallier ces six vaisseaux à votre escadre, consultant à cet effet la nature des vents et des circonstances.

---

mandement de la flotte, sous Brest; il mourut, à Toulon, le 10 août 1804. L'amiral de Villeneuve lui succéda.

L'Espagne déclara la guerre à l'Angleterre, et fit une convention maritime avec la France, signée à Paris, le 5 janvier 1805, par l'amiral de Gravina. La coopération des forces navales de l'Espagne dut changer les premières dispositions. L'escadre de Rochefort, sous les ordres de l'amiral Miciessy, partit de la rade de l'île d'Aix, le 11 janvier. Elle portait des troupes et avait diverses missions. Elle les exécuta heureusement pendant le mois qui lui était donné pour attendre l'escadre de Toulon, et rentra dans la rade de l'île d'Aix, le 20 mai. L'escadre de Toulon sortit le 15 janvier. Elle éprouva des coups de vent et des avaries; elle rentra. Le 30 mars, elle appareilla au nombre de onze vaisseaux, portant 5 à 6,000 hommes de troupes de débarquement, sous les ordres du général Lauriston. Elle devait rallier les escadres espagnoles de Carthagène, de six vaisseaux, et de Cadix, de douze ou quinze. Elle ne fut jointe à Cadix, le 9 avril, que par un vaisseau de ligne français et six vais-

Si notre escadre du Ferrol était plusieurs jours, sans pouvoir sortir, vous y verriez une raison pour vous présenter devant l'île d'Aix sans perdre de temps, donnant ordre à l'escadre du Ferrol de vous y joindre, ce qu'elle pourrait faire facilement, puisque vous disperserez la croisière ennemie. Si, au contraire, les escadres du Ferrol avaient le temps favorable pour sortir et pour se ranger sous votre pavillon, sans éprouver aucun retard, et que les vents fussent tels que vous conçussiez l'espérance de vous porter rapi-

---

seaux espagnols seulement, sous les ordres de l'amiral de Gravina. Elle arriva à la Martinique le 14 mai. Pour augmenter les forces de l'amiral de Villeneuve, et dans la prévoyance de la rentrée de l'escadre de Rochefort, le contre-amiral Magon partit de la rade de l'île d'Aix, le 1er mai, avec quatre vaisseaux neufs, portant de nouvelles instructions à l'amiral de Villeneuve. Il le rallia à temps dans la rade du Fort-Royal de la Martinique.

La flotte de Brest de l'amiral Gantheaume tenta de sortir du mouillage de Bertheaume, le 27 mars. La flotte anglaise avait été renforcée; et, dans tout le mois d'avril, elle ne quitta pas sa station.

C'est dans ces circonstances, sur les lettres de l'amiral de Villeneuve et du général Lauriston, reçues à Stupiniz, le 22 avril, et d'après les modifications du plan primitif, qu'ont été rédigées les deux instructions de Pavie, du 8 mai.

Il est superflu d'ajouter que le plus grand secret a été observé, que le Livre d'ordres et la Correspondance sont, en grande partie, de la main ou de la dictée de Napoléon.

dement à votre destination, peut-être serait-il préférable de laisser de coté l'escadre de Rochefort pour ne point vous détourner de votre route, parce que tout retard aurait pour résultat de rendre plus considérable la croisière ennemie devant Brest.

Vous manœuvrerez donc pour opérer votre réunion avec l'escadre de l'amiral Gantheaume, mouillée en avant du goulet sous la protection des batteries considérables que nous avons fait établir entre Bertheaume et Camaret. Depuis un mois, l'ennemi n'a été signalé qu'au nombre de quinze, de dix-huit et jamais de plus de vingt vaisseaux. Notre intention est que vous fassiez votre jonction en évitant le combat, et que si vous êtes contraint à un combat, il ait lieu le plus près possible de Brest, afin que l'amiral Gantheaume puisse y prendre part. Nous estimons que, dans votre marche du Ferrol à Brest, vous devez changer de direction, afin d'éviter de rencontrer la croisière devant Brest, si elle prenait le parti de s'avancer à quinze ou vingt lieues au devant de vous. Dans votre dernière fausse route, vous devrez vous diriger sur le cap Lézard, de manière à ne pouvoir rencontrer l'ennemi ou à le rencontrer le plus près qu'il vous sera possible de Brest.

Votre jonction faite avec l'escadre de l'amiral Gantheaume vous renforçant de vingt-un bons vaisseaux, vos forces seront beaucoup plus considérables que celles que l'ennemi pourrait vous opposer, et vous vous dirigerez sur Boulogne, où nous serons de notre personne.

De toutes les opérations celle-ci me parait préférable comme la plus sure. Mais si, arrivé devant le cap Lézard, des vents ou d'autres circonstances favorables vous portaient à penser qu'il vous fût possible d'entrer dans la Manche, de gagner plusieurs jours sur l'escadre ennemie de Brest et d'arriver trois ou quatre jours avant elle devant Boulogne, nous vous laissons le maître de ne point vous approcher de Brest et de venir sur Boulogne. Si votre présence nous rend maîtres de la mer pendant trois jours devant Boulogne, nous avons toute faculté de faire notre expédition composée de 160,000 hommes embarqués sur deux mille bâtiments.

Cherbourg est armé, et peut contenir votre escadre et la protéger contre toute espèce de forces. Nous avons des vivres pour votre escadre à Brest, Cherbourg et Boulogne.

Nous nous en rapportons entièrement à votre zèle, à votre expérience, à votre connaissance parfaite de la mer et des localités où vous allez agir, pour faire tout ce qui paraîtra convenable pour remplir le but que nous nous sommes proposé.

Après la connaissance que nous avons de la distribution des forces ennemies, nous avons lieu de croire qu'avec une escadre plus forte que seize vaisseaux de guerre, nous serions devant Boulogne maîtres absolus de la mer, en supposant que l'escadre de Brest eût été dépassée et laissée en arriere.

Notre ministre de la marine est chargé de vous écrire en détail pour vous recommander toutes les

précautions possibles pour que l'amiral Gantheaume soit prévenu de tous vos mouvements, soit à votre départ du Ferrol, soit à votre arrivée sur les parages de Brest.

(B) *Secondes.*

La direction que vous devez prendre immédiatement après votre jonction au Ferrol dépend de tant de circonstances différentes, que je ne puis que m'en rapporter à votre expérience de la mer et à votre zèle pour mon service. En effet, tant d'évènements se sont passés depuis votre départ de la Martinique, que la connaissance des forces ennemies que vous avez attirées en Amérique, la force de l'escadre du Ferrol et de la croisière ennemie devant ce port, la situation de votre armée, sont autant d'éléments nécessaires pour ordonner impérieusement de votre destination ultérieure.

Le but principal de toute l'opération est de nous procurer, pendant quelques jours, la supériorité devant Boulogne. Maîtres du détroit pendant quatre jours, cent cinquante mille hommes embarqués sur deux-mille batiments acheveraient entièrement l'expédition. Pour arriver à ce grand but, immédiatement après votre arrivée au Ferrol vous aurez quatre partis à prendre.

Le premier, de vous porter devant Rochefort, et de vous réunir aux cinq vaisseaux que j'ai dans cette rade; j'ai envoyé des instructions au vaisseau le *Régulus*, qui est à Lorient, de vous joindre : ainsi, au

nombre de vingt-cinq vaisseaux français et de quinze vaisseaux espagnols, vous devez faire votre réunion avec l'escadre de Brest, et au nombre de plus de soixante vaisseaux de ligne entrer dans la manche.

Le deuxième parti est de laisser l'escadre de Rochefort qui occupe un pareil nombre de vaisseaux ennemis, et de vous diriger le plus promptement possible sur Brest, pour opérer votre jonction avec l'amiral Gantheaume.

Le troisième parti serait, après votre jonction avec l'escadre du Ferrol, de doubler l'Irlande, de vous joindre à l'escadre du Texel, forte de sept vaisseaux, et au convoi, et d'arriver devant Boulogne.

Le quatrième parti paraît devoir être celui de se diriger sur le cap Lézard, et à trente lieues au large de profiter d'un vent d'Ouest pour longer la côte d'Angleterre, éviter la rencontre de la flotte qui bloque Brest, et arriver quatre ou cinq jours, avant elle, devant Boulogne. Pour chacune de ces opérations, en calculant les vivres que vous trouverez à bord des vaisseaux français et espagnols, et de ceux que vous trouverez à Rochefort, vous en serez suffisamment pourvu; et prévoyant dès long-temps votre expédition, j'en ai fait réunir une grande quantité à Brest, Cherbourg et Boulogne.

Si vous prenez le parti de faire votre réunion avec l'escadre de Brest, vous devez tenter de le faire sans combat, et, si cela est trop difficile, calculer de manière à vous battre le plus près de Brest qu'il vous sera possible, et à cet effet tromper l'ennemi par de

fausses routes, si, sur la nouvelle de votre apparition au Ferrol, il prenait le parti de marcher une vingtaine de lieues à votre rencontre. Si, au contraire, vous prenez le parti de doubler l'Irlande, vous devez passer hors de vue des côtes, et rendre votre navigation la plus inconnue à l'ennemi que possible, qui pendant un temps, vous croira retourné dans la méditerannée, comme on ne manquera pas de le répandre par tous les moyens.

L'amiral Gantheaume, avec vingt-un vaisseaux approvisionnés pour six mois, est mouillé en dehors du Goulet, entre Bertheaume et Camaret, sous la protection des batteries de plus de cent-cinquante bouches à feu. Du moment de votre arrivée au Ferrol, il mettra à la voile; il se trouve avoir des facilités pour sortir, qu'il n'aurait point dans toute autre position en dedans du goulet.

Dans le cas où vous préféreriez votre réunion avec Brest, vous aurez soin de prévenir par des bricks que vous ferez aborder sur la côte la plus près de Brest, avec un officier qui ne perdrait pas un moment pour se rendre auprès de l'amiral Gantheaume.

Si vous doublez l'Irlande, vous irez au Texel; des instructions positives y ont été envoyées ainsi que sur la situation de l'ennemi dans ces parages.

Si, par les évènements survenus en Amérique ou dans le cours de votre navigation, vous vous trouviez dans une situation qui ne vous permît pas de remplir ces instructions, et que vous ne dussiez penser à aucune nouvelle opération, vous ferez partir l'escadre

de l'amiral Gourdon avec les trois ou quatre vaisseaux meilleurs marcheurs espagnols du Ferrol (1), pour établir une croisière, conformément aux instructions ci jointes; notre intention est que vous leviez le blocus de Rochefort, que vous donniez les instructions ci jointes au capitaine Allemand dont vous faciliterez la sortie, et que, cela fait, vous rameniez mon escadre à Cadix, avec les vaisseaux du Ferrol; que vous favorisiez l'entrée de l'escadre de Carthagène, à Cadix; que vous occupiez le détroit, que vous ravagiez la rade de Gilbraltar, et que vous vous approvisionniez là de vivres.

Ce serait avec bien du regret que je verrais que ces dernières circonstances, quelques combats même avec des forces inférieures que vous auriez soutenus, des circonstances de séparation et d'autres évènements, ajourneraient l'époque de notre opération importante. J'ai voulu toutefois pourvoir aux partis que vous auriez à prendre dans des évènements que je ne puis calculer, et dont je ne puis avoir connaissance.

Note de l'éditeur.

Ces instructions avaient été modifiées. Ces modifications

(1) L'escadre de l'amiral Gourdon, de cinq vaisseaux de ligne français, était déja bloquée dans le port du Ferrol, et depuis quelque temps, par la flotte anglaise de l'amiral Calder.

furent portées à l'amiral de Villeneuve, par la *Topaze*, frégate; elles lui donnaient l'ordre de se rendre à Brest, après avoir rallié la flotte du Ferrol et l'escadre du contre-amiral Lallemand, composée de cinq vaisseaux français et du *Regulus*, vaisseau de 74, qu'il trouverait à Vigo, où ce contre-amiral devait terminer sa croisière à l'ouest de l'Irlande. L'amiral de Villeneuve aurait réuni, à sa flotte de vingt vaisseaux, onze vaisseaux français et cinq espagnols du Ferrol, et les six de Vigo; total, 42. Il serait entré dans la Manche, après avoir débloqué la rade de Brest et reçu les vingt-un vaisseaux de la flotte de l'amiral Gantheaume. Soixante-trois vaisseaux de ligne, français et espagnols, se portaient donc sur Boulogne, si des combats ou des évènements imprévus n'en avaient pas diminué le nombre. (*Registre d'ordres, etc., Milan, le 9 mai.*)

Ces combinaisons avaient eu, jusque là, des résultats heureux.

L'escadre de Miciessy, sortie le 6 janvier, de Rochefort, ne fut poursuivie ou cherchée, par l'amiral Cochrane, que sur des ordres de l'amirauté anglaise, du 10 février. Cet amiral était devant Lisbonne le 4 mars, aux îles du cap Verd le 15, et aux Antilles le 30 avril. L'amiral Miciessy était parti de Santo-Domingo, un mois avant, le 30 mars. Cochrane se réunit, le 10 juin, à lord Nelson, avec trois vaisseaux seulement.

Nelson était chargé du blocus de la rade de Toulon. Lors de la première sortie de l'amiral de Villeneuve, il se persuada que la destination de cette escadre était pour l'Égypte; il avait été l'attendre sur les côtes occidentales de la Sicile; il s'y opiniâtra, et ce ne fut qu'à Naples qu'il apprit la seconde sortie de Villeneuve. Il alla le chercher dans les mers de la Syrie et de l'Égypte, revint reprendre sa station à l'ouest de la Sicile, et ne fut en vue de Gibraltar qu'à la fin d'a-

vril. Le 11 mai, il partit de la baie de Lagos, pour les Antilles, et arriva à la Barbade, le 4 juin, avec dix vaisseaux très-fatigués.

L'amiral Orde, qui observait les ports de Carthagène et de Cadix, quitta sa croisière et le détroit, sans prendre de vivres, et vint se rallier à la flotte du canal.

Les ports du Ferrol et de Rochefort furent successivement débloqués; et les stations anglaises rejoignirent la flotte du canal devant Brest. Elle devint dès lors très-supérieure à la flotte de l'amiral Gantheaume, qui ne put pas quitter la rade de Bertheaume et celle de Brest.

Le projet de la descente en Angleterre avait donc été secondé par la fortune et par les résultats de la faiblesse de composition du dernier ministère de M. Pitt, et de ce besoin de se populariser, qui l'avait obligé de provoquer une guerre maritime avec l'Espagne. Le système anglais des blocus se trouvait décrié, inutile et dangereux. Les avantages de l'initiative de la campagne navale, qu'avait prise Napoléon, lui restaient et ressortaient dans tout leur éclat. Napoléon et son ministre de la marine, le vice-amiral Decrès, à l'énergie de caractère, aux talents et aux travaux duquel on devait rendre quelque justice, montraient une grande supériorité de vues et de moyens sur M. Pitt et l'amirauté anglaise.

Malheureusement pour la France, l'exécution, qui ne pouvait être confiée qu'à des hommes de mer, fut en sens inverse des combinaisons et des dispositions. Lord Nelson, amiral de la plus audacieuse résolution, corrigea les erreurs de l'impéritie de son ministère. L'amiral de Villeneuve, que déja Napoléon avait accusé d'irrésolution, lors de la bataille d'Aboukir (*Mémoires de Napoléon par le général baron Gourgaud*, T. II, p. 185), et que le rapport du général Lauriston, de la Corogne, le 3 août, mettait en oppo-

sition avec l'amiral Gravina « qui n'est que génie et décision « au combat » (*Livre d'instructions et d'ordres* de Napoléon —*Marine*), gâta ou affaiblit, et exécuta mal les instructions et les ordres qui lui avaient été donnés.

Revenu dans les mers de l'Europe, l'amiral de Villeneuve eut, avec l'amiral Calder, les 22 et 23 juillet, à cinquante lieues en avant du Cap-Finistère, une action navale, qu'il aurait pu éviter, et dans laquelle il ne profita pas de ses avantages. Il en fut blâmé par Napoléon, qui ordonna qu'à Brest l'amiral Gantheaume prendrait le commandement (*Livre d'instructions*, etc. Boulogne, 13 août et dito 20 août). Villeneuve entra à la Corogne et ensuite au Ferrol; il en sortit, le 13 août, avec trente-quatre vaisseaux, ne donna point d'ordres à l'escadre de Vigo et au lieu de se rendre à Brest, ainsi que le portaient ses derniers ordres et ses lettres au contre-amiral Lallemand, il alla se faire bloquer à Cadix. Napoléon ordonna au ministre de la marine de lui faire un rapport sur la conduite de l'amiral Villeneuve et de le faire passer à un conseil d'enquête (*ibidem. Boulogne*, 28 août). L'amiral Rosily fut nommé pour lui succéder. Il fallait une victoire à l'amiral de Villeneuve. Il alla livrer la désastreuse bataille de Trafalgar.

Nous ne releverons pas davantage les preuves que nous fourniraient les pièces diverses qui sont en notre possession, de la sagesse des dispositions de Napoléon, pour faire concourrir les flottes françaises de haut bord à la descente, en Angleterre, de l'*armée des côtes de Boulogne*.

La réunion des escadres françaises et espagnoles avait occasioné trop de pertes de temps: la descente devait être effectuée, au plus tard, avant la fin d'août. Les préparatifs hostiles de l'Autriche prenaient un caractère de gravité. On ne pouvait pas différer de s'en occuper.

Dès la fin de 1804, un Mémoire du comte de Sta.....

ministre autrichien, avait été réveiller, chez M. Pitt, le génie des coalitions. Sortant de son assoupissement, des ordres étaient donnés par lui, le 10 janvier, à la légation anglaise, en Russie, de tater le cabinet de Saint-Pétersbourg et de réchauffer les froideurs qui, depuis l'affaire des sécularisations de Ratisbonne, existaient entre ce cabinet et celui des Tuileries. Le 11 avril, *le Traité de Concert* était signé à Saint-Pétersbourg. En juin, l'archiduc Charles quittait la direction des affaires de sa monarchie. L'Autriche s'engageait formellement; les conventions et plans de coopération et de mouvements militaires étaient arrêtés. Il fallait lever les camps de Boulogne. La coalition eut la reddition d'Ulm et la bataille d'Austerlitz; mais M. Pitt n'eut pas à craindre pour quelque temps du moins, une descente en Angleterre.

On verra, par la pièce suivante, que les projets de 1805, n'étaient qu'ajournés; et on concevra mieux tout ce que devait être l'opération de l'amiral Villeneuve.

(II.)

Instructions pour le ministre de la marine, relativement à la flottille.

Paris, le 8 septembre 1805.

I.

Je voulais réunir quarante ou cinquante vaisseaux de guerre dans le port de la Martinique par des opé-

rations combinées de Toulon, de Cadix, du Ferrol et de Brest; les faire revenir tout d'un coup sur Boulogne, me trouver pendant quinze jours maître de la mer; avoir 150,000 hommes et dix-mille chevaux campés sur cette côte; trois ou quatre mille bâtiments de la flotille, et aussitôt le signal de l'arrivée de mon escadre, débarquer en Angleterre, m'emparer de Londres et de la Tamise. Ce projet a manqué de réussir. Si l'amiral Villeneuve, au lieu d'entrer au Ferrol, se fût contenté de rallier l'escadre espagnole; et eût fait voile sur Brest pour s'y reunir avec l'amiral Gantheaume, mon armée débarquait; c'en était fait de l'Angleterre.

II.

Pour faire réussir ce projet, il fallait réunir 150,000 hommes à Boulogne, y avoir quatre mille bâtiments de flotille, un immense matériel, embarquer tout cela, et pourtant empêcher l'ennemi de se douter de mon projet. Si j'y ai réussi, c'est en faisant l'inverse de ce qu'il semblait qu'il fallait faire. Si cinquante vaisseaux de ligne devaient venir protéger le passage de l'armée en Angleterre, il n'y avait besoin d'avoir à Boulogne que des bâtiments de transport; et ce luxe de prames, de chaloupes canonnières, de bateaux plats, de péniches, etc., tous bâtiments armés, était parfaitement inutile. Si j'eusse ainsi réuni quatre mille bâtiments de transport, nul doute que l'ennemi n'eût vu que j'attendais la présence de mon escadre pour tenter le passage; mais

en construisant des prames et des bateaux canonniers, en armant tous ces bâtiments, c'étaient des canons opposés à des canons; des batiments de guerre opposés à des bâtiments de guerre, et l'ennemi a été dupe. Il a cru que je me proposais de passer de vive force par la seule force militaire de la flotille. L'idée de mon véritable projet ne lui est point venue; et lorsque les mouvements de mes escadres ayant manqué, il s'est aperçu du danger qu'il avait couru, l'effroi a été dans les conseils de Londres, et tous les gens sensés ont avoué que jamais l'Angleterre n'avait été si près de sa perte.

III.

Le projet a été démasqué: l'ennemi voit que le plan était d'arriver sous la protection de mes escadres. Les travaux faits à Boulogne et aux ports de Vimereux et d'Ambleteuse, qui lui sont parfaitement connus, lui ont prouvé, d'ailleurs, que la flotille ne peut appareiller dans une seule marée, et qu'elle ne saurait passer un coup de vent dans la rade de Boulogne. Dès lors, l'Angleterre n'a plus la crainte que la flotille veuille passer par ses propres forces, puisque les combinaisons de l'amiral Villeneuve ont prouvé que j'attendais son arrivée pour passer, et que la connaissance de la côte lui a montré l'impossibilité de faire sortir la flotte dans une seule marée. Aussi, depuis ce temps, les mêmes hommes qui avaient déclaré qu'on ne pouvait empêcher la flotille de débarquer,

disent maintenant que rien ne peut empêcher l'arrivée de cent ou cent-cinquante bâtiments, ce qui fait une expédition de 15 à 16,000 hommes, mais qu'il n'est pas probable qu'une expédition plus considérable pût trouver des chances de réussir.

IV.

Dans cette situation des choses, la rade de Boulogne n'étant point propre à instruire mes matelots, et la flotille ne pouvant plus donner à l'Angleterre l'inquiétude de lui voir faire le passage de vive force, il faut reprendre le projet qui a été manqué, avoir sur les hauteurs de Boulogne une armée de 20, à 80,000 hommes; avoir cinq-cents bâtiments pouvant porter 40 à 50,000 hommes et plusieurs milliers de chevaux; n'avoir qu'une partie des matelots nécessaires pour l'armement de ces bâtiments, et au moment où mes escadres commenceraient leurs mouvements, faire une levée de pêcheurs et de matelots sur les côtes; rétablir la ligne d'embossage; embarquer l'artillerie et le matériel; faire enfin toutes les démonstrations nécessaires pour faire voir qu'on n'attend que la présence d'une escadre pour passer.

V.

Les avantages de ce plan sont immenses. D'abord, j'aurai toujours le prétexte d'avoir 80, à 100,000 hommes campés dans une position saine, facile à ap-

provisionner, et d'où ils peuvent se porter promptement en Allemagne; et une aussi grande quantité de troupes qui sera vue de la côte d'Angleterre, avec un nombre de bâtiments qui permettra d'opérer la descente, si je suis quelques jours maître de la mer, aura une double influence en Angleterre: 1° elle l'obligera à tenir des troupes pour se garder et se précautionner contre la descente qui est devenue possible; 2° elle l'obligera à tenir en reserve dans les Dunes ou dans la Tamise une portion de ses escadres pour ce cas inattendu.

VI.

Si ma flotte de l'Escaut, de Toulon ou de Brest, débarquait 30,000 hommes en Irlande, quelle crainte n'aurait pas l'Angleterre qu'après les avoir débarqués, elle ne continuât son mouvement, se réunît sur un point donné avec mes autres escadres et revînt sur Boulogne pour jeter une expédition sur les côtes d'Angleterre! si mes escadres portaient la guerre aux Grandes Indes ou aux Indes Occidentales, les Anglais auraient également la crainte que, s'ils se dégarnissaient de leurs flottes, elles ne revinssent sur Boulogne, et que se trouvant, à leur arrivée, maîtresses de la mer, comme nous l'avons été après le combat d'Ouessant, elles ne couvrissent le passage d'une expédition dont tous les préparatifs étaient aperçus d'Angleterre.

VII.

Les principaux frais de cette grande diversion consistent dans l'entretien de l'armée de terre dans ses camps; mais on a déja dit les avantages attachés à cette présence des troupes sur ce point, sous le point de vue continental; et dans l'obligation de garder une grande quantité de troupes pour le maintien de sa considération, il est indifférent de les entretenir à Boulogne ou ailleurs. Les cinq-cents bâtiments, nous les avons; il suffira d'avoir des équipages pour un quart de ces bâtiments; et l'entretien de ces équipages sera donc tout ce qu'il en coûtera à la France pour avoir ce moyen d'inquiéter et d'attaquer son ennemi.

VIII.

Supposons une armée de quarante vaisseaux de ligne arrivant devant Boulogne, et y trouvant une armée de 100,000 hommes avec dix-mille chevaux; que pourra-t-elle faire? combien de temps ne lui faudra-t-il pas pour transporter en Angleterre les hommes, les chevaux et le matériel! il lui faudra plus de dix voyages. Supposons à présent quarante vaisseaux de ligne arrivant devant Boulogne, et y trouvant cinq-cents bâtiments, prames, péniches, chaloupes canonnières, etc., armés ou sans canon, tous les objets d'artillerie, les hommes et les chevaux embarqués, prenant à son bord une partie des hommes que la

flottille ne peut porter; voilà dans peu de jours toute l'expédition débarquée en Angleterre. Cela obligera donc l'Angleterre à avoir une armée de terre, et à tenir en réserve une armée de mer. De tous les moyens qu'on peut proposer pour nuire à l'ennemi dans cette lutte, on n'en peut imaginer un moins dispendieux pour la France et plus désastreux pour l'Angleterre.

IX.

Ayant ainsi fait connaître au ministre de la marine le rôle que je veux faire jouer à la flottille de Boulogne, je désire qu'il me propose les modifications nécessaires pour qu'elle atteigne mon but, en me coûtant le moins possible.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME DES MÉLANGES.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE PRÉCIS DES GUERRES DU MARÉCHAL DE TURENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne de 1644.

§ I^er^ Le vicomte de Turenne est fait maréchal de France en 1643..... Page 1
II. Il commande en Alsace l'armée weymarienne; opérations jusqu'au mois d'août où le prince de Condé prend le commandement..... 4
III. Bataille de Freybourg (3 août); siége de Philipsbourg..... 5
IV. Observations 1, 2, 3..... 8, 9, 10

CHAPITRE II.

Campagne de 1645.

§ I^er^ Opérations de Turenne pendant mars, avril et mai; bataille de Marienthal (Mergentheim) (2 mai)..... 11
II. Bataille de Nordlingen (4 août)..... 14
III. Marches après la bataille de Nordlingen pendant l'arrière-saison..... 18
IV. Observations 4, 5, 6..... 19, 20, 23

CHAPITRE III.

Campagne de 1646.

§ I^er^ Marches du vicomte de Mayence à Wesel, à Giessen, pour joindre l'armée suèdoise; belle manœuvre pour déposter l'archiduc de son camp près de Meningen..... 26
II. Observation 7 28

CHAPITRE IV.

Campagne de 1647.

§ I^er^ Convention entre la France et la Bavière; l'armée de Turenne repasse le Rhin; révolte des troupes weymariennes..... 30
II. Observation 8 33

CHAPITRE V.

Campagne de 1648.

§ I^er^. Invasion de la Bavière; combat de Zusmershausen (16 mai); traité de paix signé à Munster dit traité de Westphalie (24 octobre)..... 35
II. Observation 9..... 37

CHAPITRE VI.

Campagnes de 1649, 1650, 1651.

§ I^er^. 1649. Turenne se déclare contre le roi; il est abandonné par ses troupes; paix de Ruel; il est compris dans le pardon de la régente et revient à la cour..... 39
II. 1650. Nouveaux troubles; il lève de nouveau l'étendard de la révolte; il traite avec l'Espagne et commande l'armée espagnole..... 41
III. Bataille de Rethel (15 septembre)..... 43

IV. 1651. Élargissement des princes; Mazarin quitte la France; Turenne quitte les rangs ennemis et revient à la cour..... 45
V. Observations 10 et 11 ..... 46, 47

CHAPITRE VII.

Campagne de 1652.

§ I^er^. Opérations et manœuvres de l'armée du roi, sous les ordres des maréchaux de Turenne et d'Hocquincourt; combat de Bleneau (7 avril).. 49
II. Opérations de l'armée du roi commandée par le maréchal de Turenne seul; siége d'Étampes; armistice accordé au duc de Lorraine..... 53
III. Bataille du faubourg Saint-Antoine (3 juillet). 56
IV. Camp de Villeneuve Saint-Georges; la cour rentre à Paris..... 59
Observations 12, 13, 14, 15..... 63, 65, 66

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1653.

§ I^er^. Le vicomte empêche l'archiduc, par ses manœuvres et ses campements, de passer l'Oise..... 68
II. Observation 16..... 73

CHAPITRE IX.

Campagne de 1654.

§ I^er^. Siége d'Arras; Turenne force les lignes (24 août). 77
II. Marches et manœuvres pendant l'arrière-saison. 81
III. Observation 17..... 82

CHAPITRE X.

Campagne de 1655.

§ I^er^. Manœuvres du vicomte sur les rives de l'Escaut. 97
II. Observations 18, 19..... 100

CHAPITRE XI.

Campagne de 1656.

§ I^er^. L'armée du roi assiége Valenciennes; Condé force la circonvallation de Valenciennes..... 101
II. Observation 20..... 105

CHAPITRE XII.

Campagne de 1657.

§ I^er^. Turenne prend Saint-Venant; il fait lever le siége d'Arras; il s'empare de Mardick..... 107
II. Observation 21..... 109

CHAPITRE XIII.

Campagne de 1658.

§ I^er^. Siége de Dunkerque; bataille des Dunes (14 juin). 110
II. Marches et manœuvres pendant le reste de la campagne..... 113
III. Observations 22, 23, 24..... 115, 116, 117

CHAPITRE XIV.

Campagne de 1667.

§ I^er^. Le roi recommence la guerre; il entre en Belgique, ayant Turenne sous lui; il prend Lille, Douai, et Oudenarde..... 118
II. Observation 25..... 120

CHAPITRE XV.

Campagne de 1672.

§ I^er^. Campagne de Hollande; passage du Rhin, le roi, Turenne, Condé, Luxembourg présents..... 122
II. Marches et manœuvres après le départ du roi pour protéger ses alliés, les évêques de Munster et de Cologne, et couvrir l'Alsace..... 126

III. Observations 26, 27..... 128, 130

CHAPITRE XVI.

Campagne de 1673.

§ I^er^. Campagne d'hiver. Le vicomte prend Unna, oblige le grand électeur à lever le siége de Sorst; passe le Weser; oblige le grand électeur à signer la paix en avril..... 132
II. Marches et manœuvres pendant juin, juillet, août, septembre et octobre; Montécuculi trompe Turenne; il se réunit à Bonn avec le prince d'Orange..... 134
III. Observations 28, 29..... 136

CHAPITRE XVII.

Campagne de 1674.

§ I^er^. Turenne passe sur la rive droite du Rhin; combat de Sinzheim (16 juin)..... 138
II. Bataille d'Entzheim (4 octobre)..... 140
III. Il évacue l'Alsace et repasse les Vosges..... 145
IV. Combat de Turckheim (5 janvier); conquête de l'Alsace..... 147
V. Observations 30, 31, 32, 32, 33, 34...149, 151, ... 152, 153

CHAPITRE XVIII.

Campagne de 1675.

§ I^er^. Le maréchal de Turenne est tué d'un boulet de canon à Salsbach..... 155
II. Observation 35..... 159

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE PRÉCIS DE FRÉDÉRIC II.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne de 1756.

§ I^er^. Invasion de la Saxe; blocus du camp de Pirna (24 septembre). . . . . Page 165
II. Bataille de Lowositz (1^er^ octobre); capitulation des Saxons (14 octobre); quartiers-d'hiver. 168
III. Observations 1, 2 . . . . . 170, 173

CHAPITRE II.

1^re^ *Campagne de* 1757.

§ I^er^. Situation des armées. 175
II. Bataille de Prague (4 mai) 177
III. Blocus de Prague; bataille de Kollin (28 juin); évacuation de la Bohême. 183
IV. Observations 3, 4, 5, 6, 7. . . 190, 192, 194, 196, 197

CHAPITRE III.

2^e^ *Campagne de* 1757.

§ I^er^. Seconde époque de la campagne de 1757. 198
II. Opérations des armées française et hanovrienne; bataille d'Hastenbeck (26 juillet). 200

III. Bataille de Rosbach (5 novembre) 206
IV. Opérations des Russes; bataille de Jaegerndorf (31 août); opérations en Silésie; bataille de Breslau (22 novembre); bataille de Leuthen (5 décembre; quartiers-d'hiver..... 207
V. Observations 8, 9, 10..... 211, 215

CHAPITRE IV.

Campagne de 1758.

§ I^er^. Opérations des armées française et hanovrienne ; bataille de Creveldt (23 juin); bataille de Lutternberg (7 octobre)..... 218
II. Opérations en Moravie et en Bohême; siége d'Olmutz..... 223
III. Opérations des armées russe et suédoise; bataille de Zorndorf (21 août)..... 228
IV. Opérations en Saxe; bataille de Hohenkirch (14 octobre)..... 231
V. Opérations en Silésie; quartiers-d'hiver..... 239
VI. Observations 11, 12, 13, 14, 15....241, 242, 247, ... 249, 251

CHAPITRE V.

Campagne de 1759.

§ I^er^. Opérations des armées française et hanovrienne ; bataille de Bergen (13 avril); bataille de Minden (1^er^ août)..... 253
II. Opérations en Silésie et en Saxe pendant avril, mai, juin et juillet..... 258
III. Opérations des Russes; combat de Kay (23 juillet); bataille de Kunersdorf (12 août)..... 261
IV. Opérations en Silésie pendant et après la ba-

taille de Kunersdorf; capitulation de Maxen (21 novembre); quartiers-d'hiver..... 264
V. Observations 16, 17, 18, 19, ...268, 272, 273, 274

CHAPITRE VI.

Campagne de 1760.

§ I^er^. Opérations des armées française et hanovrienne; combat de Corbach (8 juillet); combat d'Amenebourg (16 juillet); combat d'Ohlendorf (31 juillet); combat de Clostercamp (15 octobre)..... 283
II. Opérations en Saxe et en Silésie pendant avril, mai, juin et juillet; capitulation du camp de Landshut (23 juin); prise de Glatz (25 juillet)..... 285
III. Opérations en Saxe et en Silésie pendant août, septembre et octobre; bataille de Liegnitz (15 août). 287
IV. Opérations des Russes; occupation de Berlin (3 octobre)..... 289
V. Opérations en Saxe pendant l'arrière-saison; bataille de Torgau (4 novembre)..... 290
VI. Observations 20, 21, 22, 23, 24, 25 .... 294 à 297

CHAPITRE VII.

Campagne de 1761.

§ I^er^. Opérations des armées française et hanovrienne; combat de Grunberg (20 mars); bataille de Willinghausen (16 juillet)..... 300
II. Opérations en Saxe..... 304
III. Opérations en Silésie; prise de Schweidnitz par les Autrichiens (30 septembre)..... 306
IV. Capitulation de Colberg (15 décembre)..... 309
V. Observations 26, 27..... 310, 313

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1762.

§ I^er^. Opérations des armées française et hanovrienne; bataille de Wilhemsthal (24 juin); capitulation de Cassel (1^er^ novembre); paix (24 novembre 316
II. Opérations en Silésie; combat de Peile (16 août); Prise de Schweidnitz (8 octobre)..... 319
III. Opérations en Saxe; bataille de Freyberg (30 octobre)..... 324
IV. Observations 28, 29, 30..... 327, 329

CHAPITRE IX.

Quelques considérations sur la guerre de sept ans.

§ I^er^. La Prusse a-t-elle eu à lutter contre les puissances réunies de la France, de l'Autriche et de la Russie, pendant les sept campagnes de cette guerre?..... 331
II. Frédéric a-t-il créé un nouvel ordre de bataille? Qu'est-ce que l'ordre oblique?..... 335

PIÈCES JUSTIFICATIVES DES DEUX PREMIERS VOLUMES DES MÉLANGES.

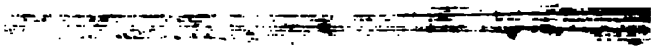
TROISIÈME SECTION..... 347

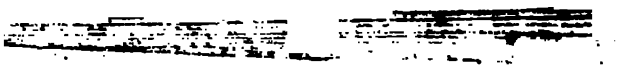
FIN DES TABLES.

RÉCLAMATIONS.

Deux réclamations m'ont été adressées sur les notes qui composent le deuxième volume des Mélanges. Je les joindrais ici, si leur nature permettait qu'elles fussent détachées du texte auquel elles se rapportent. L'une est du général Poret de Morvan : elle a pour but de rectifier le récit d'un des mouvements du corps de la Garde qu'il commandait à Waterloo avec tant de distinction. L'autre, du baron Fleury de Chaboulon, explique les contradictions apparentes qu'on a pu remarquer entre le texte de ses Mémoires et les notes de Napoléon, dans le récit de quelques faits importants. L'extrême intérêt de ces observations me fait regretter doublement d'être obligé d'en retarder la publication à une seconde édition.

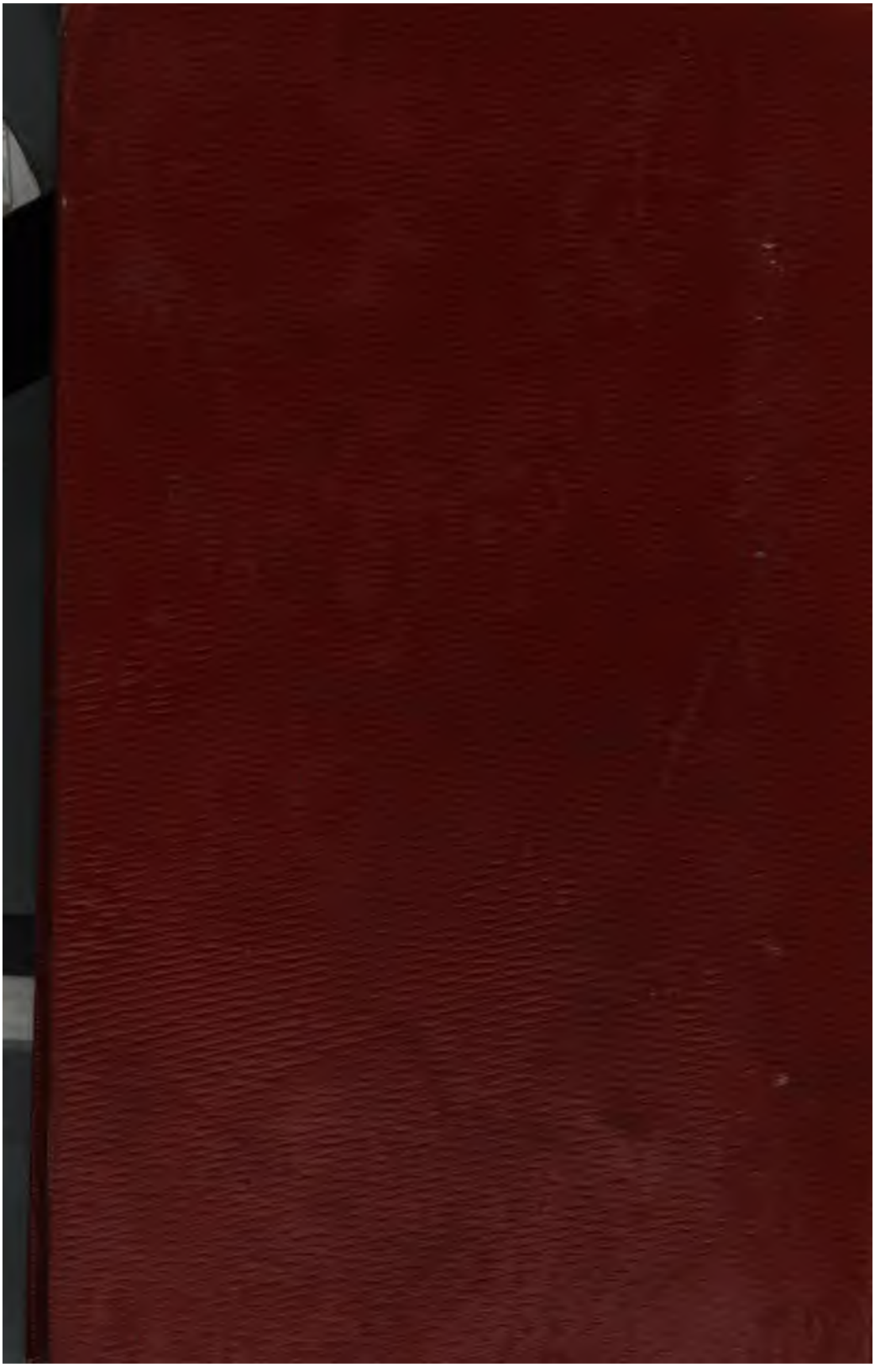
MONTHOLON.





UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05847 8879

DC
213.2
.A23
1823
v.5

Napoléon I
Mémoires

042017